

Je ne fay rien
sans

Gayeté

(Montaigne, Des livres)

Ex Libris
José Mindlin

7,1

40

94 120 n

*Collymore de Macedo,
Homageur de l'Empire*

VOYAGES ET ÉTUDES

LES

BLANCS au BRÉSIL

ACTUALITÉS DU BRÉSIL.

SA COLONISATION PAR LA RACE BLANCHE

LES FORÊTS VIERGES ET LE FAR-WEST

RELIGION, POLITIQUE, PROGRÈS ET AVENIR DE CE PAYS

PAR

M.-P. DOS SANTOS-BARRETO

Docteur en Sciences politiques et administratives,
membre correspondant de la Société de Géographie de Bordeaux, etc.

PRÉCÉDÉ D'UNE LETTRE

DE

M^r ÉMILE DE LAVELEYE

RIO DE JANEIRO

Typographia da Gazeta

PARIS

GARNIER, frères, éditeurs

LOUVAIN

D. A. PEETERS-RUELENS, éditeur

VOYAGES ET ÉTUDES

—

LES

BLANCS au BRÉSIL

Louvain. — Typ. D. Aug. PEETERS-RUELENS,
rue de Namur, 11, et rue de la Monnaie, 1.

VOYAGES ET ÉTUDES
—
LES
BLANCS au BRÉSIL

ACTUALITÉS DU BRÉSIL
SA COLONISATION PAR LA RACE BLANCHE
LES FORÊTS VIERGES ET LE FAR-WEST
RELIGION, POLITIQUE, PROGRÈS ET AVENIR DE CE PAYS

PAR

M.-P. DOS SANTOS-BARRETO

Docteur en Sciences politiques et administratives,
membre correspondant de la Société de Géographie de Bordeaux, etc.

PRÉCÉDÉ D'UNE LETTRE

DE

M^r ÉMILE DE LAVELEYE

RIO DE JANEIRO

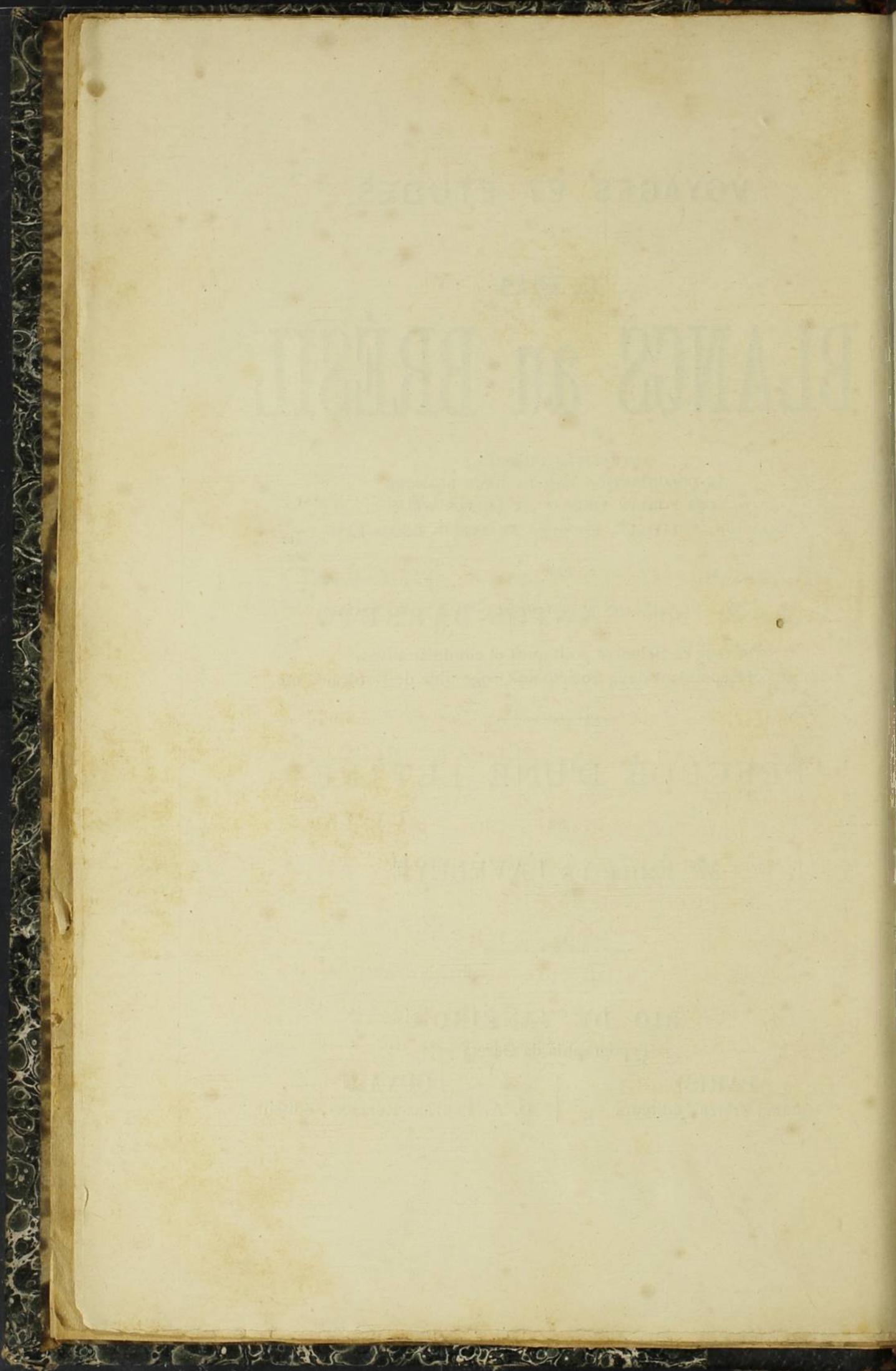
Typographia da Gazeta

PARIS

GARNIER, frères, éditeurs

LOUVAIN

D. A. PEETERS-RUELENS, éditeur



Liège, 5 juin 1881.

Monsieur,

Dans votre intéressant ouvrage vous exposez et vous défendez une idée juste, dont peuvent profiter et votre pays à vous, le Brésil, qui est tout un continent, et notre vieux continent à nous, l'Europe.

En Europe la population est trop dense. Au Brésil elle l'est trop peu. Ici la terre manque aux hommes. Là-bas c'est l'homme qui manque à la terre.

Les hommes trop dispersés sont faibles et impuissants. Ils ne peuvent dompter la nature, de façon à lui faire produire toutes les richesses qu'elle recèle en son sein.

Les hommes trop serrés les uns contre les autres épuisent la nature, qui ne peut plus leur livrer de quoi satisfaire même à leurs besoins essentiels.

L'humanité souffre ou du moins elle ne jouit pas du bien-être qui pourrait être son lot, parce qu'elle n'a pas reparti convenablement sur la surface du globe les groupes associés qui la composent.

Lorsque, comme dans nos Flandres, 270 habitants se pressent sur 100 hectares, il est impossible que la culture, même la plus soignée, procure à chacun une nourriture suffisante.

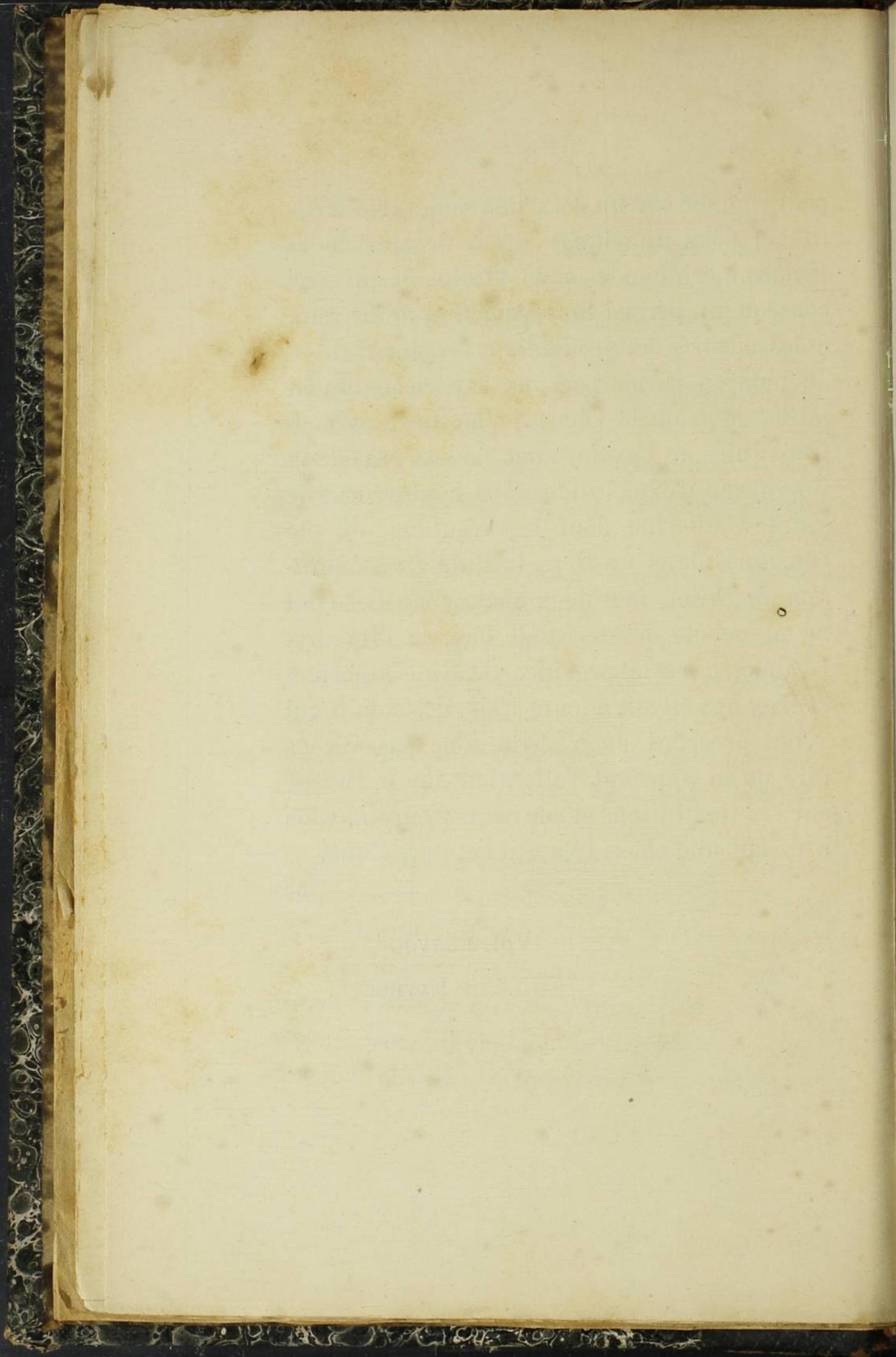
Lorsque, comme dans certaines régions du Brésil, on ne rencontre pas un habitant sur un espace où on en trouve 1000 en Belgique, l'homme est comme perdu dans l'immensité au milieu de richesses naturelles illimitées, il est faible et pauvre à cause de son isolement.

Le remède, vous l'avez très bien indiqué, c'est l'émigration.

Les émigrants trouvent au Brésil une constitution très semblable à celle de la Belgique et toutes les libertés modernes, un peuple intelligent, bon et accueillant, et un souverain qui, comme le nôtre, est dévoué à son pays et ami des progrès sous toutes ses formes. Dans tout le midi de ce vaste empire la race blanche

peut se fixer sur un sol d'une admirable fertilité et sous un climat pareil à celui de la France méridionale ou de l'Italie, et qui, par conséquent, permet tous les genres de travaux et les cultures des productions les plus variées. Je puis en parler par une expérience de famille. Mon oncle Charles Van Lede et mon frère Jules de Laveleye ont fait en 1841-1842 un voyage d'exploration dans la province de Sainte-Catherine dont les résultats ont été consignés dans un livre intitulé *La colonisation du Brésil*; mes deux oncles Van Lede ont même acheté des terres le long de l'Itajahy-Grande, dans la province de Ste-Catherine, et ils y ont établi, à leurs frais, des colons qui y ont prospéré. Je n'hésite donc pas à vous dire qu'en appelant l'attention sur le Brésil, sur ses institutions et sur ses ressources, vous avez fait une chose très utile et opportune.

Votre dévoué,
EMILE DE LAVELEYE.



A ceux qui s'intéressent au Brésil.

Ce n'est pas un bijou ni un chef-d'œuvre que je vous offre. Etudiant pendant l'hiver et touriste pendant les vacances, le temps me manqua pour rédiger un traité tout-à-fait digeste. Ce sera pour plus tard.

Ces pages mal cousues vous arrivent telles qu'elles ont été enlevées à mon porte-feuille par un souffle impétueux et irrésistible, qui m'a entouré soudain, quand par les premiers beaux jours du printemps je prenais mes notes de voyage pour y ajouter le millésime de la nouvelle saison.

Dans ce souffle j'ai cru voir le patriotisme emportant de mes observations tout ce que bon lui semblait pour former un ensemble ayant trait à la *Colonisation du Brésil*.

J'ai pensé à vous dès lors ; et en vous voyant sur la brèche, luttant dans la presse et dans toutes les branches où l'intelligence ouvre libre carrière à la civilisation ; en vous voyant

partout travailler au profit et à la grandeur de ce noble pays de l'Amérique du Sud, je me suis laissé entraîner par votre exemple et je me suis dit avec l'auteur des *Lusiades* : « Toi, » ma patrie, je te ferai connaître jusqu'au » bout du monde, si le génie et l'art ne me » font défaut. »

Cantando espalharei por toda parte
Si a tanto me ajudar o engenho e arte.

J'ai été sobre et précis, c'était mon devoir, car mon discours s'adressait à la vérité.

Il me fallait un arbitre entre mon patriotisme et ma raison et vous pouvez concevoir combien mon esprit s'est senti plus hardi lorsque le savant écrivain qui vous est si familier, l'éminent économiste belge E. DE LAVELEYE a jugé « très utile et opportune » la cause que je plaide.

M.-P. DOS SANTOS-BARRETO.

Louvain, 8 Juin 1881.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pag.
Chapitre I. Emigration.	5
Chapitre II. Climat, hygiène et acclimatement	17
Chapitre III. Colonisation et colonies	33
Chapitre IV. Colons	51
Chapitre V. Engagement et introduction d'immigrants dans le Brésil. Colonisation (Parceria) petite propriété	69
Chapitre VI. Agriculture au Brésil (cultures et industries agricoles plus lucratives	82
Chapitre VII. Industrie et commerce du Brésil	105
Chapitre VIII. Voies de communication	119
Chapitre IX. L'Amazonie et le Far-West brésilien. . .	130
Chapitre X. Religion et enseignement. Propriété et na- turalisation. Conclusion	139
Informations	151

CHAPITRE I.

Emigration.

I.

Une mission grandiose que le vieux monde accomplit inconsciemment depuis un demi siècle à l'égard des nouveaux mondes, c'est certainement celle d'universaliser les sciences et de confraterniser les peuples.

En effet, comment douter des heureuses conséquences que produit la translation en bloc de ces masses d'hommes portant avec eux et la conviction ferme de leur puissance et le désir ardent de voir réaliser leurs projets dans des pays où la liberté et les richesses provoquent l'homme le plus insouciant à s'en emparer et à les mettre à profit !

Quelle force occulte et irrésistible que celle qui jette aujourd'hui sur les plages hospitalières de l'Amérique, sur les rives fécondes du fleuve des Amazones, du Mississippi et de la Plata et sur les îles lointaines de l'Océanie, ces flots humains que l'Europe appelle « colons, » et que les Américains appellent « amis, » les parents aimés de leurs ancêtres ! Et c'est à ces colons, à ces amis du nouveau monde, ou à leurs descendants que les États-Unis de l'Amérique du Nord

doivent cette science, cette splendeur et cette gloire qui font la jalousie des grandes puissances européennes, c'est à eux encore que, au Sud de l'Amérique, le Brésil, le Chili et la Plata, toutes nations d'hier, attribuent en très grande partie les éléments constitutifs de leur développement précoce et du progrès vers lequel elles marchent à pas de géant. Il est donc naturel que le travailleur européen soit toujours le bienvenu parmi les Américains. Et s'il y a un penchant qui ait été jamais parfaitement caractérisé, c'est bien celui de cette migration de dix millions d'Européens qui dans ces derniers cinquante ans ont rencontré l'accueil fraternel que leur font les deux Amériques. Il n'est plus hasardé d'affirmer qu'aujourd'hui il ne serait plus possible à bien des nations européennes d'entraver sérieusement la marche toujours croissante des flots d'émigrants qui débordent de tous les côtés de l'Europe.

Aussi de quel droit une de ces nations pourrait-elle se croire assez forte pour s'opposer à l'intensité de ce courant libre et spontané d'un peuple qui se sent opprimé par les hommes ou par les éléments et qui cherche là où son intelligence le réclame et son cœur l'appelle — le bonheur et le bien être! La liberté d'émigration est intimement liée à la liberté individuelle; elle est une conséquence nécessaire et immédiate du droit d'aller et de venir, reconnu aujourd'hui dans la charte de tous les grands peuples civilisés. Si l'Etat a une mis-

sion à remplir c'est évidemment celle de travailler à procurer sans cesse le bien-être, sinon l'aisance, à ses sujets. Et quel nom aurait le crime du pays qui sans s'acquitter même de ce devoir essentiel en augmentant les ressources foncières de l'Etat, en développant les débouchés de ses industries, en favorisant autant que possible l'émigration quand ses produits ne seraient plus en rapport avec la densité de la population, chercherait, au contraire, à s'opposer à tout mouvement émigratoire vers des pays où l'avenir de ses nationaux serait entièrement assuré? Ils seraient bien à plaindre, les peuples qui auraient le malheur d'être régis par des gouvernements assez ineptes pour méconnaître ainsi le plus sacré de leurs devoirs et de leurs intérêts. L'émigration est le mode naturel d'expansion des races fortes et fécondes pour qui les ressources de la mère-patrie sont devenues insuffisantes. Elle est la voie providentielle qui doit soumettre tout notre globe à la domination de l'homme et conquérir à la civilisation et à la vérité les races assises à l'ombre de l'ignorance et de l'erreur.

II

L'émigration est l'action de sortir de son pays pour aller s'établir ailleurs. On comprend qu'il faille des causes et des causes très sérieuses pour abandonner son pays natal et s'en aller planter sa tente dans une autre contrée. En étudiant l'origine de l'émigration

chez les différents peuples, on rencontre des causes très variées déterminant le déplacement des populations. Les unes portent un certain cachet de généralité facile à reconnaître. Ainsi les pays qui fournissent les plus nombreux éléments à l'émigration sont encore ceux où la population est le plus dense, ou bien, pour parler plus justement, où la population est excessive par rapport aux forces productives du pays (Irlande, Allemagne, Belgique).

Les populations du Nord s'expatrient plus volontiers que celles du Midi; cela se comprend : elles échangent un climat rude contre la vie facile des contrées que féconde le soleil. (Il suffit de comparer les chiffres de l'émigration de l'Allemagne, de la Grande Bretagne, des pays Scandinaves avec ceux de l'émigration de la France et de l'Italie.) La découverte de métaux précieux a fait toujours affluer de toutes parts les chercheurs sur les terres où l'on croit enfouies des richesses.

L'histoire du xvi^e siècle nous raconte l'attraction que les mines du Pérou et les trésors du Mexique ont exercée sur les esprits aventureux des Espagnols de cette époque. Aujourd'hui encore les gisements aurifères de la Californie et de l'Australie, ainsi que les diamants de l'Inde et du Cap n'attirent pas moins l'attention de ceux qui cherchent la richesse en même temps que l'aventure.

A côté de ces causes générales on en trouve d'autres qu'on dirait particulières et propres à notre

époque. M. Calvo, savant jurisconsulte et économiste argentin que j'aurai le plaisir de citer encore, parle ainsi de ces causes : « Jusque dans les classes inférieures des sociétés européennes se développent des aspirations, de plus en plus ardentes, non seulement au bien-être, à l'aisance, mais encore à la jouissance de droits politiques et des avantages économiques qui en découlent, surtout à l'acquisition de la propriété. Or l'exemple des Etats si florissants du Nouveau Monde, où le système qui régit l'appropriation des terres, offre tant de facilités, où le travail trouve un plus large essor et une rémunération plus généreuse, où des institutions libérales garantissent à tous des droits et des libertés plus réels et plus étendus, la prospérité si grande et si rapide de ces jeunes nations n'est-elle pas faite pour attirer vers elles les déshérités de la civilisation, les prolétaires, les artisans que dans leurs propres pays des crises, des inventions de machines, des perturbations politiques ou sociales, réduisent au chômage, à un travail insuffisant, ou à l'inaction, et partant à la misère, à la pauvreté? » Voilà ce qui amène l'Européen à Brême, à Hambourg, à Anvers, à Liverpool, à Plymouth, au Havre, à Bordeaux, à Lisbonne, à Cadix, à Marseille et à Gênes se destinant aux Etats-Unis, à l'Australie, à la Plata, au Brésil.

D'autres influences tout-à-fait locales viennent encore concourir à l'augmentation de l'émigration. En Angleterre, l'administration elle-même voit dans

l'émigration irlandaise un moyen d'ajouter aux forces des colonies. En Allemagne ce sont les obstacles légaux au mariage, le désir de se soustraire à l'obligation du service militaire, la difficulté de l'acquisition de la propriété privée, l'insuffisance de la production et le paupérisme fatal qui poursuit cette grande nation. De la Suisse enfin, voici ce que dit M. Hubert Saladin : De la Suisse on n'émigre aujourd'hui ni pour la religion, ni pour la politique, ces deux grands puissants mobiles des émigrations d'autres siècles ; on quitte la patrie par dégoût de ne pouvoir y posséder plus ou moins de sol pour vivre mieux, et enfin pour ne pas mourir de faim et vivre d'une manière quelconque.

Dans les pays scandinaves, on ne saurait attribuer l'émigration à la densité de la population ; mais la rudesse du climat, le sol stérile, les obstacles pour l'acquisition de la propriété et enfin l'intolérance du luthéranisme officiel ont fourni un grand contingent à la colonisation américaine. Il est à remarquer que ce sont les enfants de ces contrées brumeuses qui forment le noyau principal de la colonie mormonne aux États-Unis. La crainte des guerres et les vicissitudes politiques avec leurs conséquences ont fait perdre assez d'habitants à l'Espagne et à l'Italie. Quant aux Portugais c'est plutôt encore l'obstacle à la propriété et l'habitude invétérée surtout dans les provinces du Nord, qui les pousse à émigrer vers le Brésil. La France n'envoie pas à l'étranger des émigrants ou des colons

proprement dits, mais plutôt des hommes d'action, d'industrie, de science et de travail, qui vont chercher ailleurs un champ plus libre et plus vaste à leur ambition ou à leur activité. Mais l'idée de retourner dans leur patrie est presque invariablement le plus vif stimulant de leurs efforts sur la terre étrangère, tandis que le plus grand nombre des émigrants des autres nationalités prennent en quelque sorte racine sur le nouveau sol où ils s'établissent.

Les affinités de race, de nationalité, de religion, d'institutions, où il espère le plus sûrement la réalisation de ses idées et de ses projets, la satisfaction de ses besoins et de ses aspirations, le développement de ses ressources et de ses aptitudes décident l'émigrant à préférer ce pays-ci à celui-là. On conçoit qu'une terre fertile, facilement arable et de climat salubre soit plus recherchée que les glaces du Nord, les régions sablonneuses de l'Asie et de l'Afrique et les marécages des Indes et du Mexique.

Le Brésil constitue aujourd'hui le point le plus recherché par les Européens, après les Etats-Unis, dont le rapprochement relatif du vieux monde et d'autres motifs que l'on verra plus tard, font le premier importateur d'émigrants du monde. Des nations de l'Europe la Belgique est la plus peuplée par kilomètre carré, et c'est pourtant la Belgique qui a donné le moins d'immigrants à l'Amérique. Je vais essayer de mettre en évidence quel est le rôle qui est réservé à ce

noble pays s'il veut bien reprendre ses traditions glorieuses fixant définitivement son influence à l'étranger au moyen d'un système combiné de colonisation agricole et commerciale.

III

On ne pourrait pas s'occuper de la question brûlante de l'émigration belge sans remonter à l'époque de l'affranchissement des communes flamandes ou, pour mieux dire, au berceau même des libertés modernes.

C'est en effet après le mouvement émigratoire commencé vers la fin du XI^e siècle et s'accroissant au siècle suivant, qu'il faut marquer le *premier pas vers l'émancipation civile des Belges*. La Belgique occupait alors la belle place qui lui est encore réservée aujourd'hui dans l'avant-garde des nations civilisées. Mais l'oppression des seigneurs, l'augmentation considérable de la population et la situation extrêmement favorable que les châtelains allemands, désireux de voir prospérer leurs exploitations, s'empressaient de faire aux travailleurs flamands, ont été, plus ou moins simultanément, les causes qui établirent le courant définitif de l'émigration belge. Les Allemands les ont reçus comme il fallait recevoir les hommes les plus avancés dans la science agricole du temps et les laboureurs les plus remarquables du XII^e siècle. Ils y ont été réunis en colonies, qui sont devenues des villages indépendants, dont les traces se sont conservées bien longtemps dans le pays. Le

Belge une fois en route ne rentre pas de bonne heure, aussi vit-on bientôt les rives pittoresques du Danube; les plaines de la Hongrie et les forêts de la Transylvanie céder leurs richesses aux champions puissants qui venaient exploiter leur sol. C'est de Gand et de Bruges, cette reine déchue, que sont encore partis les défricheurs du sol britannique. Et cette Angleterre aujourd'hui si fière, si démesurément orgueilleuse des perfectionnements de son industrie, a appris à tisser avec les Brugeois et les Gantois qu'Edouard III a engagés en Flandre. Mais les ouvriers belges qui abandonnaient, comme nous venons de voir, leur pays de naissance, ne prenaient pas moins d'intérêt au développement de la région qu'ils étaient appelés à coloniser, et c'est en récompense de leurs services que partout où ils se présentaient, les seigneurs s'empressaient de leur accorder toutes sortes de garanties de liberté et de concessions avantageuses. L'énorme succès des premiers émigrants décida des masses entières à quitter le sol natal et c'est pour prévenir un dépeuplement sûr et qui eût entraîné les plus fâcheuses conséquences que les seigneurs belges, plus sages cette fois-ci, non seulement cessèrent leur politique d'asservissement et d'oppression, mais encore s'avisèrent bien vite d'adopter un nouveau système d'administration tout plein des meilleures intentions en faveur de leurs sujets et, surtout au commencement, en faveur des étrangers du midi qu'ils avaient admis dans leurs fiefs. C'est en

méditant sur cette leçon d'histoire que l'on reconnaît avec une évidence dont personne ne saurait plus douter, l'influence positive qu'exercent les émigrations sur le changement de conditions des peuples qui y prennent part.

L'invasion des barbares au commencement du moyen-âge a fait écrouler de fond en comble la civilisation du monde romain ; l'émigration des Flamands vers la fin du moyen-âge, détermina les seigneurs à souffrir *le premier pas* vers l'émancipation des temps modernes ; les flots de colonisateurs que l'Europe a déversés au sein du continent Nord américain, s'y sont répandus dans tous les sens, rasant dans leur marche puissante la plupart des forêts que l'Amérique avait héritées des siècles, et qui se sont converties en ce pays modèle de progrès et de prospérité qui s'appelle « Etats-Unis. » Eh bien ! ne puis-je pas affirmer, après tout cet enseignement que nous fait l'histoire et l'économie sociale, que la Belgique a un grand avenir, prochain, très prochain même, si elle veut se résoudre à faire valoir les trois principaux éléments qui décident et qui constituent la richesse et la grandeur d'un peuple : la *population*, le *capital* et la *persévérance intelligente*. Là sont évidemment le levier, le point d'appui et la puissance indispensable du développement économique d'une nation. Tout est donc prêt chez le Belge ; pour s'y mettre il ne lui faut que ce premier *coup de volonté* qu'on appelle *initiative* ; mais celle-ci viendra d'elle-même le jour où

le Belge se disposera à déposer pour un instant ce *lourd fardeau d'infiniment petits* qui absorbe les deux tiers de sa vigueur et de son temps ouvrable dans les questions de politique de parti et vides d'intérêt.

Il faut que l'intelligence belge s'épanouisse dans des plans plus vastes et plus hardis, dans des conceptions capables de remuer la masse prodigieuse des habitants du pays, à leur faire prendre un chemin plus large dans la recherche du bonheur, enfin à faire agir énergiquement cet énorme foyer de forces vives au profit de l'agrandissement des opérations agricoles, industrielles et commerciales de son pays.

Me faut-il encore signaler quelle est la voie la plus courte pour atteindre à ce grand but? « En Belgique, a dit M. Calvo (*L'émigration au XIX^e siècle*), en Belgique l'émigration est appuyée par la presse et les économistes les plus éminents comme système d'atténuation du paupérisme. » Ces lignes ont été imprimées en 1875, quatre ans avant la réunion de la Conférence Géographique de Bruxelles, dirigée avec tant de tact et de suite par Léopold II, le savant et philanthropique souverain des Belges. Le programme que s'est imposé cette Réunion mémorable restera l'honneur et la gloire du roi sympathique qui l'a formulé : « Abolir l'esclavage en Afrique, percer les ténèbres qui enveloppent encore cette partie du monde, en étudier les ressources qui paraissent immenses, en un mot y verser les trésors de la civilisation » (M. de Laveleye, *Afrique centrale*).

Mais tout admirable qu'il est, le projet de la civilisation de l'Afrique centrale a ce côté faible que personne ne pourrait méconnaître : L'Afrique est encore barbare, les explorateurs envoyés par le Comité international doivent agir par la douceur, par la persuasion, par l'ascendant naturel qu'exerce l'homme civilisé sur les races barbares (c'est le conseil de sir Bartle Frère). On comprend dès lors que la lenteur des moyens fera attendre bien longtemps les résultats que les illustres conférenciers de Bruxelles sont en plein droit d'espérer, surtout quand on pense à l'intrigue et à la mauvaise foi avec laquelle les traîtants arabes travaillent sourdement à l'insuccès de la grande entreprise du Comité international.

Pour répondre aux besoins actuels de la Belgique, d'étendre ses débouchés commerciaux et émigratoires, je l'engagerai à étudier avec moi, dans le courant des pages qui vont suivre, l'intérêt extraordinaire qu'elle aurait à porter au moins une part de ses efforts colonisateurs vers l'empire du Brésil, où toutes les libertés compatibles avec l'égalité, l'ordre public et une sage administration sont consacrées.

CHAPITRE II.

Climat, hygiène et acclimatement.

I.

La première question qu'il s'agit de résoudre, quand le besoin de changer de domicile nous l'impose, c'est évidemment celle dont dépend non seulement l'heureux succès de nos vues et de nos intentions, mais encore, et particulièrement, le complet maintien de notre santé et de notre vie, condition essentielle de tous les autres biens.

Ce sentiment de prévoyance humaine est tellement dans notre nature que nous le laissons agir plutôt que nous n'agissons sur lui. C'est du moins tout ce que nous constatons de plus sûr dans la lutte quotidienne qu'il nous faut engager pour la conservation individuelle. Bref, ce principe qui à première vue semble quelque peu abstrait, se trouve appliqué parfaitement à l'heure où l'on pense à la colonisation d'un pays relativement lointain et à moitié compris dans la zone riche et féconde que limitent les tropiques, par un peuple habitant le centre nord du continent européen. Mais le climat brûlant de l'équateur, les fièvres redoutables qui s'exhalent des marais de la région tropicale ne sont-ils pas là pour arrêter toute tentative d'irruption européenne tendant à la colonisation des

tropiques? Comment viendrait-on encore mettre sur le tapis une question qui est marquée depuis longtemps du cachet de l'excentricité, sinon du ridicule?

Voilà le *dernier mot* prononcé par les économistes *à priori* et par les explorateurs, navigateurs et voyageurs *de cabinet*, sur une question qui, heureusement, jouit à ce moment du privilège d'occuper l'ordre du jour de plusieurs sociétés scientifiques, de géographie commerciale et d'hygiène. Voilà encore le mot qu'un certain clan de la presse anglaise se fait un devoir sacré de répéter chaque année à la saison des départs d'émigrants européens, et dont elle sait tirer tout le parti, avec l'adresse que tout le monde lui connaît, en faveur de ses colonies des régions tempérées du monde. Les Anglais qui ont assez de nègres, d'Indiens et de Chinois à leur disposition pour maintenir leurs exploitations tropicales, ont de ce chef tout avantage à écarter les courants d'émigrants qui se dirigent vers les autres pays chauds, dont ils craignent sérieusement le développement et, partant, la concurrence. Les Français qui, faute d'instruction sur le sujet, se bornent tout naïvement à reproduire ces canards des Anglais, sont un peu plus à plaindre, car ils se font un véritable tort en créant les plus injustes préjugés contre leurs propres possessions coloniales. Les Anglais en profitent encore une fois et malgré tous les miasmes et climats meurtriers de l'équateur, ils s'en vont par milliers aux Indes, à Ceylan, à Singapor, à Hong-Kong, en Afrique, à la

Jamaïque et à la Guyane, et y transportent tout leur confortable ménage, qui parfois devient leur seul redoutable ennemi. En Belgique on connaît mieux que partout ailleurs ce que pensent les Hollandais, si sages et si laborieux, à propos des riches colonies qu'ils exploitent personnellement sur différents points de l'équateur. Java entre autres, une des plus riches colonies européennes de l'Asie, ne doit son importance qu'au bras énergique de l'ouvrier européen. Les Hollandais ont conservé partout leur énergie et leur résolution. Leurs descendants et compatriotes du Cap viennent encore d'étonner le monde militaire après les défaites exemplaires qu'ils ont fait essayer aux Anglais, ces alliés infidèles et qui tôt ou tard, mais toujours sûrement, recevront la récompense méritée de leurs exploits criminels.

Les Européens prospèrent partout au Brésil et personnellement je les ai trouvés établis avec leurs nombreuses familles, dans différentes provinces de l'empire. Du reste dans un chapitre spécial les lecteurs seront renseignés authentiquement sur tous les résultats, bons ou peu satisfaisants que les colons ont obtenus dans les nombreux centres coloniaux de climats différents, où ils se sont fixés par familles ou par groupes de travailleurs.

Le *climat* du Brésil est double; dans la zone inter-tropicale, il est chaud et humide, pendant la saison des pluies; il est tempéré et sec en dehors de ces limites.

En général la chaleur de la zone intertropicale est modifiée par la végétation, par les vents réguliers, et par l'élévation du sol. Dans les endroits où la chaleur se fait le plus sentir, le thermomètre ne s'élève pas ordinairement, à plus de 36°; et dans les localités plus froides il descend à 3°,5 sous zéro; cela arrive par exemple, dans la chaîne de Ilatiaia, où, d'après les observations faites en Juin 1858 et 1859, il a marqué 6° au dessous de zéro; le maximum diurne ne dépassant pas 13°. Il y neige souvent, et l'on voit des flaques d'eau, qui s'y trouvent, se couvrir d'une couche de glace de 0,055 m. d'épaisseur. Dans les prairies de la province de Rio-Grande-do-Sul, il arrive quelques fois que le thermomètre marque 2° sous zéro, et même quelques fois 4° sous zéro. Dans la vallée de l'Amazone, la température moyenne est de 26°; mais les effets de la chaleur n'y sont pas très-sensibles, à cause des brises de l'E. qui balaient complètement cette région. Entre la température du jour et celle de la nuit, on remarque quelquefois une différence de 10°; mais la moyenne ne dépasse pas 7°; la différence entre l'été et l'hiver est à peine de 3°. Les nuits sont toujours fraîches. Ces circonstances se modifient graduellement quand on descend vers le sud de l'empire même à travers les deux provinces les plus chaudes, Ceará et Rio-Grande-do-Norte. La série des observations faites au moyen du météographe de Dollond, dans une période de cinq ans, donne 26°,13 pour la moyenne des *maxima* diurnes,

et 19°,63 pour la moyenne des *minima* ; la moyenne des moyennes est de 23°,42. Le *minimum* est presque toujours en juillet, et le maximum en février. Entre Rio-de-Janeiro et l'Amazone, dans la zone intertropicale, la température moyenne est de 25°5. Depuis la capitale jusqu'à l'extrémité sud de l'empire, la chaleur diminue sensiblement et le climat devient très-frais. Le printemps y est éternel dans toute la force du terme. Les six provinces du midi, S. Paulo, Paraná, Sta Catharina, Rio-Grande-do-Sul et une partie de Matto-Grosso et Minas-Geraes avec la partie montagneuse des autres provinces présentent une température extrêmement douce et en tout point identique à celles des pays méridionaux de l'Europe. Le docteur Em. Liais a reconnu, au moyen d'observations comparatives, que l'abaissement de 1° de température, correspond à 2°3 mètres d'altitude.

Le climat du Brésil est généralement très-sain. A l'exception des bords de certains cours d'eau et des terrains bas et marécageux, où, à certaines époques de l'année, règnent les fièvres intermittentes, on n'y connaît pas, en général, ces maladies présentant des caractères graves qui déciment ordinairement les grandes populations.

Telle était l'opinion de l'auteur de l'important ouvrage : *Du climat et des maladies du Brésil* ; il considérait cette contrée comme une des meilleures régions du globe, et il ajoutait même que le Brésil est, pour

les deux Amériques, ce qu'une partie de l'Italie est pour l'Europe. Le jugement de Lind, sanctionné par l'expérience, confirme cette opinion. Il disait que dans la zone torride l'air est généralement pur; *et la salubrité est, incontestablement, le meilleur* de tous les dons précieux que cette région américaine doit au Créateur.

Sur le littoral et dans quelques localités voisines des épidémies de fièvre jaune se sont manifestées depuis 1850; celle du choléra morbus a fait son apparition après 1855. De ces deux fléaux importés de l'étranger, le dernier, le fléau asiatique, n'a pas reparu jusqu'à ce moment avec la même intensité. La statistique de Rio-de-Janeiro et des autres villes populeuses de l'empire prouve que les conditions de salubrité du pays sont comparativement supérieures à celles de beaucoup de capitales de l'Europe. Les cas de longévité sont très-nombreux au Brésil.

Le climat offre, suivant la position topographique et la latitude des localités, les avantages que peut désirer l'émigration européenne; placée dans des conditions si favorables, elle trouve en outre, dans la prodigieuse fertilité du sol, tous les éléments réunis pour l'acquisition de la richesse et de l'indépendance.

II

Absolument parlant, on peut parfaitement soutenir que le climat chaud est tout aussi salubre que le climat froid. Ce sont les mauvaises conditions dépendant ou

de l'individu ou de la localité qui le rendent mauvais et malsain. Ainsi, chez l'individu, indépendamment des dispositions naturelles qu'il pourrait avoir pour telle ou telle maladie des pays chauds, il se peut bien (et c'est le cas, par exemple, pour les Anglais qui veulent faire dans les Antilles la même consommation de rosbif et de Porto qu'à Londres) qu'il néglige les précautions les plus élémentaires commandées par un changement si violent que celui d'être transporté en douze jours d'Anvers à l'Amazone (Para, etc.) ou en vingt et un jours d'Anvers à Rio-Janeiro. L'émigrant qui quitterait le port d'Anvers le 1 janvier par un froid de 15° sous zéro et qui arriverait à Rio-de-Janeiro le 21 du même mois par une chaleur de 30° au-dessus de zéro (je suppose les deux cas bien exagérés), cet émigrant arrivé à Rio aurait l'organisation beaucoup plus disposée à être atteinte de n'importe quelle altération morbide que l'habitant même du pays. Les départs à une pareille saison sont donc à craindre; il faut les éviter. Mais à commencer du mois de mars le thermomètre monte déjà en Europe et au Brésil l'hiver s'approche; ainsi l'émigrant arrivé du centre-nord de l'Europe au Brésil, à partir d'avril à août, n'a à subir qu'un léger changement de température, soit 3° en moyenne; et, s'il peut gagner l'intérieur des provinces du centre et du midi du Brésil, ce changement est nul parce qu'on y est en hiver, c'est-à-dire, que l'on y jouit de la température douce et fraîche du commencement du printemps belge.

Si l'émigrant porte en lui-même le germe d'une maladie qui se développe très-facilement dans les pays chauds, il devra naturellement éviter les excès, qui ne manqueraient pas de causer sa perte. A ce propos que l'on me permette de citer quelques lignes de l'abbé Durand (*La Guyane française*) : « Les fièvres, dit-il, voilà le grand ennemi des pays chauds. Mais elles ont surtout pour causes les prédispositions souvent existantes dans le sujet. L'étranger arrive en Guyane dans les conditions les plus détestables pour lutter contre elles. Une mauvaise nourriture, la syphilis, soit constitutionnelle, soit acquise, l'abus du tafia et de toutes liqueurs alcooliques, l'intempérance dans la nourriture, en un mot, les excès, telles sont les causes d'une partie de ces maladies.

» Une vie réglée, la sobriété, la fuite de tout excès de travail aussi bien que d'autre chose, sont un gage de bonne santé.

» En arrivant en Guyane, comme en Algérie, comme aux Antilles, au Mexique, au Brésil et autres pays tropicaux, *il faut modifier son régime et se préparer à franchir la période d'acclimatement par la sobriété, la tempérance et la modération.* Cela est si vrai que, hors le temps de fièvre jaune, on cite fort peu de morts parmi les missionnaires. Or ces maladies ne frappent-elles pas surtout les hommes de la garnison? Pourquoi? Parce qu'en général les soldats sont prédisposés aux maladies par les excès et l'intempérance.

» Ces deux termes extrêmes ne sont-ils pas éloquents? Avec de la prudence et l'observation des règles de l'hygiène, les Européens s'acclimateront à la Guyane aussi bien que les noirs et échapperont aux maladies; c'est ce que nous voyons dans les Guyanes voisines. »

On ne pourrait rien ajouter aux sages réflexions de l'abbé Durand; elles expriment tout ce qu'un homme pratique se ferait un devoir de faire connaître à l'étranger qui voudrait se fixer en Guyane ou bien au nord du Brésil, qui lui est analogue sous bien des points de vue. Mais je ne puis oublier de signaler, en passant, une réflexion qui m'a été suscitée en lisant cette remarque du D^r Montano (*L'hygiène et les tropiques*): « Il convient de remarquer, dit-il, que les races européennes ne sont pas les seules à éprouver des difficultés plus ou moins considérables à séjourner dans certains pays chauds. Les Hindous et les nègres paraissent singulièrement éprouvés à la Guyane, et il n'est pas bien établi que ces derniers puissent se maintenir spontanément dans les Etats méridionaux de l'Union Américaine. »

Il me semble que, d'après cette égale souffrance des races blanche, sémitique et noire dans les climats dont nous parle le savant français, il est démontré à l'évidence que l'argument toujours répété et développé sous les plus sombres couleurs, de l'influence terrible des climats et surtout des climats tropicaux sur les immigrants européens, ne mérite pas l'impor-

tance que les auteurs qui s'occupent de pathologie exotique se plaisent en général à lui donner.

La nostalgie et d'autres causes auxquelles je ne puis m'arrêter, y comptent pour beaucoup. Le grand naturaliste Links dit avec raison que ces souffrances et particulièrement la nostalgie sont en raison inverse du développement intellectuel et du travail du sujet. Un homme ignorant et peu occupé a toujours plus d'attachement aux petites choses matérielles qui l'entourent; et, dans les charmes de l'oisiveté, il se plaint beaucoup plus facilement de ce que lui manque, que celui qui a changé de pays dans le but d'améliorer sa position et de substituer à une existence oisive, une vie active et intelligente.

Les régions marécageuses sont surtout redoutables dans les pays équatoriaux; mais elles sont à craindre partout, depuis les polders belges, hollandais et autres des côtes de la mer du Nord, jusqu'aux plaines inondées de la Hongrie et de la Russie Blanche, depuis les rivières de la Lombardie, les fameux marais Pontins, la Sologne malsaine, jusqu'aux Landes de la France et jusqu'aux dépôts d'eaux stagnantes de l'Andalousie. Je ne parle pas des centaines de villes Européennes, où soit la négligence soit le manque de ressources, les municipalités laissent régner à l'état endémique la cholérine, la scarlatine, le typhus et la variole, ni de ces quelques endroits de la Russie orientale où la peste noire exerce ses ravages. Enfin pourrais-je oublier les

régions du monde tropical ou équatorial connues dans le monde entier comme les foyers inépuisables de terribles fléaux qu'elles vomissent de temps en temps sur les quatre coins du globe, telles que les bords du Gange, le pays classique du choléra, et les côtes du Mexique où les Européens ont semé la fièvre jaune en abattant, avec un vandalisme qui n'a jamais été égalé, les forêts gigantesques qui assainissaient l'empire des Montezuma.

Mais rentrons au Brésil où, heureusement, ces fléaux ne tiennent point quartier ; le choléra n'a fait qu'y passer, comme en Europe, d'où il nous est venu, et la fièvre jaune, apportée du Mexique, ne s'y est pas encore acclimatée, malgré ses différentes tentatives. Ce que nous avons au Brésil, ce sont les fièvres intermittentes, comme je l'ai déjà dit ; mais ce n'est qu'une conséquence passagère du plus ou moins grand retard de l'évaporation des eaux restées sur les prairies après le grossissement des fleuves. C'est un petit fléau de saison, qui passe avec celle-ci. Du reste ce mal n'existe que là où les conditions topographiques du sol le déterminent ; mais les travaux de drainage et d'irrigation l'ont toutefois écarté des centres où la population se développe. Bref, il ne me reste qu'à dire aux étrangers que, des nombreuses colonies établies au Brésil, aucune ne s'est jamais plainte, que je sache, de l'insalubrité de leur territoire, ni du mauvais emplacement de leurs exploitations.

III

Les sciences géographiques et commerciales d'un côté et l'hygiène de l'autre nous ont déjà assez bien éclairés, surtout après les derniers travaux des différentes sociétés de géographie commerciale, pour qu'on puisse affirmer en toute sécurité, « que tous les Européens peuvent séjourner sans inconvénient dans les régions équatoriales, qui ne sont point marécageuses. » Ce sont les paroles du D^r Jourdanet (*Le Mexique et l'Amérique tropicale*) qui me paraissent résumer le mieux tout ce que nous venons d'étudier à propos de la possibilité incontestable qu'ont les Européens d'aborder les climats chauds d'Amérique *sans ces craintes d'insuccès* qui parfois découragent tant d'envies et tant de désirs.

La conclusion de Jourdanet est suffisamment générale et rassurante et je me passerais de plus de détails, ne fût la pensée de donner aux lecteurs quelques renseignements sur le problème de *l'acclimatement* de la race blanche dans les pays chauds.

L'acclimatement appliqué ici aux pays chauds, se dit de « la faculté qu'a une race de se reproduire indéfiniment dans un pays étranger, de s'y multiplier et d'y subvenir à ses besoins sans l'intermédiaire nécessaire des races de couleur. » Il va sans dire que ce n'est pas ici la place pour attaquer de front cette ques-

tion si délicate. Je crois, avec M. de Quatrefages, que l'on n'a pas encore assez de données sur la vie et la statistique coloniales pour porter un jugement catégorique sur la question. Le Dr Montano a proposé une solution du problème, qui n'en est pas une si l'on veut tout préciser, mais qui a l'incontestable avantage de nous fixer dans le terrain de la pratique et des applications possibles, terrain du reste qui nous intéresse de plus près. Nous nous occuperons seulement des facilités relatives que les colons des diverses races européennes trouvent dans leur établissement sur les divers points de la zone torride. J'ajouterai au résumé du travail de l'éminent hygiéniste français quelques remarques plus particulières à l'Afrique centrale et au Brésil. Les Portugais paraissent, parmi les nations européennes, présenter le maximum d'aptitude au séjour et à l'*acclimatement* dans les tropiques. Les vastes empires qu'ils ont fondés dans les deux mondes, la remarquable vitalité de leurs descendants dans les territoires autrefois occupés par eux dans l'Inde et en Malaisie, l'immunité dont ils jouissent au Congo : tous ces faits indiscutables leur donnent le premier rang dans l'échelle des aptitudes colonisatrices.

La résistance des Espagnols au climat tropical paraît à peine inférieure à celle des Portugais. La population blanche de Cuba comptait 760,000 âmes en 1871, elle s'élève aujourd'hui à près de 900,000. Quelque importante qu'on suppose l'immigration, elle ne peut rien

enlever à la valeur de ces chiffres, qui est corroborée par différents points de la statistique. Ainsi de 1849 à 1859 la mortalité à Cuba a été de 0,024, tandis que la natalité s'est élevée à 0,041. Pendant la même période la mortalité était en Espagne de 0,027 et la natalité de 0,036.

A Porto-Rico et aux Philippines le rapport est tout aussi avantageux pour les immigrants. La diffusion rapide aussi bien que le développement de la race espagnole dans tout le centre de l'Amérique, la Colombie, le Vénézuèle, l'Equateur et le Pérou, témoignent hautement de son aptitude à supporter le climat des tropiques.

Les Italiens jouissent d'une prospérité remarquable à Tripoli, à Tunis et en Egypte.

L'aptitude des peuples de race Saxonne, Anglais, Allemands, Hollandais, Flamands, etc. est moindre et cependant leur œuvre de colonisation a égalé et surpasse aujourd'hui celle des nations mieux douées au point de vue physiologique. En effet, la question de constitution physique n'est qu'un des facteurs du succès des entreprises coloniales; elle seconde l'action d'autres forces sociales et politiques, mais ne saurait y suppléer entièrement. La force d'expansion, l'initiative intelligente, qui sont le résultat des lois et du caractère d'une nation, voilà les éléments qui peuvent contrebalancer absolument les conditions parfois défavorables que lui créent les climats chauds. Considérons d'abord

l'Allemagne. Ses nationaux, incapables de trouver hors de la mère-patrie un territoire où flotte leur pavillon, se répandent aussi bien sous la zone torride que dans les climats tempérés, et qui, sous toutes les latitudes, dans la culture comme dans le commerce, tendent à occuper la première place.

La Hollande, cette nation audacieuse et constante, a bien compris qu'il était inutile d'avoir conquis sur la mer l'emplacement de ses entrepôts, si les denrées précieuses des tropiques ne venaient pas y affluer; aussi elle s'est obstinée dans son œuvre, et le développement de son empire colonial contraste singulièrement avec l'état stationnaire de certains centres qui l'avoisinent.

Les Français semblent occuper une place presque parallèle à celles des Portugais et des Espagnols. Ils se sont parfaitement acclimatés aux îles Mascareignes et aux Antilles. On sait quelle est la prospérité que leur doivent les îles de la Réunion et de Bourbon. Ils se sont développés surtout à la Louisiane, où, cependant règne presque toujours la fièvre jaune.

D'après Broca les trois cinquièmes de la France sont peuplés par l'élément celte, c'est-à-dire par un type ethnique brun : ce fait ethnologique aidé des habitudes alimentaires du Français et de sa sobriété reconnue, ont pour résultat de réunir dans ce peuple ces conditions de caractère qui lui permettent de tenter sans désavantage la colonisation des pays chauds.

Dans l'Afrique équatoriale, au dire du D^r Dutrieux, il n'y a peut-être, que le plateau éthiopien où la race blanche puisse *s'acclimater*, dans le sens scientifique du mot, c'est-à-dire vivre, prospérer, procréer ; en un mot, coloniser.

Quant au Brésil je dois à peine le rappeler, il a deux zones topographiques et climatériques. Celle qui comprend les provinces au midi de Rio-de-Janeiro et le plateau central, possède la même température que les pays méridionaux de l'Europe. Par conséquent tout Européen peut s'y acclimater et s'y acclimate depuis bien longtemps, comme nous verrons, quand il sera question des colonies. L'autre zone est celle qui comprend la région maritime et les provinces du nord. L'Européen y est en plein tropique, mais il n'y trouve pas les maladies épidémiques, qui ravagent si cruellement divers points de même latitude en d'autres contrées du monde, comme nous avons eu l'occasion de le constater au cours de cette étude.

CHAPITRE III.

Colonisation et colonies.

I

Le système de colonisation des anciens, dit Courcelle-Seneuil, ne convient plus au monde. Donc, vive le système ancien ! semble-t-on lui voir répondre par la fière Albion, dont la pratique est bien souvent en contradiction flagrante avec les théories économiques françaises, sans que pour cela elle reste moins la haute école du siècle en matière de colonisation. L'Angleterre a souffert des échecs, et des déboires répétés, il est vrai, mais son énergie et sa résolution, devenues proverbiales, l'ont menée sûrement au succès, et ses colonies, les plus vastes et les plus riches de l'univers, sont là pour témoigner aux nations nouvelles ou encore inexpérimentées que c'est le système de *liberté* et d'*émancipation* qui constitue la route la plus facile pour conduire les colonies à la richesse et à la prospérité.

Ce sont les difficultés, sinon l'impuissance de faire sentir à l'extérieur l'influence de leur pouvoir, qui ont amené les peuples anciens à ce système et leur politique est heureusement exploitée encore aujourd'hui par les nations que leur grandeur et leurs nécessités poussent à chercher dans les colonies le complément nécessaire,

indispensable à leurs ressources commerciales ou économiques.

Les relations qui existaient entre la Grèce par exemple et ses colonies étaient libres : c'étaient des relations de commerce, de parenté, de bonne amitié, ce qui s'appellerait aujourd'hui : alliance naturelle. C'est ce que nous montre l'histoire des colonies helléniques de l'Asie-Mineure et de l'Italie.

Les colonies romaines avaient un autre caractère ; elles firent partie d'un vaste et savant système de conquête et de domination. Toutefois, la liberté présida à leur organisation intérieure.

Les découvertes de Vasco de Gama et de Christophe Colomb donnèrent naissance à une nouvelle espèce de colonies. Celles-ci eurent pour but, non de créer des nations nouvelles, mais d'enrichir les anciennes, et leur objet ne fut pas l'empire mais le gain. La Grèce avait envoyé ses fils à Milet, à Ephèse, à Agrigente, à Crotona et à Syracuse et bientôt ces pays, jusqu'alors profondément barbares, commencèrent à jouir de cette civilisation grecque, la grande merveille de l'antiquité.

L'Espagne déchaîne sur le Nouveau Monde, à peine découvert, des flots d'aventuriers qui se rendent célèbres par leurs exploits féroces et inspirés par la cupidité, tout en amoncelant sur leurs traces, les débris de deux empires hautement civilisés, et dont les derniers souverains ont dû subir le cruel destin.

Les Portugais n'ont pas été aussi loin dans la voie des

conquêtes à coups de main et de trahison. Toutefois leur empire a été éphémère aux Indes, et leurs colonies, comme toutes celles qui ont existé du xvi^e à la fin du xviii^e siècle, ont dû souffrir du mauvais système colonial de ces temps-là.

Au xix^e siècle c'est incontestablement à l'Angleterre que revient la gloire d'avoir conquis et colonisé, tout en civilisant. Il ne serait pas juste de lui refuser cet hommage. Elle est admirable, la persévérance qu'elle a mise à créer, même au prix d'énormes sacrifices, ses établissements coloniaux. Ses colonies, au moyen desquelles elle a pu s'étendre sur le monde entier, ses colonies qui sont aujourd'hui le plus solide appui de sa puissance seront un de ses plus beaux titres de gloire aux yeux de la postérité. La conduite qu'elle tient actuellement à l'égard de ses colonies, notamment de celles du nord de l'Amérique et de l'Australie, paraît avoir résolu le problème d'un *modus vivendi*, d'une réciprocité de relations entre la métropole et ses dépendances, qui, loin de leur être onéreuse, comme autrefois, tourne à l'avantage de toutes : le *lien de subordination, presque volontaire*, qui rattache encore les colonies, *libres sous tous les autres rapports*, n'est plus une charge ou un joug, mais une garantie de sécurité et de force sous la protection d'une puissance jalouse de ses droits et de son influence. Ce lien de subordination presque volontaire qui rattache la colonie à la mère-patrie nous indique bien que de là à

l'affranchissement complet il ne faut qu'un pas, qui, du reste, n'est pas difficile à faire. L'Angleterre même nous en a donné des preuves manifestes. C'est pourquoi tous les économistes applaudissent à ce système de colonisation.

En voyant un pays riche et heureux qui pourrait se dire empire, royaume ou république, et qui reste, comme l'Australie, attaché à la mère-patrie seulement à cause de l'importance extraordinaire que celle-ci lui donne par l'entretien de son commerce, immense on peut affirmer qu'une nation peut parfaitement jouir des bienfaits résultant de la colonisation sans qu'il lui soit indispensable de posséder, comme autrefois, des colonies : *il lui suffit d'y introduire ses sujets.*

La conséquence que je viens de mettre en lumière en analysant le système de colonisation anglais, posée en principe, pourrait paraître un peu hardie. Mais les faits sont là pour la justifier; et, tout ce qu'il y a de sérieux dans l'histoire et dans la statistique de la colonisation des différents pays par les différents peuples dans ce dernier demi siècle, tend à le proclamer hautement et à le mettre plus en évidence.

Je reconnais avec regret que ce n'est pas précisément dans un travail limité, comme celui-ci, qu'il convient de développer des théories. Je dois donc me contenter de signaler le principe sans en développer toutes les bases. Je n'en appellerai pas moins l'attention des lecteurs sur le commerce extrêmement actif qu'entretient

l'Allemagne avec les deux Amériques et avec l'extrême Orient, la France avec les Etats-Unis de l'Amérique du Nord et avec le Brésil, l'Angleterre avec les Amériques (sans y comprendre ses colonies), l'Égypte et la Chine, l'Italie avec le Levant et l'Égypte; le Portugal avec le Brésil, etc., etc. Tous ces peuples n'ont entre eux que de simples rapports de commerce et d'amitié, conséquence nécessaire de cette émigration *spontanée* ou *engagée* qui porte à l'étranger le souvenir et l'amour de la mère-patrie et qui se tourne toujours vers elle quand ses besoins ne sont pas entièrement satisfaits par le pays qui lui donne l'hospitalité, ou quand le commerce avec la mère-patrie peut devenir une source de profit et de richesse.

C'est de cette façon que les colons allemands de l'Amérique du Nord ont ouvert à l'empire allemand de grands débouchés de ce côté du monde; les Portugais du Brésil ont fait de même à l'égard de la mère-patrie. Ce sont ces considérations qui tendent à confirmer le principe dorénavant tout à-fait admissible, que *les peuples n'ont plus besoin de posséder des colonies pour qu'ils prospèrent et se développent, il suffit qu'ils colonisent.*

« Une foule d'indices, dit M. Van der Laet (*Débouchés de l'industrie belge*), nous font comme pressentir un mouvement général, qui semble devoir conduire bientôt le genre humain à l'unité complète, à l'unité morale et conséquemment à l'unité matérielle qui la

prépare. » Ces paroles émanées d'un des hommes les plus compétents en géographie commerciale et économique fixent définitivement la pensée que je viens d'énoncer, en assurant que la mission des pays colonisateurs d'aujourd'hui ne doit plus être comme jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, l'ambition de soumettre à une domination injuste et tyrannique, le plus de territoires possible, mais bien une mission pacifique, civilisatrice et économique comme celle que réalisent les colons Allemands au *Far-West*, les Irlandais en Australie, les Français en Algérie et à Port-Breton, et tôt ou tard, les Européens dans les contrées habitables de l'Afrique et dans les riantes vallées, encore désertes, de la région tempérée du Brésil. Et c'est bien cette mission civilisatrice dont s'est chargée la colonisation contemporaine qui constitue son titre le plus digne de louanges et le plus glorieux. Les différents points de repère que la colonisation laissera sur les pays qu'elle peuple, établiront plus vite l'intelligence réciproque entre les nations, et dès lors le dernier pas est fait dans la route grandiose de la complète unité morale du genre humain.

La colonisation reste, en pratique, malgré toutes les théories des économistes impossibles, le moyen le plus puissant de satisfaire à ce désir qu'a tout peuple de se développer et de grandir et auquel l'industrie et le commerce, d'après Courcelle-Seneuil, ne peuvent suffire que pour un court instant. Seule la colonisation offre une solution rigoureusement exacte au problème écono-

mique de l'augmentation des subsistances dans une proportion arithmétique et de celle de la population dans une proportion géométrique. Et les socialistes ont eu mille fois raison en vouant à l'exécration, au nom de l'économie politique, la solution humiliante que Malthus avait proposée à l'humanité. L'économiste anglais a subi la juste ignominie que lui a procurée son hardiesse effrontée en présentant, à un siècle justement jaloux de sa brillante civilisation, un système qui à lui seul aurait deshonoré le code du législateur de Sparte, dont il n'est qu'un remaniement. « La loi du célibat et le conseil à la continence, dans la société chrétienne, contrebalancent parfaitement, avec la colonisation, le précepte de bénédiction et de fécondité formulé par la Genèse dans le *Crescite et multiplicamini et replete terram.* » (M. Brants, *Cours d'écon. sociale*, à l'Univ. de Louvain).

Tout nous avertit que nous sommes à l'aurore d'un des plus grands mouvements de colonisation que l'histoire aura à enregistrer. Les puissances européennes cherchent toutes à créer ou à agrandir leur influence coloniale. La Hollande vient d'achever l'acquisition de Sumatra; l'Espagne, qui possédait déjà en Océanie les Archipels des Philippines, des Mariannes et des Carolines, y ajoute celui des îles Soulou; l'Angleterre, dont on ne compte plus les colonies, envoie en ce moment sir Gordon, le gouverneur des Fidji, visiter les grandes îles qui avoisinent la nouvelle Gui-

née; l'Allemagne et les Etats-Unis convoitent l'une et l'autre les îles Samoa et l'Archipel des Tonga; la France seule reste immobile et hésite à prendre possession des nouvelles Hébrides situées aux portes mêmes de sa colonie pénitentiaire! et pourtant le génie de la colonisation ne lui fait pas défaut » (Er. Van der Laet, *La colonie libre de Port Breton*). Je demanderai à la Belgique pourquoi elle ne se met pas franchement dans la voie de la colonisation. Qu'est-ce qui l'en empêche? M. Van der Laet, l'éminent professeur de géographie commerciale et industrielle à l'Université de Louvain, se charge de répondre à cette question qu'on a si souvent adressée aux Belges, tout en rappelant à ses dignes compatriotes les brillantes traditions que leur ont léguées ses colonies du XIII^e au XVI^e siècle. « Si aujourd'hui nous ne possédons pas de colonies, dit-il, cela ne prouve nullement que nous n'ayons point d'aptitudes pour la colonisation. Ce n'est point le génie colonisateur qui manque à la Belgique, c'est la bonne organisation des tentatives qui a fait défaut. De tout temps les Belges ont colonisé. »

Les écrivains belges qui s'inspirent de ces sentiments sont heureusement très-nombreux aujourd'hui; et ceux qui entrevoient à travers les brumes de l'avenir les grands résultats qui, d'après le passé de la Belgique, ne manqueront pas de couronner ses entreprises colonisatrices, si elle veut les tenter encore, ceux-là plaident l'importante question de l'émigration belge

comme le plus facile et le plus sûr moyen qui puisse procurer son salut dans la triple crise, agricole, industrielle et commerciale, dont elle subit déjà les terribles commencements, puisque cette crise, comme l'a très-bien dit M. de Lavelleye, n'est seulement que dans sa première phase.

Par la colonisation, l'émigration procure du reste aux contrées d'où elle sort de sérieux avantages que l'on ne pourrait pas contester. Sans toucher ici à l'intéressante question de la création de la marine marchande et des comptoirs de commerce par le fait de la colonisation, on peut encore reconnaître beaucoup de rapports nouveaux qui s'établissent entre les deux pays; c'est ainsi que l'émigration crée des relations indispensables de commerce, de correspondance et autres avec les nations et gouvernements chez lesquels résident leurs nationaux de la veille qui, en quittant leur patrie, y ont encore laissé derrière eux des parents, des amis, des intérêts et qui n'ont pas non plus abandonné leurs goûts, leurs habitudes, leur langue maternelle. Voilà autant de sources de communications continues et d'un trafic international qu'on n'avait point tenté antérieurement; sans compter, dans plus d'un cas, le bien aise qu'éprouvent certaines régions à être déchargées d'un excédant de population, pour ne pas dire le plus souvent, d'un excédant de paupérisme et de misère.

Il ne me serait pas permis de négliger ici une cita-

tion. Outre qu'elle est un document sérieux, elle se trouve encore être la meilleure confirmation de ce que je disais en amplifiant les renseignements de Ch. Calvo au sujet des avantages que la mère-patrie retire de la colonisation. « L'émigration est diversement jugée suivant les pays, mais quand elle n'a pas pour cause première un régime économique défectueux, elle ne peut être envisagée avec défaveur, car elle offre une issue à l'excédant de la population et a pour effet de relever la main-d'œuvre dans les districts où le prix de cette main-d'œuvre n'est pas en équilibre avec les besoins essentiels de la vie.

En ce qui touche plus particulièrement notre région, nous pouvons affirmer que le département des Basses-Pyrénées ne se trouve pas mal du courant d'émigration qu'il a établi vers l'Amérique du Sud. Grâce aux envois d'argent incessants des émigrés à leurs familles, les propriétés mieux cultivées ont acquis une grande plus-value, notamment dans l'arrondissement de Mauléon. D'un autre côté, ces anciens compatriotes imposent leurs goûts à leurs pays d'adoption ; ils y attirent l'importation de nos vins, de nos tissus, et donnent aliment à une navigation très-active, tant à voiles qu'à vapeur ; ils *rendent ainsi avec usure à la mère-patrie, c'est-à-dire à son agriculture et à son industrie*, ce qu'ils ont pu lui faire perdre sous le rapport de la main-d'œuvre. » (Réponse faite par la société de géographie commerciale de Bordeaux au questionnaire de la commission offi-

cielle pour le développement du commerce. *Explorateur* du 18 février 1875).

Je laisserai aux Belges le soin de commenter ces paroles de la société de géographie de Bordeaux, si un jour, qui, je l'espère, ne sera pas loin, ils se voient bénéficiés également ou plus encore dans leur agriculture aujourd'hui révolutionnée et éprouvée par les intempéries des saisons et dans leur industrie gravement souffrante, faute d'un débouché vaste et assuré, en embrassant définitivement la carrière des entreprises lointaines et, par conséquent, en pratiquant l'émigration à grands flots.

II

Dans ces derniers temps on a dit et répété à satiété que le Brésil est un pays essentiellement agricole; c'est une idée très-juste : le Brésil vit de ses cafés, comme les Etats-Unis de ses céréales, comme la France de ses vins, et comme l'Angleterre de ses prairies. La colonisation du Brésil devait donc rester surtout agricole; et cependant en fait cela ne se passe pas ainsi, malheureusement. En effet, il est incontestable que les deux tiers au moins des étrangers qui sont au Brésil s'occupent plutôt de commerce et d'industrie que d'agriculture. Mais si l'on veut approfondir un peu les choses, on voit qu'un pays dans les conditions du Brésil, disposant de toutes les ressources dont la nature si capricieuse et si généreuse à son égard, a

voulu l'entourer, ne pourrait bien accomplir sa tâche dans la voie du progrès et de la grandeur, qu'en mettant à l'œuvre toutes les forces dont il dispose et mettant à profit toutes ses richesses. On peut donc assurer que c'est par la culture et par toutes les industries agricoles que le Brésil est appelé à jouer un des premiers rôles dans le grand concours des pays prospères et civilisés du monde.

Aussi le gouvernement de cet empire a si bien compris son but qu'en s'adressant au vieux continent pour engager des bras disponibles et aptes au travail, il leur a montré sur la carte de l'Amérique du sud ces plaines immenses qui sont en même temps « les vallées les plus vastes du monde, arrosées et entrecoupées dans tous les sens par le plus admirable système fluvial connu et aptes à toute culture. » (Verbrugge, *Forêts-Vierges*, Brésil). C'est là, dans ces régions sans limites et au centre desquelles toute la population brésilienne semble encore un point vague et insuffisant pour la dominer, que la population exubérante des nations de l'Orient et de l'Occident est appelée à rejoindre ceux qui l'ont précédée et qui s'y sont introduits comme les dompteurs des éléments, comme les fondateurs d'un empire qui est à peine libre d'hier et compte déjà comme la seconde puissance du Nouveau Monde. Sa marche vers la grandeur ne s'est pas interrompue un seul moment; après les ébranlements qui se sont suivis à la déclaration de son indépendance, et après l'abolition

définitive de l'immigration africaine servile, le Brésil s'est voué à l'œuvre de la colonisation. Son gouvernement, sans en prendre immédiatement l'initiative, ne s'en est pas désintéressé un seul instant ; au contraire, il n'a jamais cessé de comprendre qu'un territoire aussi fertile que celui qu'il possède, ne peut fructifier qu'à l'aide du peuplement et du travail ; aussi ne recule-t-il devant aucune mesure propre à encourager l'immigration. Il accorde une puissante protection, voire même des subventions à des compagnies ; mais, tout en laissant à l'industrie privée la liberté d'organiser la colonisation, il se réserve d'exercer sur les sociétés une surveillance active, afin d'empêcher, dans l'intérêt commun, que les agents colonisateurs ne deviennent des « exploiters de l'humanité » comme on l'a reproché à certains spéculateurs, dont les abus ont fait le plus grand tort à la colonisation brésilienne.

L'histoire des établissements coloniaux du Brésil prouve à l'évidence, que, malgré cette phase difficile, qui est fatalement réservée aux grandes entreprises et particulièrement à celles de ce genre, la colonisation a toujours été couronnée des plus grands succès. Je ne pourrai mieux appuyer cette vérité qu'en ajoutant quelques renseignements que j'emprunte à M. Ch. Calvo dont l'autorité ne peut être révoquée en doute, et qui est un des économistes qui ont parlé avec le plus de développement et de justesse de l'émigration et de la colonisation de l'Amérique du Sud.

Je prendrai trois colonies dont les climats correspondent approximativement à ceux de Monaco, de la Sicile et du Tell, (région la plus fertile et la plus pittoresque de l'Algérie). Considérons d'abord la colonie de Saô Léopoldo, peuplée par des familles allemandes. Sa prospérité rapide la fit émanciper par le gouvernement en 1854. Sa population est de 35,000 âmes. On a estimé les lots de terre que chaque colon cultive entre 10 et 30 contos (de 25,000 à 75,000 frs). Chaque année on voit des centaines de jeunes colons quitter Saô Léopoldo pour aller dans les arrondissements de Triunfo, de S. Jeronymo, de Saquary et de Bocca do Monte former de nouvelles colonies dans toutes les directions, défricher les forêts vierges et répandre au loin le travail et l'industrie. En 1871 les produits exportés de Saô Léopoldo représentaient une valeur de plus de 50 millions de francs. Aujourd'hui son commerce se fait par bateaux à vapeur et par chemins de fer. A l'heure qu'il est, il serait trop long d'énumérer les huileries, les scieries, les brasseries, les tanneries, les distilleries, les raffineries, les fabriques de chapeaux, d'armes, de fer, etc., établies à S. Léopoldo, à Hamburgerling, à Feitoria, à Hortensio et aux alentours. Là se fait toute la sellerie pour l'armée, pour les cultivateurs, etc.; on y fabrique aussi les lances, les éperons, les équipements militaires. Les peaux qui s'y tannent sont envoyées dans toutes les parties de l'Empire et c'est aussi S. Léopoldo qui approvisionne Porto-Alegre (la capitale

de Rio-Grande-do-Sul) de beurre, d'œufs, de volailles, de viande de porc, etc. D'après les dernières statistiques, la récolte de vin a monté à 2000 pipes par an. Il faut remarquer que c'est une culture tout-à-fait récente à Saô Léopoldo ; et déjà son développement est extrêmement considérable. Il n'y a pas encore longtemps que le fabricant Antonio Dickl ouvrait un grand magasin à Rio et à Porto Alegre, pour déposer et exporter les vins de ses exploitations. Je noterai en passant que ce n'est pas seulement à Saô Léopoldo que la culture de la vigne prend cette importance ; à Saô Paulo et à Minas, on fabrique également du vin.

Les colons de S. Léopoldo se sont encore adonnés à l'apiculture en vue de la production du miel et de la cire. Comme le lin et le coton se cultivent facilement, la fabrication d'étoffes de ces matières pour l'usage du pays est en voie de progrès. A une exposition des arts et des produits naturels et manufacturés de la province de Rio-Grande en 1866, plus des trois quarts des récompenses ont été décernées à des colons allemands. « Les rapports municipaux de Saô Léopoldo constatent que les exportations de cet arrondissement ont triplé dans l'espace de seize ans, et « les livres bleus » impériaux de Rio de Janeiro parlent de Saô Léopoldo comme étant un des plus florissants départements agricoles du Brésil » (Ch. Calvo).

La colonie de Blumenau, bien que de fondation plus récente, n'est pas moins florissante que celle de

Blumenau

S. Léopoldo, si l'on tient compte de ses commencements plus modestes et de l'époque peu reculée de sa transmission à l'Etat. Cette colonie est située dans la province de Santa-Catharina, dans la paroisse de S. Pedro-Apostolo, sur le bord de la partie navigable de l'Itajahy. Elle comptait 7,621 habitants peu après son passage au pouvoir du gouvernement, en 1860; sa population s'est beaucoup développée dès lors. Cette colonie comprend une superficie de 610,000 hectares de terres très fertiles.

Les agriculteurs pour la plupart se servent de la charrue et se livrent à la culture du maïs, des haricots, du riz, du manioc, des pommes de terre, du coton, du tabac et de l'élevage des bestiaux.

La colonie possède différents édifices publics et encore une église paroissiale et un temple. Il existe 84 moulins, 72 distilleries et différentes fabriques.

En 1874 l'exportation s'est élevée au chiffre de 1,274,194 fr. 52 et l'importation à celui de 832,120 fr.

Dans la même année la population s'est accrue de 376 naissances; il y a eu 103 décès et 66 mariages.

Outre 17 écoles particulières, subventionnées par l'Etat, elle en possède deux publiques et une d'enseignement secondaire, qui sont fréquentées en tout par près de 1000 élèves de l'un et de l'autre sexe; elle possède aussi une école agricole élémentaire, qui a rendu de très-grands services. La colonie dispose d'un grand nombre de moyens de transport, en y compre-

nant la navigation sur l'Itajahy, qui possède déjà un service régulier de bateaux à vapeur.

Les deux colonies dont je viens de faire un tableau assez incomplet, mais exact, tiennent comme climat aux régions du midi de l'Europe. Je présenterai en dernier lieu un autre type de colonie, mais cette fois-ci déjà un peu plus au nord de Rio de Janeiro.

La colonie de Santa-Léopoldina, dont la température peut être comparée à celle du Tell algérien, est située à 52 kil^m 800 de la ville de Victoria, chef-lieu de la province d'Espirito-Santo, avec laquelle elle communique par le fleuve Santa-Maria.

Elle compte actuellement 6,000 habitants, dont la plupart sont Allemands, beaucoup d'Italiens, quelques-uns Suisses et Hollandais. On a mesuré et limité, afin d'être distribués, 1,700 lots de terre de 303,500 mètres carrés chacun ; et, dans la circonscription de la colonie, il y a l'espace suffisant pour que plusieurs milliers de familles puissent s'y installer.

La production consiste en café, canne à sucre, céréales et pommes de terre de différentes qualités. On y pratique également l'élevage des troupeaux.

En 1874 elle avait déjà exporté 1,027,600 kil. de café. C'est de là que sort en grande partie le café connu au marché européen sous le nom de "*capitania*."

La colonie dispose de chemins de roulage jusqu'à Cachoeiro, et entre Mangarahy et le Tyrol.

Elle possède deux chapelles catholiques et deux

maisons bien conditionnées servant de *temples*, quatre écoles publiques et d'autres particulières, subventionnées par le gouvernement, et qui ont été fréquentées par 345 élèves en 1876.

La situation de l'établissement est prospère et pleine d'avenir.

Je me suis borné à citer trois colonies seulement, car elles peuvent déjà faire saisir que l'œuvre de la colonisation européenne au Brésil n'est pas un rêve, un désir vague et impossible de se réaliser; il est prouvé assez péremptoirement que ce n'est plus l'exemple qui fait défaut; plusieurs milliers d'étrangers ont déjà pris pour patrie ce beau pays auquel ils ont attaché leur destinée. La colonisation du Brésil par les Européens est déjà un fait, une conséquence toute nécessaire des efforts continuels que l'empire a mis en avant, en vue du peuplement plus rapide de son territoire immense.

Une seule chose reste à faire, et celle-ci ne dépend que des habitants blasés du vieux continent, c'est de se laisser emporter par cette énergie subite qui leur envahit les membres engourdis par les *froids rudes des pays tempérés* de l'Europe, quand on leur parle du voyage splendide d'outre-océan; il ne faut enfin que cet élan de l'homme résolu contre lequel ne comptent pour rien, ni les entraves, ni les prétendus obstacles à cette vie nouvelle.

CHAPITRE IV.

Colons.

I

En matière de colonisation, on ne doit pas trop s'attacher au proverbe " tel père, tel fils ; " et ceux qui ont soutenu d'une manière absolue dans leurs ouvrages, ou dans leurs conférences, " que la race colonisatrice donne une mesure, une idée *précise* de la nation qui en descend, " n'ont fait que de la théorie. En pratique ces hommes seraient des pessimistes achevés, quelque chose comme ces génies incompris, dont on parle si souvent ; mais ils ne seraient jamais des colonisateurs. Cela ne veut pas dire cependant que la grande loi de l'atavisme ne soit pas un dogme dans son genre. Aussi n'est-ce pas à Darwin que je m'attaque, je le tiens, au contraire, en ma faveur ! Mais le principe de libre échange est tellement dans la nature, dans les institutions, et surtout *dans les besoins des pays colonisateurs*, que celui-là aurait commis le plus monstrueux des attentats contre les prescriptions de l'école de Manchester, qui, comme les Anglais d'Australie à l'égard des Chinois, établirait un droit d'entrée sur les colons. Et quel pays colonisateur se croirait déjà assez peuplé pour refuser l'entrée au travailleur étranger, chassé du sol de sa patrie par la crise, par la

disette, ou par la famine? Où serait-elle, cette nation assez dure et assez cruelle pour cacher à l'homme qui vit de pain, le froment dont il nourrirait ses entrailles? Mais, passons outre et cachons la honte de cette nation, si elle existe parmi les puissances de la terre.

Les colons peuvent ne pas avoir tous la même aptitude; l'un est sorti du foyer ardent du progrès, l'autre méprise tout ce qui n'est pas compris dans le code de sa civilisation millénaire, un troisième porte sur son front soumis l'empreinte ineffaçable des rayons brûlants du soleil qui le vit naître. Cependant on ne devrait plus distinguer l'Européen, l'Asiatique ou l'Africain, en les voyant abattus par le malheur, humiliés tous par le besoin. Ici il n'y aurait plus de place à l'hypocrisie, il ne s'agirait plus de prêcher la philanthropie et de vendre de l'opium; non. Le peuple qui fermerait sa frontière à ces déshérités resterait avec sa condamnation et ses remords jusqu'au jour où il disparaîtrait du monde, couvert des malédictions de l'humanité!

Mais il est un motif très important qui détermine surtout ces migrations des peuples, qui s'en vont ainsi les uns au devant des autres. C'est le motif de société, c'est le principe de la sociabilité des hommes qui les régit. L'homme est fait pour la société, il cherche la société comme le tournesol cherche l'astre qui le mène et qui lui indique sa direction. Et il en est des nations comme des hommes; leur besoin c'est la société, leur but c'est la civilisation et leur voie c'est le progrès.

Et quel peuple pourrait voir cette fin suprême réalisée, sans l'aide indispensable d'une population assez dense pour lui permettre la transmission facile des idées et le croisement incessant de tous les effluves qui émanent naturellement d'une société avancée. Le désert pourrait-il imiter l'éclat et la grandeur des villes peuplées, pourrait-il faire écho à cette activité vertigineuse qui est l'âme des grands centres? non; le silence le plus absolu y règne, son immensité monotone fait obstacle à cet écho et la vie même ne s'y manifeste que par les représentants les plus redoutables du règne animal; les tigres, les serpents y gardent leur gîte. Et pourtant cette terre est l'héritage de l'homme, jusqu'ici très peu pressé d'en prendre possession. Et pourquoi ne vous présentez-vous pas, colons, de toutes les nations du monde. Voilà une région immense, qui vous offre ses richesses et ses ressources inépuisables, et vous vous tenez irrésolus et même craintifs sans oser les aborder et y planter le signe éclatant de votre puissance, le règne de la vie sur le désert et l'empire de la civilisation sur des contrées à peine habitées et pour la plupart livrées encore à l'indigène sauvage !

Arrêtez-vous un instant sur l'ouvrage qui vous épuise, braves travailleurs européens, retenez un moment la bride de votre cheval de labour, campagnard belge, lombard, allemand ou irlandais; redressez votre poitrine courbée sur la boîte à montre, vous, ouvrier suisse; et sortez de votre puits profond, mineur belge ou an-

glais; tournez, tous, vos yeux vers l'Occident et fixez ces plages dorées par le soleil vertical de l'équateur sur lesquelles vont se déployer avec votre espérance de bonheur les flots superbes de l'Atlantique. Fixez encore un moment de vos yeux perçants cette bande verdoyante qui borde l'océan et qui s'étend jusqu'à l'horizon; vous la voyez? ce sont les forêts vierges des tropiques; que de richesses, quelle fécondité vous y attendent! voyez ce printemps éternel qui assiste à la naissance de l'homme et qui vient encore l'embaumer dans son sépulcre. Apercevez-vous ces petits points grisâtres qui semblent se jouer des flots tout en se croisant les uns avec les autres et qui touchent de temps en temps la belle grève qui baise l'océan? ce sont des navires, des grands paquebots qui transportent en Europe les produits si estimés des tropiques; les épices, les essences, les fibres textiles etc. Ces points plus marqués que vous distinguez sur les côtes, ce sont les *emporios* du commerce sud américain; juste sous l'équateur se trouve Pará, qui a le monopole du meilleur caoutchouc du monde, après vient Pernambuc, d'où sortent le blanc coton et l'ananas délicieux; Bahia, dont le tabac parfumé fait concurrence aux meilleurs Havane; Rio de Janeiro et Santos si connus des amateurs du café odorant, et encore par les sucres cristallins que les usines de Campos leur fournissent. Enfin, Porto-Alegre, dont la forte émigration européenne a fait changer le teint brésilien, et qui s'est mise, avec Rio et St-Paul à l'avant-garde des

provinces les plus civilisées du Brésil, grâce à l'influence puissante de la colonisation par la race blanche. Voilà quel est le tableau superbe que vous voyez étendu sur ces 8000 kilomètres de côtes que le Brésil laisse baigner par l'Atlantique. Ne vous intéresse-t-il pas ce spectacle grandiose où tous les rôles sont distribués, sauf ceux qui justement vous conviennent le plus, la main-d'œuvre largement rémunérée et surtout, la *propriété rurale* dont vous pouvez vous rendre maître le lendemain de votre arrivée dans cet heureux pays. Qu'est-ce qui peut vous tenter, vous séduire le plus dans ce monde que la facilité de faire devenir une réalité les vœux persistants, et jamais réalisés, de vos ancêtres? Etes-vous maîtres de ce sol dur et rebelle qui vous refuse la récolte, quand vous l'avez fécondé de vos sueurs et des désirs entre-mêlés de larmes et de crainte, en vous voyant entouré de votre famille naissante ou déjà nombreuse, dont vous croyez élever le bonheur et dont vous ne faites que creuser comme fatalement la ruine, en exigeant de la terre l'abondance des fruits que vos pères n'ont pas su en retirer! Pourquoi donc ne pas casser de vos mains robustes cet instrument qui vous épuise et qui vous tue de fatigues sans vous récompenser? pourquoi ne pas laisser ce sol ingrat entre les mains avides de ceux qui sucent votre sang par le loyer excessif et par l'impôt intolérable, et atteindre d'un seul bond ces plaines fécondes du Brésil, où le vil prix du terrain, où absence de l'impôt foncier, du droit

sur l'introduction des machines et enfin, l'absence de droits sur les exportations peuvent donner avec votre courage et votre persévérance vraiment admirables, les gages les plus sérieux et infaillibles de votre réussite complète.

Et vous, ouvriers de l'ancien Occident, vous que ni les privations, ni les épargnes les plus sévères ne peuvent mettre à l'abri de la misère qui suit le chômage, quelles garanties peuvent vous offrir vos sociétés collectives, quel appui pouvez-vous trouver dans les bureaux de bienfaisance, quand une crise générale bouleverse tout le vieux continent, et quand, bientôt, toute une légion de ceux que vous appelez *petits nobillons*, ne laissant que des dettes en succession; enfin quand les petits boutiquiers forcés de cesser les affaires pour cause de faillite irrémédiable, quand ceux-là tous se mettront au même niveau où vous êtes, c'est-à-dire, dans le monde croupissant des prolétaires : alors quel sera votre espoir? et si vous l'aviez encore ne serait-il pas tardif et ridicule?

Qu'est-ce qui vous empêche donc de faire ce que tant de vos ascendants ont fait, mais ce qu'ils ont fait avec plus de hardiesse, avec plus d'énergie qu'il ne vous en faudrait aujourd'hui? En effet ils n'avaient point, dit Coquelin, « les moyens de combattre la sauvagerie, l'intempérie des climats et les rébellions de la nature, tandis que la colonisation n'a jamais offert plus de ressources que de nos jours; car le progrès et la

civilisation nous mettent en mains des moyens puissants pour arracher au sol tout ce qui peut concourir à notre bien-être, nous pouvons donner facilement satisfaction à tous nos désirs. » Qu'est-ce qui vous arrête donc ? Seraient-ce par hasard les doctrines de ceux qui craignent le dépeuplement de la mère-patrie par le départ des émigrants ? Funeste erreur ; en effet, la statistique, ce premier document des peuples civilisés, est là pour démontrer que les pays qui ont le plus contribué au courant émigratoire européen, sont justement ceux où l'augmentation de la population est plus notable et plus continue. Ainsi on a constaté que la plus grande portion des émigrants de l'Espagne a appartenu dès l'origine aux provinces qui aujourd'hui encore sont les plus peuplées, les plus industrielles, les plus florissantes du royaume : la Catalogne, la Biscaie, la Galice. L'Angleterre, après avoir fourni en vingt ans, 1841 à 1861, près de cinq millions d'émigrants, est encore un des pays où l'accroissement de la population est le plus rapide et le plus considérable. Quant à l'Allemagne, la Souabe et le Palatinat sont les contrées dans lesquelles l'émigration a eu de tout temps la plus grande importance ; et ce sont encore les parties les plus peuplées de l'Allemagne. En France, les départements où l'émigration est le mieux accentué, ceux de l'est et du midi présentent le même phénomène. (Calvo, *Colonisation et Emigration*, pag. 220). L'histoire ne vient pas moins à l'aide de cette argumen-

tation ; chez bien des nations nous constatons que le repeuplement a suivi de très-près les ravages de quelque guerre ou de quelque peste, sauf pour les guerres de destruction dont nous parle l'histoire des temps anciens ou celles des barbares. Mais *la fortune* étant restée la même et généralement les *moyens de subsistance* aussi, les éclaircies ouvertes par ces fléaux dans la population ont été vite fermées, car ces deux éléments sont la base de l'accroissement de la population, comme leur destruction produit la misère.

Je crois trouver encore un motif qui est le plus sérieux, le plus fort peut-être aux yeux des Belges pour les attacher au sol de la patrie. Ne serait-ce pas ce lien secret et si profondément développé dans le cœur vivant, de chérir toujours ce coin du monde où ses parents l'ont caressé dans son enfance, où ils lui ont tracé les premières voies dans la carrière de sa vie, ou enfin sa destinée semble s'être formée ; en un mot, ce lien ne serait-il pas :

L'amour sacré de la patrie.

Et qui pourrait se soustraire aux flammes ardentes de ce sentiment, fût-il l'habitant altéré du grand désert, ou le solitaire nain du nord de la Laponie ?

Cependant je citerai un peuple qui restera célèbre dans l'histoire de la liberté comme dans celle de la tyrannie, un peuple qui aime son territoire comme le martyr aime sa palme de triomphe : le peuple irlan-

dais ! Eh bien ! dans ce pays, lors du recensement de 1851, sur une population de 8 millions d'habitants, il manquait plus d'un million ; la cause en était la famine de 1846. Le manque de subsistances avait écrasé cette malheureuse nation. Les uns étaient morts de faim et de misère, les autres vaincus et renonçant à la lutte séculaire contre l'influence anglaise, arrachant de leurs cœurs le vieil amour du sol natal avaient fui vers l'Amérique, abandonnant cette terre ingrate, incapable de nourrir ses enfants.

Mais pourquoi dois-je vous parler du malheur qui a frappé ce peuple patient et généreux envers ses tyrans, pourquoi me présenter devant les monuments de votre gloire avec ces idées si pessimistes. La Belgique compte encore parmi les pays les plus heureux de l'Europe ; elle a enduré la crise européenne avec bien du courage et avec bien de la confiance dans l'avenir, et à ce double titre, elle a gagné dès que je l'ai connue, toutes mes sympathies. Et c'est encore parce qu'elle espère confiant dans l'avenir, que je lui adresse plus particulièrement mes considérations, en l'engageant de toutes mes forces non seulement à entrer dans une voie de réformes économiques judicieuses, quant à ce qui se rapporte aux dures impositions qui pèsent sur son agriculture et sur les industries agricoles particulièrement, comme encore à ne se laisser duper par les pays qui exigent d'elle d'être traités comme les plus favorisés, quand eux-mêmes imposent fortement les expor-

tations belges qui entrent dans leur territoire. Ensuite, la grande majorité des économistes belges n'adhèrent point au système du *militarisme permanent*, qui du reste ne se justifie point, du moins aussi longtemps que l'alliance entre les Empires du Nord, existera. En tout cas, on ne comprend pas le besoin de cette augmentation progressive de l'armée. Le peuple peut se refuser tout d'un coup à ces exigences injustifiables du gouvernement. Le peuple seul a une comptabilité sérieuse parce qu'il a l'actif et le passif, tandis que l'Etat n'a que l'actif; chaque fois qu'il s'agit du passif, il s'adresse au peuple, mais celui-ci peut être pris d'impatience.

La crise est générale; le cultivateur n'en peut plus, les industries et le commerce vivent pour ainsi dire au jour le jour; presque partout le fond de réserve a été attaqué. Après la gêne viendront nécessairement les faillites; bien des droits et garanties seront enlevés et, dès lors, plus de liberté, car la liberté, c'est le droit.

C'est par une marche analogue que d'autres pays aussi heureux que la Belgique sont tombés dans la décadence. Mais à ceux-là le remède est venu, quand tout était perdu; il fallait ressusciter tout un peuple. En Belgique tous les remèdes sont encore possibles. Il a déjà été dit dans ces pages, plus ou moins clairement, que l'émigration est un des médicaments les plus puissants qu'il s'agisse d'appliquer à la Belgique.

A ce peuple grevé d'impôts et dans l'impossibilité de payer ses loyers ou ses fermages exagérés, je dirai, tout

en m'adressant au vieux monde : Réveillez-vous, peuple européen, si longtemps humilié par l'oppression du despotisme de toute nuance ; on vous barre la route de votre bonheur en vous empêchant de rallier votre destinée au bonheur de vos frères qui habitent, au-delà de l'Atlantique, le sol libre américain !

Demain, ce dernier centime que vous gardez et qui est votre appui aujourd'hui, vous sera enlevé par les agents du fisc ou par les inexorables propriétaires de cette terre qui déjà devait être la vôtre ; c'est pour vous arracher ce seul denier qui vous reste du travail si rude enduré par vos ancêtres, que le gouvernement ici, que le propriétaire là, vous privent de la liberté de partir vers cette contrée heureuse, où vous attendent vos vœux et vos succès.

Partez, braves travailleurs, avant que vous ne soyez pas complètement ruinés dans votre mère-patrie, devenue votre marâtre par l'incurie ou par l'insouciance de ceux qui se trouvent à la tête de votre nation et qui ne machinent que des moyens plus captieux pour vous gorger d'impôts ; fuyez vite, avant que vous ne soyez réduits à la dernière nécessité, et allez vous établir dans ce pays nouveau, où toutes les industries sont ouvertes aux arrivants et où les longues et larges voies de communication vous conduiront aux vastes exploitations qui vous attendent. Etablis dans ce pays vous serez bientôt à même d'élever dans l'influence social ceux des vôtres qui resteront ici, et vous-même

serez maître d'un domaine ou d'une propriété, que quelques années d'un travail facile et fécond vous auront assuré. Enfin, je vous dirai par rapport au Brésil ce que Philarete a dit à ceux qui hésitaient, dans le temps, à partir pour les Etats-Unis : « Faites ce que n'ont pas su faire vos aïeux, la mer est libre, et un monde libre est au-delà. Vous y respirez à l'aise, vous y retrempez vos âmes, vous y rattrapez vos forces !

Nos mare et oceanus circumvagus, arva beata
Petamus arva » ...

II

Nous savons déjà à quoi nous en tenir, quand quelque vieux arriéré en connaissances géographiques et coloniales nous grognera à l'oreille que l'Amérique du sud est une région inabordable par la race blanche.

Ces gens-là n'ont jamais fait, ni feront le tour du Cap-des-Tempêtes, pas même du bout rougeux de leur nez.

La colonisation de l'Amérique méridionale n'est plus un idéal à présent; les faits, la statistique ont été jusqu'ici de notre côté et nous les aurons toujours.

En général, on n'aura qu'à rappeler deux faits qui résument toute la question de savoir quels sont les colons adoptés au Brésil. Voici ces faits : pour la race latine, pas de doute, puisque le Brésil est habité par un peuple de race latine.

Quant aux races Saxonne, Anglo-Saxonne et Scandinave, elles se trouvent sur tous les points habités du Brésil et y prospèrent à merveille. Un Anglais, cité par Verbruggen (*Forêts vierges du Brésil*), assurait que, parmi les climats tropicaux, il ne connaissait pas un aussi sain et supportable que celui des Amazones, à Para. Du savant allemand A. Holtermann nous savons qu'il existe aujourd'hui au Brésil une colonie allemande d'environ 200,000 âmes. (*Die deutsche colonie Donna Francisca in Brasilien in historisch-statistischer Beziehung*, 1878.) Le court rapport qui a été mis sous les yeux du lecteur lorsque je montrais l'état prospère des colonies européennes de S. Léopoldo, Blumenau et S. Léopoldina, au Brésil, tout résumé qu'il est, ce rapport aura, quand même, éveillé dans l'esprit de tout homme qui veut se rendre compte du véritable état de la question, une idée tout-à-fait sympathique envers ces grands établissements qui ont depuis si longtemps occupé l'opinion publique au Brésil.

Aussi ma conviction est-elle que les hommes d'esprit qui s'intéressent à la chose se garderont bien de cueillir leurs renseignements dans ces *feuilletons* de certaines publications européennes complètement étrangères à l'étude de l'économie politique internationale et qui ne visent que le succès romantique du jour sans se préoccuper des conséquences qui en résultent en défaveur de la vérité et, partant, de la science. On peut tout écrire sur un pays que l'on ne connaît pas, sauf la vérité.

Et cela est encore plus facile, quand on ne se fait pas de scrupule de ne pas même connaître la géographie. A ce propos, je dois avouer que bien souvent en Europe il m'a fallu beaucoup de sang froid pour entendre dissérer certains gens, d'ailleurs très-respectables par leur position scientifique, littéraire ou commerciale, sur les personnes et les choses d'outre Océan. Mais il y a lieu d'espérer que bientôt tout cela ira autrement, quant l'on voit l'ardeur que mettent aujourd'hui les sociétés de géographie scientifique et commerciale à répandre leur enseignement par toutes les voies de la publicité, conférences, voyages, séances, revues etc. Le service que ces sociétés sont appelées à rendre à l'importante question de l'émigration et colonisation, est très-considérable. L'instruction est le moyen le plus sûr de se prévenir contre les préjugés, et on sait, malheureusement, combien il y en a en cette matière. Ces préjugés peuvent exister chez le peuple d'où part l'émigrant, comme chez celui qui le reçoit. Quelques-uns du premier cas ont été déjà signalés dans le premier article de ce chapitre, il y en a d'autres encore qui se présenteront pour être enlevés, dans le cours de ces pages. Pour le moment j'appellerai l'attention des lecteurs seulement sur quelques-uns de ceux qui existent chez les peuples que reçoivent les émigrants. Supposons, par impossible, que de pareils préjugés existent au Brésil, et, pour en donner un exemple, supposons que ce soit contre les Portugais ;

(on sait que le Portugal est la nation qui envoie le plus d'émigrants au Brésil, soit une moyenne de 15000 individus chaque année.) L'immigration portugaise pourrait être accusée de deux défauts : d'être un peu *particulariste*, exclusive, de former pour ainsi dire un camp à part, ensuite, d'avoir pour son but principal de gagner de l'argent pour s'en retourner en Europe. Cette accusation, qui peut être fondée pour quelques cas, heureusement, pas nombreux, deviendrait un grand préjugé si on voulait la soutenir d'une manière absolue et en même temps, ce qui serait triste, si on prétendait la rendre effective, en empêchant par des moyens quelconques les Portugais de s'approcher des côtes brésiliennes. L'absurdité des conséquences aurait vite raison du préjugé.

Maintenant descendons sur le terrain des faits. L'immigration portugaise mérite-t-elle cette dure accusation? Je puis répondre franchement que non. Il y a des Portugais qui sont à bout de ressources dans leur pays natal, où ils ont parfois une femme et des enfants à nourrir; parfois le fils aîné doit nourrir sa mère veuve et ses petits frères. Or chaque famille au Portugal a au moins un membre au Brésil, et c'est celui-ci qui généralement vient en aide à la famille souffrante dans la mère-patrie, ou immédiatement par l'argent qu'il lui envoie, ou bien encore en payant le passage au mari pauvre ou au fils le plus vigoureux et le plus actif de la veuve, lequel s'en va au Brésil faire de la

monnaie pour retourner plus tard au Portugal où il peut dès lors prétendre à une position plus favorable, sinon aisée d'après les temps et les succès de son travail au Brésil.

Voilà l'histoire et la règle de cette immigration portugaise que l'on veut accuser d'aller au Brésil exclusivement chercher de l'argent pour s'en retourner en Europe. Il existe des exceptions ; mais on sait bien que les exceptions sont partout et on sait à quoi elles servent.

Le Portugais s'est introduit dans toutes les classes de la société brésilienne. Le Brésil devra sa grandeur et sa gloire aux nations colonisatrices, comme l'Amazonie, doit ces flots océaniques à ses énormes affluents ; mais le Brésil doit sa naissance au Portugal comme le roi des fleuves doit sa source au jet d'eau projeté des Andes.

Il serait inutile d'insister sur les fausses appréciations auxquelles ont pu donner lieu les envois d'argent si considérables qui font en général les immigrants du Brésil vers leurs mères-patries ; ces opérations ont l'avantage de donner une preuve patente de la facilité dont l'on s'enrichit au Brésil et encore, comme le remarque judicieusement Tavares Bastos, si respecté parmi les économistes brésiliens, « il n'est pas juste de voir seulement l'argent qui s'en va, les capitaux qui émigrent ; il faut ne pas oublier les capitaux beaucoup plus grands créés par le travail étranger, qui restent dans

la circulation monétaire, ou qui sont représentés en valeurs correspondants, dont les moins remarquables ne sont pas les routes ouvertes en grande partie par le travail des Portugais dans la province de Rio-de-Janeiro. »

Dans d'autres pays de l'Amérique du sud, et dans la république argentine, par exemple, l'envoi de l'argent des immigrants à leur pays natal a pu s'expliquer tout autrement, car dans cette république, comme dans la presque totalité des autres de l'Amérique du sud, « une succession presque ininterrompue de guerres civiles, dont le foyer ne paraît pas encore éteint partout, » (Ch. Calvo) tend à en éloigner tous les capitaux dont l'emploi dans le pays même serait exposé à un risque évident, les troubles et les désordres les plus graves y étant en plein ordre du jour, avant, pendant et après les élections présidentielles. Les calculs de M. Petich ont établis qu'une somme de 30 millions de francs avait été envoyée par les Italiens de la république Argentine et de l'Uruguay dans leur pays d'origine.

Un autre préjugé à signaler serait celui de l'aversion systématique qui montrent quelques nations envers certains émigrants en particulier. Tel peut être considérée l'aberration des Anglais en Australie, où ils font exiger aux pauvres Chinois qui s'y rendent pour travailler dans les mines une taxe d'entrée de 10 livres sterling (250 fr.), plus 2 livres (50 fr.) par mois pour

la patente de mineur et 20 livres (500 fr.) par tête pour les frais de perception ! C'est bien là du libre échange à grande échelle. Ça doit quand même rapporter de fortes sommes, à ces juifs d'Albion.

Les Etats-Unis ont joué là un vilain rôle dans cette affaire de la persécution chinoise de Californie, mais la gloire ne leur en revient pas, car il est bien acquis aujourd'hui que c'est la colonie anglaise de Saò Francisco que s'est mise en campagne pour opprimer les Chinois, ces ouvriers de toute peine, qui, les seuls au monde, osent leur faire la concurrence du bras robuste et infatigable. La république Américaine vient de signer un traité avec le céleste empire où il est promis que les Chinois existants sur le sol américain seront traités comme les sujets des nations plus favorisées.

Les chinois sont plus sobres, n'ont pas les mêmes besoins et travaillent beaucoup meilleur marché que n'importe quel autre ouvrier. Ils sont les ouvriers naturels des tropiques. Laborieux, durs au mal et à la fatigue, les Chinois sont les hommes de toute peine. Leur aptitude pour le commerce et leur supériorité comme agriculteurs sont incontestables. A Californie, à Java, aux Antilles et au Pérou ils sont le seul ouvrier infatigable.

CHAPITRE V.

Engagement et introduction d'immigrants dans le Brésil. Colonage (Parceria) petite propriété.

I

Il y a deux classes d'émigrants, les uns qui se transportent à leurs propres frais, qui ne se lient par contrat à qui que ce soit et qui se rendent dans le Brésil avec un petit capital; ce sont les émigrants libres. Ces émigrants sont ceux qui concourent plus directement à la prospérité du pays colonisé. Ce sont ces colons qui ont donné aux Etats-Unis le Far-West avec son immense richesse agricole.

L'autre classe d'émigrants, ceux qui sont dépourvus de tout capital, sont bien forcés de s'engager dans une entreprise quelconque où ils trouvent assez de chances de réussir. « Il est parfaitement clair, dit A. de Carvalho, (*Lettre sur l'empire du Brésil*), que si quelqu'un, gouvernement ou société quelconque, disposant de ressources suffisantes et présentant les garanties nécessaires voulait se charger de garantir son avenir, il est clair, qu'aucun gouvernement européen n'empêcherait même le plus pauvre et le plus dénué de ses citoyens, d'aller chercher fortune aussi loin qu'il lui plairait. »

De la part du pays qui est désireux de recevoir et de recueillir ces émigrants, il y a aussi des mesures à

prendre en vue d'assurer aux nouveaux arrivés tous les moyens de bon succès. C'est pourquoi le gouvernement brésilien facilite la venue des immigrants laborieux et honnêtes en leur accordant de grandes faveurs, en veillant à ce qu'à leur arrivée ils ne souffrent pas de privations ou de vexations, et en leur donnant des guides et des secours pour les premiers temps.

Dans cette intention, le gouvernement, outre les facilités concédées aux immigrants et colons pour leur naturalisation, le règlement pour leur transport, etc. a encore exigé toutes les garanties possibles de ceux avec lesquels il a passé des contrats pour l'introduction d'immigrants dans les différentes provinces de l'empire.

Les bases générales sur lesquelles sont fondés ces contrats, à part des modifications peu importantes selon les circonstances, sont les suivantes : (Voyez *Le Brésil à l'exposition universelle de Philadelphie.*) Observation des dispositions concernant le transport et le bon traitement des émigrants pendant leur voyage jusqu'à l'empire.

Concession faite par le gouvernement et suivant les prix établis par la loi 0,5 réal à 2 reis par 4,84 mètres carrés (2 reis valent un 1/2 centime), avec paiement en annuités dans le délai de six années, de terrains situés à proximité, c'est-à-dire; jusqu'à 13 k. 200 des voies ferrées, ports et grands marchés, ou en d'autres endroits reconnus comme plus convenables, les dépenses de mesurage restant à la charge des entrepreneurs.

Passage gratuit aux immigrants avec leurs bagages, sur les paquebots de compagnies subventionnées par le Trésor-National ou protégées par le gouvernement, ou sur les chemins de fer.

Dispense de droits pour les bagages, utensiles, instruments et machines à eux appartenant.

Un subside de 170 fr. 40 c. par adulte qui veut s'employer à la journée comme simple ouvrier; 193 fr. 80 c. à chaque colon engagé par contrat de métayage; 426 fr. à quiconque s'établit comme propriétaire et la moitié de ces sommes aux enfants dont l'âge est compris entre 14 et 2 ans.

Obligation de la part des entrepreneurs de ne pas exiger d'intérêts des immigrants pendant les deux premières années, ni de stipuler plus de 6 % l'an, pendant les subséquentes jusqu'à la cinquième, où doit se terminer le délai accordé pour payer la dette, et de subvenir à toutes les nécessités des colons jusqu'à leur complet établissement.

Responsabilité des mêmes entrepreneurs pour les abus qui pourraient être commis, soit par le transport d'individus qui ne seraient pas dans les termes des contrats vérifiés par les agents consulaires ou autres fonctionnaires, en Europe, désignés par le gouvernement, soit en *trompant* les immigrants au moyen de *fausses promesses* ou en défigurant, de quelque mode que ce soit, la vérité des faits, les particularités du pays, les conditions du travail et n'importe quelle

autre chose qui les intéresse. Les immigrants doivent surtout avoir une parfaite connaissance des obligations et des avantages de leur contrat et signer, avant leur embarquement, la déclaration qu'ils ne viennent pas au Brésil pour le compte du gouvernement impérial et qu'ils ne pourront en quelque temps que ce soit et sous n'importe quel prétexte réclamer du dit gouvernement autre chose de plus que la protection accordée par les lois aux étrangers.

La violation de ces clauses et d'autres rend l'entrepreneur passible d'amendes et entraîne la nullité des contrats de cette nature.

Divers contrats établis sur ces bases se trouvent actuellement en vigueur. En vertu de leurs dispositions, plus de cent mille immigrants doivent être introduits dans une période maximum de 8 années dans les provinces de Paraná, S^{te} Catharina, Rio de Janeiro, Espirito Santo, Bahia, Fernambouc, Alagôas et autres du nord de l'empire. Dans ce but, des terrains se trouvent désignés par le gouvernement sur une superficie de 2,431,324 hectares. C'est ici qu'il convient de mentionner le secours pécuniaire accordé par le gouvernement à la province de S. Pedro-do-Rio-Grande-do-Sul qui a traité avec une compagnie pour l'introduction de 40,000 colons, et également les contrats passés avec deux planteurs de la province de S. Paulo sous des clauses semblables à celles qui sont mentionnées plus haut. Outre les contrats pour l'introduction d'immi-

grants voulant s'établir au Brésil, *surtout comme agriculteurs*, le gouvernement reconnaissant la nécessité d'intervenir par les moyens dont il peut disposer, dans le changement du travail servile en travail libre, n'a pas hésité, à l'exemple d'autres nations civilisées, à accepter des propositions pour l'importation de travailleurs asiatiques.

Dans ce but, il a passé des contrats pour leur introduction, en mettant les plus grands soins à éviter les abus qui se sont produits en d'autres pays et en obligeant les entrepreneurs à insérer dans les contrats qu'ils feront, la déclaration expresse de la durée du temps de service, du salaire, de l'époque des paiements et du droit de résiliation.

Finalement, il a exigé de plus que dans l'enrôlement effectué en Asie et dans les conventions faites avec les travailleurs, on se conforme aux règlements et aux lois en vigueur dans les localités respectives, s'opposant au débarquement, dans n'importe quel port de l'empire, de toute expédition, si le capitaine du navire importateur ne prouve pas, au moyen de documents, qu'il a été satisfait aux dits règlements et lois. D'un autre côté, afin de faciliter aux immigrants l'achat des terrains qui leur sont attribués, le gouvernement continue à les faire mesurer et limiter dans les endroits propres à la colonisation, facilitant en même temps les moyens de prompt communication avec les ports maritimes et les fleuves navigables. En 1876 la superficie des ter-

rains mesurés et limités et disponibles s'élevait à près de 600,000 hectares, d'après les enregistrements des bureaux de l'administration. Depuis cette date le chiffre de ces terrains mesurés a beaucoup augmenté, malgré l'occupation successive qu'en font les nouveaux immigrants, parce que les opérations d'arpentage se continuent toujours avec une remarquable activité. En même temps que ces différents travaux sont exécutés et que l'on recueille des données statistiques, topographiques et descriptives relatives à l'existence des colonies, aux localités, aux mesurages, aux voies de communication et à d'autres particularités que réclament les terres du domaine public, on a dressé dans les bureaux de l'administration des cartes, semblables à celles qui ont figuré à l'exposition de Philadelphie.

Des cartes analogues ont été dressées dernièrement sur une plus grande échelle, où se trouve imprimée la relation descriptive des terrains ultérieurement mesurés et limités, de leur position relativement à différents points du littoral, ou des centres plus rapprochés, ainsi que celle des distances et des voies de communication actuelles et autres qui pourront leur être octroyées dans l'avenir.

Il en ressort également des éclaircissements suffisants sur la qualité des terrains, les différentes cultures auxquelles ils peuvent être destinés avec le plus d'avantages, la bonté du climat et autres particularités intéressantes.

Outre ces cartes générales, il y a des cartes topographiques et descriptives, particulières aux provinces de Rio-Grande-do-Sul, de Paraná, de S. Paulo et de Espirito-Santo qui contiennent tous les renseignements qui peuvent spécialement être utiles aux immigrants, pour le choix des terrains qu'ils voudraient acheter à l'Etat, dans n'importe laquelle de ces provinces. Ainsi les immigrants rencontreront des terrains publics séparés, mesurés, limités et pourront les recevoir en lots de 121 hectares, moitiés ou quarts de lots suivant leur convenance. Ces lots peuvent être vendus en vente publique, ou sans cette condition, au prix de *un réal* par 4,84 mètres carrés, inclus le prix de mesurage et de limitation.

En général, le montant est payé au comptant, mais si les immigrants veulent s'établir dans les districts coloniaux et agricoles, il leur est concédé un délai de cinq ans pour le paiement, effectué par annuité, à l'intérêt annuel de 6 %, à partir seulement de la deuxième année de leur établissement.

On a fait dresser des cartes particulières de toutes les colonies de l'Etat, soit quinze ou plus à ce moment-ci, et ces cartes se trouvent déposées dans tous les bureaux de l'administration coloniale, section du ministère de l'agriculture.

Le grand désir du Brésil est de voir se développer de plus en plus le courant immigratoire vers son territoire fertile. On le sent bien en l'accompagnant dans

les différents entretiens qu'il fait aux émigrants. L'agriculture est pour lui l'industrie-mère, elle a été le premier levier de la richesse nord-américaine; il est incontestable qu'elle le sera à plus forte raison au Brésil, où la nature a plus largement répandu ses dons précieux. Des quatre millions d'hommes qui ont traversé l'océan, dans ces dix dernières années, pour coloniser les Etats-Unis, 2 millions et demi, au moins, s'y sont livrés à l'agriculture. Et voilà pourquoi la grande république ne compte plus de rivale au monde aujourd'hui, en production céréale ou agricole; voilà la légitime cause de ce qu'on appelle en Europe la *concurrence* ou l'*invasion américaine*!

Et le Brésil ne doit pas faire avec les cultures tropicales ce que l'Amérique du Nord a fait avec les productions de la zone tempérée! Il est donc plus que temps que le Brésil montre tout son zèle en faveur des émigrants agriculteurs. Pour ceux-ci le moment le plus favorable est venu. « En effet, dit A. de Carvalho, bientôt le travail esclave va disparaître, il n'y aura plus que des travailleurs libres, et l'émigrant se trouvera dans une excellente position. Car si nous supposons un émigrant qui s'établit maintenant, qui en cultivant une terre, en retire des produits pendant quelques années et amasse dans cet espace de temps un certain capital, quand arrivera le jour où l'émancipation complète se produira, son exploitation agricole se trouvera en pleine prospérité, en plein rendement, et comme il

n'aura à subir aucune perturbation résultant de la cessation du travail esclave, ses produits se trouveront dans d'excellentes conditions de vente et il pourra retirer de grands bénéfices. Ceci est inattaquable, et il est évident que pour de véritables travailleurs, pour des hommes désireux de gagner une petite fortune, décidés à se consacrer à la culture, il y a là une excellente occasion qui se prépare. »

Toute avantageuse que soit la condition du colon agricole au Brésil, eu égard à sa grande importance comme nation de grande culture, on ne saurait toutefois laisser de reconnaître que l'émigration industrielle et ouvrière y trouverait non seulement de gros salaires, mais encore, et c'est la règle générale, elle trouverait plus de facilités que l'émigration agricole, dans ce sens qu'elle est, par sa nature même, plus rapprochée des villes et des grands centres, ce qui en quelque façon la met à l'abri des ennuis qui ne laissent pas de survenir dans les premiers jours d'un établissement nouveau, surtout quand l'émigrant ne s'est pas porté dans la colonie avec sa famille ou, au moins, avec des compatriotes, ce qui semble être, après le travail, le remède le plus puissant contre la nostalgie.

II

Un mot sur le système d'engagement, dit de *Parceria*. Il me serait impossible de me livrer ici à de profondes recherches sur ses avantages possibles ou

désirables; j'en constaterai seulement les excellents résultats que lui attribuent les planteurs brésiliens, ceux de S. Paulo à la tête, car ce sont eux qui ont les premiers, au Brésil, réalisé ce système si répandu aujourd'hui.

M. Legoyt n'en dit que du bien : « le fermage à moitié fruit, ou le colonat partiaire, comme il appelle la *Parceria*, est un système éminemment pratique, une fois que les parties observent loyalement les conditions du contrat. » J. Duval (*Histoire de l'émigration*) en dit autant, avec un peu plus de développement : « Ce genre de contrats est irrépréhensible; il convient parfaitement aux sociétés naissantes où il manque le capital, aux immigrants pour se rendre propriétaires; c'est le plus simple dans ses règles et le plus profitable dans ses résultats pour les deux parties contractantes. Mais ce genre d'association ne pourrait pas produire la concorde et le profit désirés, sans s'appuyer sur la loyauté réciproque quant à la stipulation et quant à l'exécution des compromis. »

Les deux grandes colonies « *Senador Vergueiro* et *Angelica*, si connues dans la province de S. Paulo, ont toujours adopté ce contrat comme étant celui qui réussit le mieux, quand on comprend que les exploitations brésiliennes, généralement de propriétés très vastes, appartiennent à un maître qui ne voudrait pas voir se diviser son domaine, tout en le mettant le plus possible en culture. C'est un parti tout fait pour les émigrants

engagés et en même temps pour le propriétaire. Ch. Reybaud compare ce contrat au métayage du midi de la France, et trouve que les conditions faites aux métayers du Brésil sont beaucoup plus favorables que celles qui sont imposées aux métayers français et surtout aux lombards.

Le métayer brésilien exploite une portion déterminée de terre qui lui est confiée avec une habitation, des instruments, du bétail et des semences et, à S. Paulo, presque toujours un certain nombre de pieds de café. Le métayer partage le produit ou la récolte avec le propriétaire.

Il faut dire que des contrats loyalement faits, car ils ont presque tous été soumis au contrôle et à la sanction du gouvernement central ou des assemblées provinciales, règlent scrupuleusement les droits et les devoirs réciproques des entrepreneurs et des colons. Ceux-ci ne doivent au propriétaire qui les emploie que leurs soins et leur travail ; le propriétaire doit, à leur arrivée, les installer dans une habitation suffisante pour eux et leurs familles, habitation dont le loyer est fort léger, quand il n'est pas gratuit ; il doit les mettre en possession d'une certaine étendue de terres contenant des plantes de café en plein rapport ; il doit leur livrer, annexé à leur case, un jardin où ils puissent cultiver les denrées alimentaires dont ils ont besoin ; il doit leur fournir, en outre, aux prix des marchés voisins, tout ce qui est nécessaire à leur subsistance et

leur faire au besoin certaines avances pour les dépenses d'entretien. « Ces colons partiaires, plus favorisés que les nôtres, dit Reybaud, sont affranchis de toutes les préoccupations de la vie matérielle ; ils n'ont qu'à se livrer à leur travail qu'ils doivent au propriétaire jusqu'au jour où ils ont rempli les conditions de leur contrat, en se libérant de leur dette envers lui. Cette dette comprend avec les avances faites dans la colonie, les frais de voyage d'Europe et de transport jusqu'à l'établissement colonial, car cette catégorie de colons généralement plus pauvre que l'autre ne fait guère face à ses dépenses de route. »

La théorie de la petite propriété est assez connue en Europe pour que je m'en occupe avec intérêt. En pratique elle s'effectue sans des circonstances tout-à-fait particulières au Brésil, cependant je ne laisserai pas de remarquer que le système des petites propriétés tend à se développer considérablement au Brésil. L'abolition de l'esclavage, le courant toujours grossissant d'émigrants libres, ou ayant un certain capital, et enfin le système d'affermage perpétuel adopté par le gouvernement dans ses colonies détermineront le fractionnement du sol et poseront tôt ou tard le régime de la petite culture en pleine vigueur à côté des grandes exploitations qui actuellement prédominent au Brésil. Dans les colonies de Dona Francisca Mucury, Rio Novo et autres, l'acquisition de la propriété s'effectuait immédiatement à l'arrivée du colon, ou bien, on lui affer-

mait la terre, à titre perpétuel, et libre à lui d'en devenir plus tard le propriétaire, en payant vingt fois le prix du loyer. Il a déjà été signalé, à l'article premier de ce chapitre le prix vraiment minime que coûtent ces terres, un réal par 4,84 mètres carrés, inclus les frais de mesurage et de limitation.

La propriété, qui est la suprême aspiration de l'émigration, devient ainsi, d'une acquisition extrêmement facile et bon marché. La propriété excite au travail comme le coffre d'Harpagon provoquait l'avarice; rien n'égale chez l'homme travailleur cette rage, qu'on nous passe le mot, qui l'entraîne chaque jour plus fortement à s'attaquer de toutes ses forces et de toute son activité à l'amélioration de son bien, à soigner sa propre chose, que le plaisir, la douce consolation de se voir bientôt entouré de tous les égards que procure le bien-être à celui qui s'est enrichi par son travail, par ses sueurs.

C'est alors que la jouissance est heureuse et complète, car on ne saurait jouir parfaitement d'une chose dont l'on ne sait pas estimer la valeur.

CHAPITRE VI.

Agriculture au Brésil.

CULTURES ET INDUSTRIES AGRICOLES PLUS LUCRATIVES.

Le Brésil est un des pays les mieux partagés du monde ; la nature a donné à son sol toutes les qualités qui peuvent en faire un grand pays agricole. Les productions de la zone torride et les productions de la zone tempérée s'y trouvent réunies à peu de distance les unes des autres. En effet, l'altitude différente des régions de ses différentes provinces, la variété des climats, le nombre considérable des cours d'eau qui les arrosent et les fécondent, une végétation incessante permettent aux Brésiliens de cultiver toutes les plantes utiles du globe, dans environ 28,000 établissements agricoles répandus sur toute la surface de l'empire.

Mais si le Brésil est un des pays les plus fertiles du globe, il n'en est pas moins aujourd'hui l'un de ceux qui avancent à pas de géant dans la voie du progrès.

Ainsi, pour nous rendre compte de cette fertilité, comparons les rendements de quelques produits agricoles de plusieurs parties du monde avec celle du Brésil.

1° *Blé*. — En Europe, le blé et le seigle rendent environ 20 % ; en Asie, 8 à 12 % ; mais au Brésil, il produit ordinairement 30 %.

Dans la province de San-Pedro-do-Rio-Grande-do-Sul, son rendement atteint 70 %.

Dans certains terrains, sur une superficie de 19 ares 36 centiares :

le coton donne de 826 à 918 kilog. ; le café, 688 kil. 5 hectog. ; le manioc, 3,636 litres ; le maïs, 1,818 litres.

le maïs rend ordinairement 150 pour 1 ; dans beaucoup de terrains, il est de 200 à 300 pour 1.

Dans l'île de Fernando-de-Norowha, il a souvent rendu 400 pour 1.

La province de Paraná cultive : 36 variétés de maïs, 124 espèces de haricots *fejoes*, dont 51 croissent à l'état sauvage.

Six variétés de pois et de fèves y donnent 80 pour 1. Sur le fertile territoire de Garapuava, leur rendement atteint 200 pour 1.

2° *Riz*. — Toutes les provinces du Brésil produisent du riz. Il y atteint 1 mètre de hauteur et donne des récoltes plus abondantes que les plus fertiles provinces de l'Inde. Il y produit 1,000 pour 1. Celui de la province de Maranhao vaut certainement les riz de la Caroline.

Sur les bords bas du San-Francisco, les riz sont admirables, leur culture ne demande pas de travaux pénibles. Les cultivateurs choisissent le moment favorable de la baisse des eaux du fleuve et jettent le riz dans les premières alluvions qu'elles ont abandonnées. Lorsqu'il a atteint environ 22 centimètres de hauteur,

ils l'arrachent et le jettent sur les bancs d'alluvions les plus récemment émergés, et bientôt le brin d'herbe devient une magnifique touffe d'épis qui donnent des riz de première qualité.

3° *Coton*. — Les terres les moins fertiles du Brésil rendent 1,469 kilog.; les terrains moyens, 4,407; les terrains supérieurs, 8,814, par 36 ares 3 centiares.

Aux Etats-Unis, la même superficie de terrain n'en donne que 1,256 kilog.

Le coton de Pernambuco vaut celui de la Louisiane, et celui de Fernando-de-Noronha peut faire concurrence au *Sea-Island* de Georgie.

Un cultivateur brésilien peut facilement cultiver 3 hectares en coton et en céréales; or, sur un hectare, on peut cultiver 4,545 pieds de cotonniers; en calculant le prix de revenu à raison de 35 cent. le kilog., il se fait un revenu annuel de 2,300 fr.

Les provinces du Nord surtout sont favorables à la culture du coton. Il y atteint un développement remarquable, bien qu'il croisse dans toutes les parties de l'empire.

C'est la guerre de sécession aux Etats-Unis qui a donné une grande impulsion à la culture du coton dans le Brésil; avant, il n'était cultivé que sur une échelle restreinte, parce que les transports du coton et sa culture nécessitaient des dépenses qui n'étaient pas compensées par les bénéfices. Aujourd'hui, la construction des chemins de fer et l'installation des lignes de bateaux

à vapeur sur les fleuves brésiliens ont changé ces conditions, et les fazendeiros ont augmenté leurs plantations de coton. Voici le tableau de son exportation depuis 35 ans :

Quantité.	Prix.
—	—

1° De 1839 à 1844, 10,374,792 kil. 10,354,640 fr.

2° De 1869 à 1874, 54,435,836 " 93,756,920 "

L'augmentation annuelle a donc été de 12,49 % pour la quantité et de 23,68 % pour la valeur.

Outre le coton, le Brésil cultive maintenant le lin et ses forêts produisent spontanément une très grande quantité de plantes textiles découvertes récemment, dont les fils remplaceront un jour le lin à cause de leur force et de leur blancheur.

4° *Canne à sucre.* — Le sol de toutes les provinces brésiliennes est favorable à la culture de la canne à sucre. Cependant celles où sa culture s'étend sur une plus vaste échelle sont les provinces de Pernambuco, Alagoas, Sergipe, Bahia et Rio-de-Janeiro.

Dans les provinces de Pernambuco et d'Alagoas, on voit des champs de cannes donner de bons rendements pendant 16 à 20 années. Citons les cultures qui couvrent les alluvions fertiles des rivages et des îles du bas San-Francisco, dans les provinces d'Alagoas au sud, et de Pernambuco au nord. La canne y atteint des proportions énormes; une seule tige donne jusqu'à 20 feuilles. Elle se conserve longtemps avec toutes ses

qualités, et, chose rare, au bout de trois ans d'emmagasinage, on la retrouve fraîche avec presque toutes ses propriétés, aussi la porte-t-on encore au moulin pour faire du sucre, lorsque les cannes des autres terroirs sont desséchées.

Dans la province de Matto Grosso, elle atteint un tel développement, qu'il est nécessaire de l'émonder. Elle dure également un grand nombre d'années. Le voyageur Bossi prétend avoir vu des plantations de 40 ans qui paraissaient encore avoir une grande vigueur.

Outre les plantes indigènes, le gouvernement brésilien a acclimaté sur son territoire 21 espèces de cannes, ce sont : la canne verte de Penang ou Solangor ; la rose, la *canne de Cayenne* ; deux qualités de violettes ; la *Cayenne rose*, la Saint-Julien, la noire, la dure, la molle, la rayée de vert et de noir, la rayée de vert et de rouge, l'impériale rayée de vert et de jaune, l'égyptienne, la jaune et rouge, l'uba indigène et cultivée, la tiririca ; la *Cayenne petite* et la Saint-Gaëtano.

L'Institut impérial agricole flumineuse ou de Rio-de-Janeiro est chargé de tous ces essais et il distribue des plants acclimatés aux cultivateurs qui en font la demande.

La culture de la canne permet dans le même terrain celle des légumineuses en récoltes dérobées. Elle donne de beaux revenus, même sur les terres qui lui sont le moins favorables ; ainsi dans les terrains siliceux, elle devient moins grande, moins forte que dans les autres ;

mais, en compensation, elle donne un sirop plus riche en sucre, qui atteint de 12° à 14° de Beaumé.

Rendement. — Un hectare de terrain, nouvellement défriché et amendé, peut donner, au bout de 15 mois, 100,000 kilog. de canne.

Frais. — Dans la province de Rio-de-Janeiro, où la main-d'œuvre est élevée, l'hectare occasionne 369 fr. 20 de débours ; or, son produit en canne s'élève à 1,988 fr.

Bénéfices. — Donc, le bénéfice net est de 1,618 fr. 80.

Si l'on emploie la charrue et les instruments perfectionnés, le rendement devient plus grand. Chaque cultivateur peut cultiver deux hectares de canne. Or, en la vendant à raison de 19 fr. 88 les 1,000 kilog., il fait donc, chaque année, un bénéfice de 3,916 fr.

Cependant, le sucre brésilien a été jusqu'ici inférieur en qualité aux sucres des autres pays. Cela doit être attribué à l'imperfection de culture ainsi qu'à celle des instruments employés pour l'extraction des jus et pour la fabrication. Cette infériorité relative commence à disparaître par l'introduction des procédés perfectionnés adoptés de jour en jour par un plus grand nombre de planteurs.

Le sucre a été la principale industrie du Brésil, jusqu'à l'introduction du café sur son territoire. Alors cette culture est venue prendre la principale place tout en laissant encore une bonne part à celle de la canne, ainsi que la statistique suivante nous le prouve.

Exportation moyenne du sucre de 1839 à 1874.

1° 1839 à 1844	82,169,922 kil.,	valeur 29,232,120 fr.
2° 1869 à 1874	153,285,533 " "	39,228,920 "

Donc, pendant 35 ans, l'exportation du sucre présente en moyenne une augmentation de 2,54 % pour la quantité et de 2,94 % pour le prix.

5° *Café.* — Le Brésil peut être considéré, à juste titre, comme le plus grand marché de café du monde. Aucun pays n'en produit une si grande quantité, et il peut lutter avec tous pour la qualité. Cette plante s'y plaît et s'y développe admirablement bien, depuis l'Amazone jusqu'à la province de St-Paul, sur une superficie de 3,000,000 de kilomètres carrés.

Les perfectionnements et les soins apportés depuis quinze ans à sa culture, à sa récolte et à sa décortication, ont évité les fermentations qui altéraient jadis sa qualité. Aussi les cafés brésiliens se sont-ils considérablement améliorés et ont pris une place importante dans le commerce de tous les pays sous les noms de Java, de Ceylan, de St-Domingue, de la Martinique et même de Moka. En 1865, le café brésilien a obtenu la médaille d'or à l'Exposition de Paris, et celle de Vienne lui a valu le diplôme d'honneur ou prix de première classe.

Dans un hectare de terre, on peut cultiver 918 pieds de caféiers. Or, l'hectare de terre de qualité inférieure produit, en café 674 kil.
 l'hectare de moyenne qualité 1,384 "
 l'hectare de première qualité 2,022 "

Or, un cultivateur actif peut cultiver quatre hectares plantés en caféiers, et il vend son café au prix minimum de 0 fr. 85 le kil.

Donc, ils lui rapporteront chaque année selon la qualité des terres : 1,148 fr. 49, 2,378 fr. 34, et 3,425 fr. 49.

Ordinairement, le travailleur, soit homme, soit femme, soit enfant, produit, sur une plantation ordinaire, une moyenne de 1,704 fr. par an.

De 1859 à 1874, le café a fait à peu près la moitié de la valeur des exportations brésiliennes. Sa production augmente chaque année, pendant qu'elle reste presque stationnaire en beaucoup de pays. C'est ce que nous prouve le tableau des exportations depuis 1839 jusqu'à 1844, et de 1869 à 1874 :

Exportations	Valeur
De 1839 à 1844..... 83,687,846 kil.	51,889,640 fr.
De 1869 à 1874..... 165,114,223 »	258,718,320 »
Augmentation.. 81,426,377 kil.	206,828,680 fr.

Ce qui représente une augmentation de 2,86 % pour la quantité, et pour la valeur, de 11,72 %. Or, dans la période de 1870 à 1874, l'augmentation a été plus considérable :

Exportations	Valeur
De 1870-72..... 131,405,379 kil.	217,029,960 fr.
De 1872-84..... 188,079,068 »	320,150,360 »
Augmentation.. 56,673,689 kil.	103,120,400 fr.

Elle représente donc 11,51 % pour les quantités, et 4,11 % pour les valeurs.

Le nombre des pieds de caféiers cultivés au Brésil est évalué à 800,000, occupant à peu près une superficie de 880,000 hectares. Ils produisent environ 130,000,000 kil. de café, dont le cinquième est consommé dans le pays.

Les cafesaes bien conduits valent donc les plus belles mines d'or et les plus beaux gisements de diamants. Ils ne s'épuisent pas comme ceux-ci et sont l'origine de fortunes perpétuelles et colossales.

6° *Caoutchouc*. — L'arbre qui produit cette gomme recherchée est appelé au Brésil *seringueira* parce que la jeune pousse ressemble à la canule de l'irrigateur dont se servait nos pères.

L'arbre à caoutchouc appartient à plusieurs familles; on en compte un assez grand nombre d'espèces : la *seringueira* ou *siphonia elastica*, qui est le plus répandu et appartient à la famille des euphorbiacées; le ficus prinoïdes, de la famille des morées; le *castiloea elastica* et le *cecropia peltata*, tous deux artocarpées; les colophora utilis et cameraria latifolia, de la famille des apocynées sont les plus nombreuses et les plus connues, beaucoup d'autres ne sont pas encore classées.

Le bassin central et inférieur du fleuve des Amazones semble être le principal réservoir de caoutchouc du monde. Dans les splendides et riches forêts qui ombragent ses bords, ces plantes précieuses croissent

spontanément depuis les bords de l'océan Atlantique jusqu'à 3,000 kilomètres dans l'intérieur, c'est-à-dire depuis le cap Nord jusqu'à Tabatinga, la dernière localité brésilienne près de la frontière de Bolivie. Les affluents septentrionaux du bas Amazone sont ombragés de considérables seringas ou bois de seringas. Le principal est le Jary, qui va prendre ses sources avec tous ses voisins dans la serra de Tumucumaque, non loin de l'Oyapok.

Constatons donc ce fait que sur les bord du *Jary*, du *Toheré* et de l'*Aramuca*, qui se jettent dans cette rivière et arrosent les territoires voisins de la Guyane française, se trouve le principal centre de la récolte du caoutchouc.

C'est vers ce territoire que chaque année se dirigent des flottilles, sorties des villages assis sur les rivages de l'Océan ou sur les bords des affluents de l'Amazone. Chaque embarcation est montée par une famille. Vous les apercevez remontant le fleuve, poussées par la brise de mer qui enfle leurs voiles rouges. Singulier spectacle! Toutes, en effet, ont une voile de cette couleur. La raison en est que la toile teinte en rouge n'absorbe pas autant l'humidité considérable en suspension dans l'air, sous forme de vapeur, dans ces contrées très chaudes et très humides. Ces familles vont s'engager à Gurupa pour la récolte du caoutchouc, et une fois arrivées dans cette ville, elles se disperseront dans toutes les forêts de la rive septentrionale de l'Amazone.

On appelle ces ouvriers des *seringueiros*, qui travaillent la seringueira. Ils gagnent de 20 à 60 fr. par jour.

Cependant, l'insouciance, l'incurie, l'ignorance et l'avidité des hommes ont failli tarir la source de ces richesses. On a voulu faire rendre aux plantes toute leur sève. Alors on a multiplié les incisions sur leurs troncs et un grand nombre d'arbres ont été desséchés. Le gouvernement provincial a pourtant fait des régle-
ments sages et prévoyants pour l'aménagement des seringaes, mais ils ne peuvent être exécutés, car la surveillance est impossible sur un aussi vaste territoire.

On a trouvé un remède à ce fléau, en cultivant le *siphonia élastica*. Aujourd'hui on a fait des plantations d'arbres à caoutchouc dans la province du Para. Ainsi donc le commerce ne manquera jamais de ce produit naturel employé à des usages très variés; le résultat de cette culture sera nécessairement la baisse du caoutchouc.

Le caoutchouc récolté au Brésil est le meilleur et le plus estimé. Sa culture régulière va en faire baisser les prix et ses essais réussis vont permettre aux nations étrangères d'introduire également sa culture dans leurs colonies européennes voisines du bassin de l'Amazone.

Exposons ce qu'il a été importé de gomme élastique depuis 1839.

	Kilog.	Valeurs.
Exportation. 1839 à 1844. .	391,605	596,401 fr.
„ 1869 à 1874. .	5,582,799	29,308,800 „

En 35 années, cette branche

de commerce a donc aug-

menté de 5,191,194 28,712,400 „

L'augmentation annuelle représente donc une proportion de 38,88 % pour la quantité et de 141,59 % pour la valeur.

7° *Manioc et tapioca*. — Le tapioca, si recherché pour l'alimentation, provient de la plante appelée *manihot utilissima*. Il y en a 30 variétés au Brésil.

Cette plante prospère dans tous les terrains des zones intertropicales et tempérées. Elle se plaît surtout dans les terres ordinaires sablonneuses, sèches et meubles, et a l'avantage de n'exiger ni grands soins, ni des instruments agricoles compliqués.

Sa culture donne un rendement considérable. Ainsi, sur le territoire de Campos, dans la province de Rio-de-Janeiro, 220 mètres carrés de terrain nourrissent 40,000 pieds de manioc. Ils produisent 36,720 kilog. de tapioca, qui se vendent à raison de 17 cent. par 459 grammes.

Donc, ces 220 mètres de terrain donnent un rendement de 13,532 fr., qui est supérieur à ceux de la canne, du café, du coton et autres produits agricoles.

Supposez que le prix du tapioca vienne à baisser de 50 %, il donnerait encore des bénéfices très rémunérateurs.

Il existe au Brésil un grand nombre de plantes qui fournissent des féculs qui sont supérieures à celle de la pomme de terre et se conservent longtemps dans la terre, la patate douce, de la famille des convolvulacées, le jacutupé, légumineuse, l'inhame aroidée, certaines

maranthées et thalies, le maira et autres. Lorsque ces racines, comme le manipeba, seront exploitées en grand, elles donneront des bénéfices considérables au commerce.

Le maira produit un tubercule qui fournit jusqu'à 16 kilog. environ de fécule. Il croît dans la province des Amazones et dans tout le bassin du fleuve de ce nom.

Le manioc a cet avantage sur beaucoup d'autres plantes que, non seulement sa racine sert à l'alimentation de l'homme, *mais encore ses branches et les racines de la plupart des plantes de son espèce peuvent servir de nourriture aux bestiaux.*

Exportation moyenne de la farine de manioc

1° 1839 à 1844.	. 1,821,276 kil.,	valeur	616,280 fr.
2° 1869 à 1874.	. 8,453,453 " "	" "	2,016,400 "
Augment. totale	. 6,633,177 kil.,	valeur	1,400,120 fr.

Augmentation annuelle de la valeur . 10,71 %.

" " du prix . . 6,68 %.

8° *Tabac.* — Le tabac croît spontanément au Brésil; la culture perfectionnée de cette plante tend à se développer.

Le tabac de Bahia et d'autres provinces, bien préparé, rivalise avec celui de la Havane; la province de Bahia en exporte annuellement, terme moyen, 1,400,000 kil., représentant une valeur de 17,040,000 francs.

9° *Elève du bétail* — Les plaines, *campos*, de l'intérieur et les vallées des fleuves du Brésil contiennent de

vastes et luxuriants pâturages arrosés par des ruisseaux limpides. C'est là que s'élèvent sans grands frais d'immenses troupeaux de bêtes à cornes dans les conditions les plus favorables.

L'élevage des bestiaux se fait surtout dans les provinces de San-Pedro-do-Rio-Grande-do-Sul, de Matto Grosso, de San-Paulo, de Bahia de Sergipe, de Céara, de Rio-Grande-do-Norte, de Maranhao et du Para.

Les immenses prairies, *Campinas*, qui bordent le fleuve des Amazones sont des réservoirs considérables de viandes.

Cet élevage donne d'énormes bénéfices, car ordinairement les bestiaux vivent en liberté ou sont élevés à la ferme (*fazenda*). Dans le premier cas, l'éleveur ne s'en occupe que pour en recueillir les bénéfices. Il suffit de rassembler les bestiaux dans des enceintes appelées *curraes* afin de marquer les nouveau-nés.

Les hommes, *campeiros* ou *vaqueiros*, employés à ce travail ne reçoivent, chaque mois, que 28 fr. 40 par individu, nourriture et habillement compris.

Lorsque les bestiaux sont élevés à la ferme, ils coûtent plus mais rapportent davantage; car ils peuvent être employés à la culture et aux charrois, surtout dans les pays montagneux, où le travail des chevaux et des mulets est trop faible.

Les bestiaux élevés ainsi dans la province de Minas Geraes : 1° sont mieux nourris et par conséquent deviennent des bêtes à viande, qui se vendent plus cher;

2° ils produisent une grande quantité de fromages qui rapportent considérablement aux cultivateurs.

La province de San-Pedro-do-Rio-Grande-do-Sul, a exporté, pendant l'année 1873-1874, 23,860,636 kil. de viande sèche (*carne secca*), représentant à peu près la valeur de 17,000,000 de francs.

Une terre de 9,000,000 de mètres carrés nourrit largement 1,000 têtes de bétail, qui produisent 100 têtes par an.

Deux vaqueiros suffisent pour garder ce troupeau.

Or, la valeur moyenne d'un bœuf est de 56 fr. 80 et celle d'une vache 28 fr. 40.

Donc, le produit du troupeau sera de 4,260 fr.; il est par conséquent supérieur à celui de deux hommes employés à la culture du café.

Ainsi, le plateau, Chapadao, central du Brésil, autrement appelé les Campos d'Araxa, d'où descendent au sud les affluents du Parana et du Paraguay, et au nord les affluents méridionaux de l'Amazone, mesure 1,936 kilomètres de l'est à l'ouest, sur 968 du nord au sud. Sa superficie égale donc 1,874,048 kilomètres carrés.

Or, nous avons vu qu'une superficie de 9,000,000 de mètres carrés produit 100 têtes de bétail par an.

Donc le Chapadao central ou Campos de l'Araxa peut fournir annuellement 4,000,000 de bœufs.

Quant à l'élevage à la ferme, il prospère dans tout l'empire et principalement dans la province de Minas

Geraes. Cette province approvisionne Rio-de-Janeiro et lui envoie chaque année plus 102,000 bœufs.

Ainsi, la comarca de Macapa, département de la province de Para, situé sur la rive septentrionale du fleuve des Amazones et confinant la Guyane française, contenait, il y a quelques années, 52 fazendas pour l'élevage des bestiaux et 90 pour celui des chevaux et des mulets. Elle a 40,000 kilomètres carrés de superficie et 60,000 habitants au moins.

La seule île de Marajo, qui s'étend entre l'Amazone au nord, le Para au sud et le canal Tapijuru à l'ouest, a possédé jusqu'à 226 fazendas pour l'élevage des chevaux et des bestiaux. Le nombre de ses bêtes à cornes a dépassé le chiffre de 80,000. Elle était alors la nourrice des colonies de l'Amazone.

En ce moment, l'Europe occidentale ne produit plus la quantité de viande nécessaire à la nourriture de sa population. Elle est obligée de recourir aux viandes des Etats-Unis, qui sont vendues depuis quelque temps sur les marchés européens à un prix inférieur à celui de la viande nationale.

Le moyen de conserver indéfiniment la viande fraîche étant trouvé, le Brésil est appelé nécessairement à devenir l'un des grands fournisseurs de l'Europe.

Les provinces dans lesquelles les fazendeiros font l'élevage des bestiaux sur une vaste échelle, sont celles de Pianhy, Céara, Rio-Grande-do Sul, Minas Geraes, Goyaz et Matto Grosso.

On évaluait en 1875 le nombre des bêtes à cornes du Brésil à 20,000,000 de têtes, représentant une valeur de 568,000,000 de francs.

Jusqu'ici, on n'en a guère exporté que les cuirs et les poils.

	Exportation	Valeur
1° De 1039 à 1844..	12,500,413 kil.	9,888,880 fr.
2° De 1869 à 1874..	27,933,412 "	36,036,760 "
Augmentation..	15,432,029 kil.	29,147,880 fr.

Qui font 3,63 % d'augmentation annuelle pour la quantité et de 7,77 % pour le prix.

Signalons encore l'élevage des moutons et celui des porcs.

Moutons. — Le premier a réussi parfaitement et la seule province de Minas Geraes en envoie au moins 19,000 par an à la capitale. Les laines des moutons sont employées dans le commerce, et la province de San-Pedro-do-Rio-Grande-do-Sul en a exporté 788,158 kilog., représentant une valeur de 853,431 fr. 31, pendant l'année 1873-1874.

L'industrie a fondé en 1874, dans cette province, une fabrique de tissus de laines. Elle avait 40 métiers et 1,200 broches, occupe 100 ouvriers et produit quotidiennement avec 20 métiers en activité 200 kilog. de couvertures, etc., représentant une valeur annuelle de 1,136,000 fr.

Porcs. — Le second donne des résultats merveilleux.

Les porcs vivent à l'état semi-sauvage dans les plaines et dans les mattos de l'intérieur. Un climat favorable, une nourriture abondante, savoureuse et parfumée, composée des racines, des tubercules et des fruits des forêts, favorisent leur multiplication incroyable et donnent à leur viande un parfum spécial que l'on retrouve dans les jambons de Cincinnati.

La province de Minas en envoie 18,000 chaque année à la capitale, qui est la source d'un commerce très-important.

Cet élevage ne coûte presque rien et donnera un jour un rendement incalculable, dont on peut avoir une idée en examinant les résultats prodigieux de l'élève du porc aux Etats-Unis.

Plusieurs provinces se livrent en outre à l'élève des chevaux et des mulets.

10° *Cacao*. — Le bassin de l'Amazone et surtout les deux provinces des Amazones et du Para sont ombragés par des forêts de cacaoyers sauvages et ornés de plantations fertiles de cacaoyers cultivés.

Le Solimões, Haut-Amazone brésilien, et tous ses affluents, la Madeira, le Rio-Négro et le Tocantins en particulier, sont bordés de forêts de cet arbre précieux.

Sur les bords de l'Amazone, le gouvernement portugais avait jadis fait planter pour le compte de la couronne royale des bois de cacaoyers. On les retrouve encore entre Santarem, petite ville située à l'embouchure du Tapajoz, sur la rive méridionale du fleuve,

et Obidos, qui est assise à 80 kilomètres plus haut sur la rive septentrionale à l'embouchure de Rio-Nhamunda. Là le fleuve des Amazones se resserre en une gorge profonde de 60 kilomètres de longueur, et n'a plus que 1,830 mètres de largeur sur 550 mètres de profondeur. C'est ce qu'on appelle le détroit de Pauxis, dans lequel la marée se fait légèrement sentir, quoiqu'il s'ouvre à 1,127 kilomètres de la mer.

Sur ses deux rives se déroulent à perte de vue les magnifiques plantations de cacaoyers dont nous avons parlé, aux arbres bien espacés et dont le sol est recouvert d'une pelouse, qui s'étend sous leurs voûtes de feuillage comme un beau tapis de verdure jusqu'à Obidos.

Ces cacaoes sont entretenus et cultivés avec soin et intelligence; ceux de la rive méridionale du fleuve appartiennent au domaine brésilien et ceux de la rive septentrionale sont la propriété de particuliers.

La ville d'Obidos, ancienne Pauxis, est le principal entrepôt du commerce de cacao de ces contrées et de celui du copahu; car les forêts amazoniennes renferment également un grand nombre de capahybeiras.

Les forêts qui s'étendent au nord de l'Amazonne contiennent également beaucoup de cacaoyers sauvages.

Cependant, les Brésiliens éclairés par l'expérience font tous leurs efforts pour développer cette riche culture. Ils multiplient les plantations de cacaoyers et en ont créé dans les provinces de Céara et de Bahia.

Ce commerce grandit tous les jours, ainsi que nous pouvons le constater par la statistique suivante.

Voici le chiffre des exportation de cacao, de 1839 à 1874 :

	Exportations	Valeur
	—	—
De 1837 à 1844.....	2,540,321 kil.	1,262,920 fr.
De 1869 à 1874.....	4,578,143 „	6,233,800 „

Ce qui donne une augmentation de 2,35 % pour la quantité, et de 12,79 % pour le prix.

Après le caoutchouc, c'est le cacao qui donne le plus de bénéfices au cultivateur. Il croît depuis la province des Amazones jusqu'à celle de Rio-de-Janeiro, c'est-à-dire dans toute la région équatoriale et tropicale du Brésil.

On en tire divers produits, outre l'amande, le beurre, les huiles médicinales; de son enveloppe on extrait une potasse avec laquelle on fabrique un savon supérieur au savon espagnol, et avec sa pulpe, on fait une boisson très-rafraîchissante et on tire un alcool aromatique.

Pour faire des plantations de rapport, il faut espacer les cacaoyers, et, lorsqu'ils ont atteint un développement convenable, on peut cultiver entre eux des cafiers, dont l'ombrage les empêche d'être brûlés par le soleil.

Les cacaoyers vivent et rapportent pendant 70 à 80 ans.

1,000 plants de cet arbre n'exigent le travail que d'un seul ouvrier. Ils produisent 617 à 764 kilog. d'amandes, qui donnent à chaque récolte un bénéfice évalué à 1,420 fr.

La culture du cacao est donc une excellente et sûre spéculation.

11° *Vigne et vin.* — Il est un grand progrès accompli par l'agriculture et l'industrie brésilienne. C'est la culture de la vigne qui prend un développement considérable et est appelée à donner d'immenses bénéfices dans un avenir rapproché. Quiconque a voyagé dans l'intérieur du Brésil a pu constater que l'eau est la boisson ordinaire de toute la population. Les fazendeiros se permettaient un petit verre de vin de Porto à la fin des repas, et cela dans les fêtes de famille. Mais aujourd'hui cette lacune commence à être comblée. Depuis vingt-cinq ans seulement, le Brésil a introduit dans ses provinces situées au sud du tropique 1,400 variétés de vignes françaises, portugaises, espagnoles et américaines. Elles ont réussi au-delà de toute espérance.

Car, dans certaines localités, 1,000 ceps ont produit 4,000 litres de vin. En 1875, elles ont déjà donné environ 2,400,000 litres, soit 6,000 pipes de vin.

Or, ce vin a été vendu à raison de 369 fr. 20 et de 1,136 fr. la pipe, ce qui donne un premier rendement très satisfaisant. La production du vin est devenue très considérable dans ces derniers temps.

Ces vins, consommés dans le pays et devenant plus parfaits au moyen des bons procédés de vinification, remplaceront les vins de l'Europe. Sous ce rapport comme sous bien d'autres, le Brésil est un marché qui commence à se fermer à certains produits de l'Europe, et qui pourra un jour entrer en ligne avec avantage dans le commerce des grands États commerciaux du monde.

12° *Mate*. — Le mate ou *cha do matto*, *thé des bois*, est un arbre de la famille des houx, *ilex paraguayensis*, le houx du Paraguay. Il croît spontanément dans les forêts des provinces méridionales du Brésil, S. Paulo, Parana, Santa-Catharina et S.-Pedro-do-Rio-Grande-do-Sul. Mais depuis quelque temps, on commence à le cultiver dans cette dernière province.

Au Brésil, on emploie la feuille du mate, préparée comme le thé, à faire une infusion tonique, fortifiante et nutritive, remplaçant celui-ci. Il est tonique par amertume, car il contient une grande quantité de tannin. Plusieurs espèces équivalent au thé et sont plus toniques que le café.

On l'administre le soir sous forme de thé aux malades des hôpitaux, et il forme une boisson agréable dont le parfum est très délicat. Pour le mieux apprécier, les habitants des républiques du Paraguay, Argentine, et les Brésiliens le prennent avec un chalumeau.

Jusqu'ici le mate n'a pas pénétré en Europe; il n'est consommé que dans l'Amérique du Sud.

Son exportation augmente également tous les ans.
En voici le tableau :

	Exportation.	Valeur.
De 1839 à 1844 . . .	2,486,971 kil.	806,560 fr.
De 1869 à 1874 . . .	15,717,503 »	18,889,860 »
Augmentation . . .	13,220,532 kil.	15,083,240 fr.

La quantité exportée s'est donc accrue en raison de 15,64 % chaque année pour la quantité et de 34,38 % pour la valeur.

Tel est le tableau de l'agriculture et de ses progrès au Brésil.

CHAPITRE VII.

Industrie et commerce du Brésil.

I

Il existe au Brésil une entière liberté pour l'industrie. Elle peut être exercée, soit particulièrement, soit par association.

Bien qu'à proprement parler le Brésil ne soit pas une nation industrielle, néanmoins son industrie manufacturière n'a pas cessé de progresser dans ses différentes branches. Il existe dans la capitale de l'empire et dans les provinces d'importantes fabriques, dont un grand nombre sont à vapeur et qui occupent un personnel très nombreux. Quelques-unes par leurs machines et la perfection des produits rivalisent avec celles des nations les plus avancées. On rencontre la preuve de cette assertion dans les récompenses obtenues par les nombreux produits envoyés aux expositions internationales. L'Etat, à différentes reprises, a subventionné des manufactures d'une importance hors ligne et a toujours été disposé à venir en aide aux industries les plus utiles, dans la mesure du possible.

Les produits sont libres dans leur transport d'une province à l'autre et dans l'exportation hors de l'empire.

Les machines ou pièces de machines, dont le nombre et la qualité sont déterminés par le gouvernement, sont

dispensées du droit de consommation si elles sont importées pour l'usage des fabriques. Des privilèges pour invention peuvent être octroyés pour un temps qui n'excède pas 20 années; le corps législatif peut en concéder d'un plus grand délai. A différentes reprises le gouvernement a octroyé des privilèges avec primes dont la concession dépend cependant du pouvoir législatif, aux introducteurs d'industries utiles et importantes.

Les produits qui se fabriquent à l'intérieur du pays sur la plus grande échelle sont : le sucre, l'eau-de-vie de canne, la farine de manioc, de maïs et de blé, le tapioca et une foule d'autres féculs, le thé, l'hervamate, le guarana, les huiles à manger et à brûler, le vinaigre, les liqueurs, le beurre, les fromages, les confitures, le vin de caju et d'autres fruits, spécialement de raisins dans les provinces du sud, les viandes en saumure et sèches, le poisson sec et en saumure et le tabac en roles, cigares et cigarettes, les chandelles de suif, de cire ou de *carnauba*, la gomme élastique, la colle, les cuirs secs et tannés; les tissus communs pour la confection des sacs à café et à sucre; les tissus fins pour vêtements; les cordes, l'étoupe, la poterie destinée aux usages domestiques.

Il existe en outre, dans la capitale de l'empire et dans les principales villes des provinces, un grand nombre de fabriques et d'ateliers destinés à fabriquer des articles de consommation qui antérieurement étaient importés en grande quantité. Telles sont dans

la capitale de l'empire : les fabriques de produits chimiques, de glace, d'instruments d'optique, de navigation, de géodésie et de chirurgie, de chaussures, de toiles cirées, de tapis, de cuirs vernis et de maroquins, de verre, de faïence fine et ordinaire, de pierres artificielles de mosaïque, de teinturerie, de carrosserie, de vernis, de distillation de liqueurs, de pâtes alimentaires, de papiers unis ou peints, de marbre artificiel, de carton, de tabac à priser, de cigares, de cigarettes, de tailleries de diamants, de fleurs en étoffe et en plume dont un grand nombre ont obtenu, dans les expositions antérieures, des médailles et des distinctions qui témoignent en faveur de la perfection de ces produits.

Parmi ces fabriques on remarque 18 fonderies de premier ordre par leur outillage et par la perfection de leurs travaux. Douze d'entre elles, sans y compter celles de l'arsenal et des établissements publics, sont des fonderies de machines et de fer, et six des fonderies de bronze, laiton et cuivre, sans compter un grand nombre d'ateliers de moindre importance. Les premières qui emploient plus de 800 ouvriers, produisent pour plus de 7,000,000 de francs d'objets manufacturés en fer et pour plus de 1,200,000 d'autres articles.

A Rio encore existe une autre entreprise qui occupe près de 300 ouvriers en travaux de fonderies de fer et de bronze, de constructions de navires en fer et en bois, de machines à vapeur, de chaudières et autres

appareils. Toutes espèces d'instruments d'agriculture peuvent être et sont déjà en grande partie fabriqués dans cet établissement. Différentes fabriques de voitures et de toutes sortes de véhicules. Une de ces fabriques construit des wagons de chemins des fer, des voitures pour les voies ferrées urbaines (américains) et possède des ateliers de charpenterie pour la construction de maisons, de kiosques, de châlets, pavillons et autres ouvrages de fantaisie.

On compte un grand nombre d'ateliers de charpenterie et de menuiserie qui emploient les bois les meilleurs et les plus renommés du Brésil pour la confection de mobiliers simples et de luxe, et découpent le bois pour l'ornementation. On compte également 23 brasseries qui occupent près de 500 personnes et ont un débit de 10 à 12,000,000 de bouteilles par an. Leur consommation est de 46 à 50,000 kilogr. de houblon, de 17 à 24,000 barriques d'orge de 74 kilogr. chacune, et de 400 à 500,000 kilogr. de sucre.

Vingt-quatre des plus importantes fabriques de chapeaux, dont le travail est très perfectionné, emploient approximativement 700 ouvriers pour la confection des chapeaux de feutre, de soie, de paille et de fantaisie; la force motrice est généralement la vapeur. Leur production annuelle, terme moyen, est de 600,000 chapeaux, représentant une valeur totale de près de 6,000,000 de francs.

Dans les faubourgs de la ville les 50 carrières de

pierre n'emploient pas moins de 900 personnes et leur production annuelle peut s'élever à plus de 8,600,000 francs. Les colonnes à chapiteaux, des obélisques mausolées, pierres pour dallage et des parallépipèdes que l'on y travaille font l'objet d'une exportation très considérable pour les provinces de l'empire et pour la république de la Plata.

On compte encore des fabriques de pierres artificielles et de carreaux.

A S. Domingos près de la capitale de la province de Rio-de-Janeiro, une importante fabrique de cigarettes emploie près de 150 enfants.

Elle leur donne la nourriture, l'habillement, la chaussure, le logement, l'instruction primaire et l'enseignement de la musique durant les trois premières années de leur apprentissage, après quoi elle leur accorde un salaire proportionnel à leur habilité.

Dans la ville de Campos, chef-lieu d'un des premiers municipes agricoles de l'empire, la fabrication des confitures si estimées au Brésil (*goiabada*, *araça* et autres), branche d'un commerce très étendu, occupe un grand nombre de bras.

On trouve dans la même ville d'importantes fonderies pour les machines, même les plus compliquées, et pour les moulins à sucre du municipe. L'établissement de distilleries et de fabrication de liqueurs du baron da Lagoa Dourada trouve très peu qui lui soient comparables en Europe.

Campos est le centre des plus importantes fabriques de sucre de l'Amérique du Sud, ses usines centrales n'ont rien à envier aux grands établissements du genre que le Pérou possédait avant la guerre actuelle.

Sur presque tous les points de l'empire il existe des fabriques de savon, d'huile et de chandelles. Dans la province de Cearà ainsi que chez les populations riveraines du S. Francisco, on utilise la cire du fameux palmier cornauba (*copernicia cerifera*) qui se développe sans culture dans les provinces du nord du Brésil à partir de Bahia.

Les 25 principales fabriques de bougies de Rio-de-Janeiro produisent annuellement environ 1000,000 caisses de bougies, d'une valeur moyenne de 19,000,000 francs, près de 600,000 caisses de savon d'une valeur de 6,800,000 francs et 500,000 litres d'huile valant 560,000 francs.

Il serait long d'énumérer les différents genres d'industries, grandes et petites, qui sont en plein développement dans les différentes provinces de l'empire. Il faut signaler encore les excellents ouvrages de cuir si estimés que l'on fabrique dans les provinces de Rio-Grande-do-Sul, Paranà, S. Paulo et Minas, et aussi la bijouterie d'or et d'argent, dont les produits, dans quelques villes même de l'intérieur du Brésil, se font remarquer par leur fini.

Actuellement, il y a au Brésil 36 filatures de coton, représentant une force de 1700 chevaux, occupant

1460 métiers, faisant 95,000 broches et occupant 2,350 ouvrières, dont le produit est 25,300,000 francs. Je nommerai à peine quelques-unes de ces fabriques : celle de Santo-Aleixo, très-connue par la bonne réputation de ses tissus, élève sa production à 8000 mètres d'étoffe par jour, elle emploie près de 200 ouvriers. Les machines sont mues par une chute d'eau de 12 mètres et dont la force peut être estimée à plus de 50 chevaux.

La fabrique Brazil-Industrial, sise dans la ferme de Macacos, près du chemin de fer de D. Pedro II, occupe 250 ouvriers, 20,000 broches et 400 métiers. La force motrice de la chute d'eau est utilisée au moyen de 3 turbines, dont deux ont une force collective de 400 chevaux et la 3^e une force de 50 chevaux. Elle produit annuellement 3,000,000 de mètres de tissus.

La Petrópolitana qui appartient à une compagnie dont le capital est de 2,900,000 frs., est située à Petropolis (où est le palais d'été de l'empereur.) Le produit journalier de cette fabrique est de 6,000 mètres de tissus blancs ou de couleurs.

La fabrique de tissus de laine de S. Pedro-do-Rio-Grande emploie exclusivement des matières premières de la province. Elle fabrique des couvertures, des baièttes et des châles, représentant une valeur annuelle de 1,520,000 francs.

La plupart des grandes brasseries de Rio-Grande cultivent le houblon nécessaire à la conservation de la bière.

Les ateliers de marbre de cette province sont très-renommés.

Dans la province de S. Paulo je citerai Campinas (chef lieu du riche et très important municpe agricole de Campins), où existe un grand nombre de fonderies de fer, de bronze et d'autres métaux. Des ateliers de construction de machines bien montés font de cette ville un véritable centre industriel-agricole. C'est dans cette ville que, devant le « Club da lavoura » les intelligents ingénieurs brésiliens Telles et Taunay ont vu couronnée d'un magnifique succès la machine à *dessécher le café* qu'ils viennent d'inventer et à l'essai de laquelle ils avaient invité tous les grands planteurs de café de S. Paulo, Rio et Minas. Je suis fier de constater ici cette belle invention du génie brésilien qui est venue résoudre le dernier problème touchant la culture brésilienne dans le sens des améliorations possibles à introduire dans le traitement jusqu'à présent donné au café. Le Brésil est, on le sait, le premier marché de café du monde, en quantité comme en *qualité*; en qualité, je le souligne à dessin, car si les médailles d'or de l'exposition universelle de 1867 à Paris, le diplôme d'honneur (1^{er} prix) obtenu à Vienne en 1873 et le 1^{er} prix de Philadelphie lors de l'exposition universelle de 1876, comptent pour quelque chose dans l'histoire des grands concours du travail et de l'industrie humaine, il faut qu'il soit reconnu au Brésil, une fois pour toutes, cette supériorité que les jurys de toutes

les grandes dernières expositions lui ont attribuée. Ce succès du Brésil n'est, du reste, que très juste ; c'est lui qui jusqu'ici s'est montré le plus intelligent comme le plus dévoué à cette culture. C'est au Brésil qu'ont été inventées les meilleures machines pour le traitement du café ; elles ont passé de Rio-Janeiro à Ceylan et bientôt elles sortiront de Campinas pour les exploitations de café des Antilles et des Indes. Je fermerai la parenthèse où j'ai voulu parler de la machine de Telles et Taunay, en m'associant aux félicitations que Tibiriça, qui représente si dignement la science agricole à S. Paulo, leur a adressées : « Je vous félicite, dit-il, d'avoir écarté du café brésilien, au moyen de l'admirable machine que vous venez d'inventer, les défauts, qui lui augmentaient la concurrence sur le marché étranger. » Ces paroles du savant agronome sont bien caractéristiques, elle donnent la juste mesure de l'importante découverte. En effet, c'est en portant la qualité de notre produit au-dessus de toute concurrence que notre succès sera complet et incontestable.

Des provinces du nord on ne pourrait pas oublier Bahia avec ses 15 fabriques de tissus, ses fonderies, ses raffineries (montées par Derosne et Cail), ses fabriques de vins de différents fruits et, surtout, ses fameux cigares de S. Felix, si justement estimés en Amérique du sud par la qualité du tabac qui rivalise avec l'Havane et par le fini de leur confection.

Alagôas, Pernambuco et Minas se distinguent encore

parmi les provinces industrielles. A Minas on taille admirablement le diamant; ses tissages de lin et de coton produisent aujourd'hui près de 4 1/2 millions de francs.

II.

L'empire du Brésil qui dispose de tant de ports abrités sur son littoral de 8,000 kilom., qui possède un si grand nombre de fleuves navigables à la vapeur, de vastes prairies et d'immenses forêts, des terrains si fertiles et un climat varié sous lequel prospèrent les plantes des tropiques et celles des zones tempérées; qui contient des mines d'or, d'argent, de fer, de plomb, de soufre et autres, et, d'importants gisements de diamants, a progressé avec une grande rapidité dans son mouvement commercial, comme il y avait lieu d'espérer, aussitôt après l'ouverture de ses ports à toutes les nations amies, en 1868.

Le gouvernement a, de son côté, concédé à cette immense source de richesse nationale des faveurs d'un ordre élevé, en faisant reposer les transactions sur la plus entière franchise possible et en pourvoyant aux nécessités du commerce au fur et à mesure qu'elles se manifestent.

Dans la louable intention de faciliter et de développer le commerce, il a ouvert à tous les pavillons étrangers la navigation de cabotage et les eaux de ses

principaux fleuves, tels que : Paraguay, S. Francisco, Amazone, jusqu'à la frontière limitrophe du Pérou, sur une étendue de 3,828 kilm. et leurs principaux affluents, offrant ainsi un exemple fécond à toutes les autres nations.

La législation commerciale du Brésil, modélée sur celle des pays les plus avancés en civilisation est entièrement codifiée. Grâce à ces sages lois et à la sécurité et au libéralisme de la jurisprudence, le commerce brésilien s'est développé et accru dans les proportions les plus considérables; la statistique ne lui donne un rival que dans l'Australie, mais en Australie c'est l'importation qui l'emporte sur l'exportation.

L'importation et l'exportation qui se faisaient par l'intermédiaire des ports du Portugal, avant 1808 pour une valeur d'environ 64,180,000 fr. se sont élevés dans les cinq années de 1869 à 1874 au chiffre de 986,273,496 dont 440,557,840 fr. appartiennent à l'importation et 545,715,656 fr. à l'exportation, ce qui produit un solde de 105,157,816 fr. en faveur de l'exportation.

Suivant les renseignements fournis par le chef de la statistique officielle du ministère des finances, l'augmentation du commerce maritime extérieur est évalué dans les tableaux suivants qui comprennent les exercices de 1839-1840 à 1873-74, dans lesquels, pour donner un aperçu plus exact, on a détaillé les importations et les exportations groupées en moyennes quinquennales.

Périodes quinquennales de	Valeur moyenne.	Augmentation.
1839 à 1844	273,157,960	
1844 à 1849	298,007,704	14,849,744
1849 à 1854	420,923,216	132,913,512
1854 à 1859	602,329,352	181,406,146
1859 à 1864	671,696,352	67,217,000
1864 à 1869	892,552,828	220,866,476
1869 à 1874	986,273,487	93,720,668

De la première à la deuxième période quinquennale le mouvement du commerce extérieur a augmenté de 10,22 % et de l'avant dernière à la dernière de 10,50 %, ce qui prouve un progrès constant, démontré encore par le mouvement de l'exercice 1873-74.

L'excédant de 713,153,536 fr. de la dernière sur la première période quinquennale correspond à une proportion de 261,11 % en 35 ans, ou à un progrès moyen annuel de 7,67 %. Ces résultats, comparés avec ceux du commerce des nations de l'Europe, montrent que toutes, même la France dont l'augmentation annuelle est de 10,2 %, ont en ce sens avancé moins rapidement que le Brésil, dont le commerce maritime extérieur et interprovincial s'est développé suivant une moyenne annuelle de 20,67 %. Viennent ensuite la Norvège avec une moyenne de 7,4 %; la Hollande de 7,4 %, la Belgique de 7,1 %; le Danemarck de 6,1 %; l'Angleterre de 5,2; le Zollverein de 4,4 %; l'Espagne de 3,6 %; le Portugal de 3,6 %; la Russie de 1,4 % et l'Italie de 0,2 %.

Voilà l'évidence des chiffres prouvant qu'elle est la base du crédit brésilien dans les places de l'Europe; c'est son commerce toujours croissant où l'excès de l'exportation sur l'importation montre encore que les forces productrices du Brésil sont immenses. Voilà, enfin, pourquoi les statisticiens de Londres placent le Brésil au premier rang parmi les pays qui remplissent leurs engagements pour les emprunts considérables.

Dans l'ensemble du commerce maritime extérieur, les différentes nations du globe ont contribué dans la proportion indiquée par le tableau suivant :

Etats.	Proportion pour cent.		
	Import.	Exportat.	Total.
Allemagne			
Autriche	5,21	3,47	8,64
Villes Hanséatiques			
Belgique			
Chili et Ports de Pacifique	0,49	0,71	1,20
Danemark.	0,19	0,88	1,07
Etats de la Plata.	9,13	4,75	13,88
Etats-Unis	4,67	20,90	25,57
France	19,49	13,46	32,95
Grande-Bretagne	51,47	45,30	96,77
Espagne	1,49	1,41	2,90
Hollande	0,15	0,03	0,18
Italie	0,44	0,81	1,25
Portugal	5,01	4,73	9,74
Russie, Suède et Norwège.	0,33	2,44	2,77
	<u>99,58</u>	<u>99,49</u>	<u>199,07</u>
Divers Etats	0,42	0,51	0,93

Le commerce du Brésil avec la Belgique, à calculer par la proportion moyenne pour cent, occupe la 7^e place parmi les 18 nations avec lesquelles l'Empire entretient des rapports commerciaux.

Le Brésil importe de la Belgique (d'après le dernier rapport du *Moniteur Belge*) : boissons distillées, eaux-de-vie ; bougies et chandelles ; fer battu, étiré et laminé ; fer, ouvrages de fer ; machines mécaniques (autres qu'en bois) ; mercerie et quincailleries ; papiers (par 1,363,096 fr.) ; poteries (faïences) ; tissus de coton (toute espèce), tissus de laine ; verres de vitrage, verreries ordinaires (simplement coulées), et zinc non ouvré. Le Brésil exporte pour la Belgique : café (après le Brésil c'est la Hollande qui introduit plus de café en Belgique, ensuite viennent la France et l'Angleterre) ; chevaux et poulains ; tapioca, grains (froment, épeautre et méteil) ; peaux brutes et sucres de canne en très grande quantité.

L'exportation belge de fers laminés et de matériels de chemin de fer vers le Brésil s'est beaucoup accentué dans ces derniers temps. A ce moment même les ateliers de la Dyle, à Louvain, font de considérables envois pour le chemin de fer de Paraná, riche province du sud du Brésil.

Par contre il vient à propos de signaler l'énorme accroissement de l'importation en Belgique des cafés brésiliens, si recherchés, surtout au pays wallon et au Brabant.

CHAPITRE VIII.

Voies de communication.

I.

Si l'on a été toujours d'accord pour attribuer au commerce une des missions les plus dignes qui puissent honorer l'activité de l'homme, — la mission de civiliser les peuples, — on ne doit pas être moins d'accord pour apprécier l'importance considérable que jouent les systèmes de voies de communication, dans la prospérité des nations, dans la rapide diffusion des lumières civilisatrices, enfin, dans le plus grand développement du commerce et des rapports des pays les plus écartés qui entourent la surface du globe.

Le Brésil, appuyé sur la grève occidentale de l'Atlantique, " ce lac majestueux des deux mondes, " s'est mis, aussitôt indépendant, en relation directe avec toutes les nations maritimes de l'Europe. Dès lors, lire son histoire, c'est constater toute une série d'efforts qu'il emploie sans cesse pour étendre de plus en plus le réseau des voies indispensables à son commerce et à son industrie toujours croissants. Aussi la grande prospérité de l'empire dans ces dernières années n'est due qu'au développement continuel de la navigation transatlantique à vapeur, à la liberté du cabotage, à l'extension donnée aux chemins de fer, et à la naviga-

tion fluviale et côtière que l'Etat et les provinces subventionnent en grande partie.

Les voies de communication les plus fréquentées au Brésil sont celles qu'a formées la nature. Parmi elles, la mer tient la première place, toutes les grandes villes étant situées tout au long de la côte. Rio-Janeiro et Bahia, toutes deux dominant des baies d'une beauté et d'une sûreté incomparables; Santos, Para et Pernambuco viennent ensuite. Seize provinces, sur vingt, ont, sinon leur chef-lieu, du moins leur principal débouché sur l'Océan. Sur les fleuves magnifiques qui sillonnent le pays, la navigation prend également une grande importance. Cette navigation a été ouverte en 1866 à tous les pavillons. L'Amazone et son affluent, le Madeira, véritables mers en mouvement, dit P. Bérenger, font communiquer avec l'Atlantique la Bolivie et les provinces brésiliennes de Matto-Grosso, Amazonas et Parà; le Tocautins, le Sao Francisco, le Parana, le Paraguay et d'autres grands cours d'eau offrent au voyageur et au marchand le secours de leurs percées vers la mer.

On compte plus de 28 lignes de paquebots à vapeur appartenant en général à des compagnies nationales subventionnées par l'Etat, qui chaque année affecte plus de 10,000,000 fr. à ces frais.

On a calculé que l'extension de toutes les lignes fluviales parcourues sur le territoire brésilien est de 24,500 milles ou 53,900 kilomètres.

Afin d'établir une navigation directe entre Manãos (chef-lieu de la province de l'Amazone) et certains ports de l'Europe, la province a passé dernièrement un contrat avec la compagnie anglaise Liverpool-and-Amazon-Royal-Mail-Steam-Schip, qui a, en Janvier de 1875 inauguré son service avec le vapeur *Mallard*.

A Rio-Janeiro il arrive, en moyenne, un paquebot chaque deux jours provenant des différents ports de la Méditerranée ou de l'Europe nord-occidentale. D'Anvers seulement, il y a trois départs par mois pour le Brésil, le 1^{er}, le 11 et le 21 de chaque mois, sans parler des paquebots de Bremen et d'Hambourg qu'y touchent aussi, de passage pour le Brésil et Buenos-Ayres.

Quant aux *chemins de fer du Brésil*, le gouvernement continue par tous les moyens dont il peut disposer à en favoriser la construction. Dans ce but, il a chargé une commission formée d'ingénieurs nationaux et étrangers, qui a commencé ses travaux dans la province de Rio-Grande-do-Sul, d'étudier le système général des voies de communication de l'Empire. Il a obtenu du pouvoir législatif l'autorisation de garantir durant 30 années au taux de 7 % l'an, jusqu'à concurrence de 284,000,000 fr. ou de répondre de la garantie des provinces, pour les capitaux engagés dans des chemins de fer provinciaux, qui par leurs devis et les résultats de la statistique offriraient une probabilité de revenu liquide annuel de 4 %; se réservant de faire des concessions de terrain en place de cette garantie.

La commission dresse la carte itinéraire du Brésil, représentant les routes et les chemins existants, ainsi que ceux qui doivent être construits d'après le système général qui devra se rapporter aux triangles géodésiques de 1^{re} et 2^{de} ordre, de telle manière que la position des routes projetées soit parfaitement déterminée.

Afin que ce travail soit plus rapidement exécuté, le territoire national a été divisé en 24 zones, séparant les centres peuplés où il est seulement nécessaire d'améliorer les routes actuelles, des régions qui exigent une étude plus approfondie. Le gouvernement a déjà eu l'occasion d'user largement de cette autorisation législative, en accordant une garantie d'intérêts de 7% ou en répondant de la garantie des provinces, pour des capitaux d'une valeur de 229,437,000 francs destinés aux chemins de fer en construction ou seulement projetés et qui remplissent le mieux les conditions exigées par la loi.

Les chemins de fer sont parmi les branches de l'industrie des transports celle qui, dans ces dernières années, a reçu au Brésil la plus grande impulsion.

En 1867 l'Empire ne comptait que 6 chemins de fer, dont le développement total était de 683 kilom. 200 m. tandis qu'il résulte d'un travail publié par M. Penna, ex-ingénieur en chef du chemin de fer de Pedro II, dans la *Revue générale des chemins de fer* de France, que le développement total des chemins de fer en exploitation et en construction dans l'empire du Brésil, en Décem-

bre de 1879, se décomposait de la sorte : chemins de fer en exploitation, 3,908 kilomètres; chemins de fer en construction 2,564 kilomètres; formant un total de 6,474 kilomètres.

Les travaux de prolongement se continuent avec toute la célérité désirable particulièrement sur les lignes des provinces de S. Paulo, Rio-de-Janeiro et Minas, et les études pour les chemins de fer de Bahia, d'une étendue de 556 kilom. 232 m. et du Recife (Pernambuc) de 618 kilom. 600 m. sont déjà achevées. De même pour la construction du chemin de fer stratégique et commercial entre les villes de Porto-Alegre, (capitale de Rio-Grande-do-Sul) et de Uruguayana, frontière de la confédération Argentine, dont le développement sera de 722 kilom. et celles sur la ligne de fer destinée aux mêmes usages entre la ville de Curitiba, capitale de Paraná et Miranda, située dans la riche province de Matto-Grosso, dont l'extension est de 852 kilom. 229 m. La province de S. Paulo, la plus avancée en construction de voies ferrées poussera bientôt sa ligne de l'intérieur jusqu'à S^{te} Anna do Paratyba, avec une marche de 660 kilom.

Au nord on n'est pas aussi avancé en exécution, aussi on a commencé plus tard, mais les travaux d'exploration et études préliminaires pour le ralliement du chemin de fer Pedro II à la navigation de S. Francisco et à la ville de Para (capitale de la province du même nom) par la ligne fluviale du Tocantins sont terminés

à ce moment. Il me serait tout-à-fait impossible de m'arrêter sur les nombreux autres chemins de fer d'une importance secondaire (ou *locale*, comme on dirait en exploitation) qui se croisent dans tous les sens à travers les comarques les plus peuplées des provinces plus avancées de l'Empire. Ce sont ces lignes qui ont poussé, dans ces derniers temps, la valeur et la richesse des centres du pays au degré de prospérité que les étrangers, même les plus indifférents ne laissent pas de signaler à côté de ces narrations si souvent excentriques qu'ils se plaisent à faire dans la presse européenne sur le Brésil. Mais au sujet des grands succès des voies ferrées ils sont tous d'accord, sauf un anglais, que je ne qualifierai pas d'excentrique, cette fois-ci, lequel s'est cru suffisamment fondé pour s'écarter de l'avis de tout le monde et soutenir dans un article du *Times* (vers la fin de 1880) que beaucoup de chemins de fer brésiliens « n'ont pas couvert les dépenses qu'ils ont occasionnés, et ne les couvriront probablement jamais. » C'est quelque chose de positif et même de prophétique, on le voit. Mais il est très facile de mettre le lecteur au courant des faits. Quant aux prophéties je ne m'en occuperai pas; c'est une affaire de marchands de bibles (presque tous les anglais le sont au Brésil); mais l'assertion qui tendrait à justifier le doute sur l'avantage des affaires de chemins de fer au Brésil, je chargerai le correspondant du *Times* de se contredire lui-même et il le fera bien aise; en effet, deux des lignes

de chemin de fer auxquelles il fait allusion, les lignes de Pernambuc et de Bahia à S. Francisco, rapportent au moins 3 1/2 % (Paul Béranger, *le Brésil en 1879*) et le correspondant du *Times* s'est tellement laissé entraîner par la brutalité des faits, qu'il a constaté dans le même article « les grands résultats obtenus par le Brésil dans ses efforts pour le développement et l'établissement des voies de communication maritimes et terrestres. » Bref, il ne faut pas en vouloir à cet anglais égaré, j'espère, par de fausses indications ; car il a aussi constaté que « sur les places d'Europe le Brésil jouit d'autant de crédit que les Etats les plus respectés de l'Europe elle-même. » (*Lettres sur le Brésil*, réponse au *Times*, Paris, 1881.) Je me permettrai de citer ici, à titre de renseignements sur les larges rémunérations que les chemins de fer brésiliens offrent aux capitaux engagés dans leur construction, différents types de voies ferrées, dont deux à petite section, la Valenciana et la Mogyana. La première a eu un revenu net de 9,45 % en 1874, de 12,17 % en 1875 et ainsi de suite ; la Mogyana a eu 8,20 % en 1877 et 9,50 % en 1878 et dans le premier trimestre de 1879 il avait dépassé 10 %. (*Revue générale des chemins de fer*, n° de Juillet 1880. Paris.) Le chemin de fer de Santos à Jundialy restera le meilleur exemple des voies à grande section du Brésil, au point de vue des résultats financiers : en 1874 son bénéfice net était de 10,042 % et depuis lors il est déjà arrivé à distribuer plus de 12 %

à ses actionnaires. Ces succès ne peuvent qu'encourager le gouvernement brésilien dans la voie qu'il a suivie après la loi de 1873 qui l'engage à garantir les constructions des voies ferrées, reconnues utiles et qui offrent un avenir prospère. Cette garantie est un stimulant pour les capitalistes étrangers. C'est aussi l'avis de Paul Bérenger qui a si bien exposé la question des chemins de fer brésiliens. « Tant que le gouvernement brésilien, dit-il, mettra à l'exécution de ses engagements la fidélité qu'il a toujours apportée jusqu'à présent à les remplir, les capitaux étrangers n'ont que de beaux bénéfices à réaliser. »

II.

L'Amérique du nord et l'Australie, qui resteront longtemps les centres les plus actifs de la colonisation dans les temps contemporains, ont donné un exemple fécond aux pays qui, comme elles, veulent se peupler, veulent voir le plus vite possible couvert de légions de travailleurs leur sol fertile et qui n'a pas encore été visité par l'émigration ; cet exemple est évidemment celui qui mérite le plus l'attention des peuples qui apprennent encore, de l'expérience de ceux qui l'ont précédé dans la voie des grandes tentatives, la règle imprescriptible pour le bon succès de leurs propres entreprises. Et qui pourrait douter que c'est à l'énorme développement que ces deux jeunes pays ont donné à leurs voies de communication en tous sens et en tous genres qu'ils

doivent la plus grande partie de leur prospérité précoce? N'est-ce pas tout le long de cette voie ferrée sans égale au monde, reliant les deux métropoles américaines du nord, New-York et S. Francisco, que se déploient de l'un et de l'autre côté, ces villes aujourd'hui immenses, et qui encore hier étaient de tout petits noyaux de colonies? Le Missouri, le Mississipi, combien sont-ils fiers de se voir entourés de cette population pleine de vie et presque frénétique qui, avec leur cri favori de *time is money*, menace d'arracher à la nature ses derniers secrets en poussant le génie de l'invention jusqu'à la négation du mystère!

Et l'Australie, sans cette circulation, aussi rapide que continue, de milliers de bateaux, qui la mettent en rapport quotidien avec le monde civilisé, serait-elle à même de présenter à des nations vingt siècles plus âgées qu'elle, ce spectacle sans exemple d'une exposition universelle qui a admirablement réussi dans une ville d'à peine 150,000 âmes et située au bout du monde! C'est à la continuité et à la rapidité des communications que l'on doit attribuer ces progrès éblouissants de régions si éloignées, quand d'autres contrées dix fois plus riches et au moins autant de fois plus rapprochées des foyers civilisateurs, osent à peine se montrer dans les flancs immenses du globe terrestre!

On comprend déjà vos élans irrépressibles vers les projets hardis, dans la vaste étendue que vous donnez

dans ce moment à vos routes maritimes et terrestres, ô Brésil ! C'est à celui qui se mettra le plus vite en contact avec le colon, à celui qui lui montrera un port plus sûr, un chemin de fer plus rapide, un fleuve plus profond, à celui qui pourra compter avec sa sympathie, c'est à celui-là qu'il s'adressera dans cet appel général que tous les peuples, dans l'ardent désir de coloniser ou d'être colonisés, font, en ce moment, de toutes parts et en toutes les langues, aux masses valides et disponibles qui se sont agglomérées, par la succession des siècles, plutôt dans ce coin-ci que dans celui-là de la surface habitable de la terre.

Faut-il creuser à travers le dur granit un passage franchissable par la bruyante locomotive ? Faites-le. Ce chemin de fer de D. Pedro II n'a-t-il pas dû traverser sous 6,000 mètres de roche vive et résistante avant de pénétrer dans cette région du café d'où arrivent aujourd'hui à Rio-Janeiro plus de 600 millions de francs de produits agricoles chaque année ! Faut-il faire sauter par la dynamite ces rocs énormes dont la nature aveugle a voulu barrer la navigation dans vos fleuves gigantesques ? Eh bien ! faites-le, et bien vite. Liez Para à Rio-Janeiro par cette route à moitié déjà faite de Tocantins, S. Francisco et Minas et ouvrez toute cette région au colon européen qui veut posséder des terres et qui veut aussi, avec raison, avoir la plus courte voie pour les marchés européens ou américains du nord, les grands débouchés de ses riches produits

tropicaux. C'est sur les rives de ces fleuves où les transports peuvent se réaliser avec la plus grande facilité et au meilleur marché possible qu'il faut ranger les colonies; c'est de là qu'elles s'épanouiront vers les centres en s'engrenant ainsi avec les rares populations indigènes qui existent dans ces contrées.

CHAPITRE IX.

L'Amazonie et le Far-West brésilien.

I.

Dans l'histoire de l'Amérique on trouve bien souvent l'occasion de voir ce mot jusqu'ici resté indéfini, le hasard, jouer un rôle tout-à-fait exceptionnel, voire même providentiel. C'est ainsi que Alvares Cabral, égaré de la véritable route des Indes par le courant irrésistible du Gulf-Stream, aperçut, après une navigation longue et pleine d'inquiétudes, un point lointain qui, en se détachant de l'Océan, lui signalait l'existence d'une terre nouvelle et lui fait en même temps associer son nom au nom auguste de Colomb, par la découverte de cette belle et riche partie de l'Amérique, qui fut bientôt appelée « Brésil. » Un hasard donna ainsi à D. Manuel, *le Fortuné*, cette colonie immense qui devint l'Empire sud Américain le 7 septembre de 1822.

En 1540, Gonçalo Pizarro, le frère du conquérant du Pérou, résolut d'accomplir la conquête de l'El Dorado. C'est de son expédition que se détacha Orellana pour procurer des munitions. Cet officier s'abandonna avec cinquante compagnons, au courant du fleuve Napo; il fit cent lieues sans le secours de la voile ou des

rames; puis tout à coup il pénétra dans une *vaste rivière* dont le cours lui était inconnu.

L'Amazone, le plus grand fleuve du monde, venait d'être découvert!

Ce fut à Obydos qu'Orellana, ayant pris terre pour reconnaître le pays, fut attaqué par des Indiens dans les rangs desquels combattaient des femmes. De là fut donné au fleuve le nom des Amazones.

Les proportions de ce fleuve sont vraiment colossales. L'Amazone a 5,000 kilom. de longueur. Plusieurs de ses affluents ont l'importance du Nil, du Gange et du Danube. La largeur est de 3 à 5 kilom. dans la partie supérieure et à son embouchure elle est de 288 kilom. Arrivé à l'océan Atlantique, il en refoule les flots puissants, et coule encore sur une étendue de 135 kilom. sans mélange dans la mer. La marée y remonte jusqu'à 600 kilom. dans les terres.

Les rives de l'Amazone et de ses tributaires, dès qu'elles sont sorties des montagnes où elles prennent naissance, ont presque partout un caractère semblable. En descendant le fleuve pendant des centaines de milles, l'œil n'aperçoit guère que le même paysage, mais l'esprit est étonné et charmé de sa grandeur. Un immense courant, tantôt se divisant en bras nombreux, tantôt s'élargissant à perte de vue en un vaste lac, les rives couvertes d'une éternelle et sombre forêt, tels sont les éléments du paysage. C'est à peine si à d'immenses intervalles quelques populations se montrent

au bord de la forêt pour se perdre aussitôt dans les arbres. « Mais un si beau ciel couvre cette scène, dit Pizzetta (*Monde Tropical*), les rayons du soleil répandent sur cette belle nature une telle richesse de tons, que le voyageur, loin de trouver le paysage monotone, y prend un intérêt de plus en plus grand et salue chaque matin avec joie le réveil de cette nature sauvage dans sa calme grandeur. »

L'Amazone est non-seulement le plus grand fleuve du monde, il est encore celui qui arrose les contrées les plus fertiles et les plus riches en productions de toute espèce. Du milieu de son courant impétueux, le voyageur ne saurait distinguer aucune forme précise dans ce rempart de végétation, mais quand il dirige son bateau dans un de ces canaux tortueux qui circulent entre les flots des mille archipels semés sur l'Amazone, la magique beauté de la végétation tropicale se révèle dans toute sa gloire, et il peut alors se faire une idée de l'immense variété des arbres et des arbustes qui gonfle la sève intarrissable de la nature équatoriale. Ces lignes qui résument les volumes écrits sur l'Amazonie par tous les voyageurs qui l'ont visitée depuis Castelnau, Condamine et Humboldt jusqu'à Ferdinand Denis, Michiels Brein et Agassiz, peuvent au moins servir de renseignement sur cette région immense et encore déserte, où toutes les richesses et toutes les forces naturelles n'attendent que l'intelligence et l'initiative de l'homme pour lui obéir et le

servir. On peut bien dire qu'il est encore désert ce vaste bassin de l'Amazone, six fois plus grand que la France et ne comptant qu'un peu plus de 500,000 habitants !

L'Amazonie qui est pour ainsi dire aux portes de l'Europe, l'Amazonie qui possède en plus grande abondance toutes les richesses et toutes les sources d'industrie qui font l'opulence des empires des Indes, reste encore déserte et tout-à-fait vierge ! Agassiz fut stupéfait en voyant, après le long voyage qu'il venait de faire au cœur même des forêts amazoniennes, cette collection admirable des bois précieux de l'Amazonie, qui figura plus tard à l'exposition de 1867, à Paris. « Je remarquai, dit le savant professeur américain, une collection de cent dix-sept espèces différentes de bois précieux, coupée sur une superficie de moins de 75 hectares ; parmi ces échantillons, il y en avait un grand nombre de couleur foncée, aux riches veinures, très susceptibles d'un beau poli, aussi remarquables que le bois de rose ou l'ébène. *Nulle part au monde* il n'y a de plus admirables essences, soit pour la construction, soit pour l'ébénisterie de luxe. »

Il serait impossible de dresser un catalogue des richesses naturelles de cette contrée féconde. Quels produits manqueraient à ces splendides forêts ? On y trouve plus de vingt sortes de palmiers, toutes bienfaisantes par la sève, l'écorce ou les fruits, des centaines d'espèces différentes de papilionacées, le cacaoyer, le ca-

fier, l'oranger, l'arbre à pain, le manguier, le bois de Brésil, le rocou, le cèdre, le jacaranda, le sassafras, l'amyris, la salsapareille et des milliers d'autres non moins utiles. Humboldt, qui a consacré de si beaux chapitres à la richesse du Brésil, me prêtera la dernière ligne de cette énumération. « Tandis, dit-il, que nos arbres sont sobrement couverts de lichens microscopiques et de mousses chétives, à l'Amazone, ils sont envahis par de grands bromélias, et d'étonnantes orchidées. (Humboldt, *Cosmos*).

Dans le *chapitre des cultures du Brésil* il a déjà été parlé des exploitations commençantes dans l'Amazonie, tout particulièrement du caoutchouc et de l'élevé du bétail. Il me suffira d'ajouter ici que l'industrie de la pêche se développe extraordinairement dans le grand fleuve. Les sociétés qui s'y sont organisées dans ce but ne pourront que réussir dans cette véritable « mer d'eau douce » où le lamantin, le poraque (*gymnotus electricus*) et le *salmo* pirapitanga se multiplient d'une façon merveilleuse.

La vallée de l'Amazone, malgré l'éloignement où elle se trouve de la capitale de l'Empire, a été cependant le centre des plus nombreuses études et explorations faites par des voyageurs payés ou subventionnés par le gouvernement. Les deux plus importantes de ces explorations sont sans contredit celle du savant Agassiz, aidé du major Coitinho, qui nous a valu une étude remarquable sur la nature géologique de cette vallée à

laquelle il donne 4,800,000 de kilom. carrés; et celle du capitaine de frégate Jozé da Costa Arevedo qui a dressé la carte du fleuve des Amazones. Ce fleuve avec tous ses affluents présente un réseau de voies navigables à vapeur, de 43,250 kilom., sur le territoire brésilien, soit une fois et demie le total des voies de communication de Belgique, chemins de fer, canaux et routes. C'est en parlant de cet admirable système fluvial qu'un voyageur américain a dit : « De fait, toutes ces rivières reliées ensemble par un réseau de canaux formant un si parfait enchevêtrement de voies de communication rendront toujours, en grande partie, les routes de terre inutiles. »

II.

L'établissement des colonies européennes au Brésil s'est concentré jusqu'ici dans la zone sous-tropicale que l'on peut limiter au nord, par le 20^{me} degré de lat. mérid. Cette région mesure environ 2,400,000 kilom. carrés; sa population est de près de cinq millions, soit 2 habitants par kilom. carré. C'est la partie la plus peuplée du Brésil; celle où l'agriculture, l'industrie et le commerce ont pris le plus grand élan, et où les progrès les plus rapides, provenant du prolongement continu des voies ferrées vers l'intérieur et du mouvement accentué de la colonisation, se font signaler de la manière la plus éclatante par le développement considérable des richesses et par l'acquisition

générale du bien-être. C'est la région de l'esprit d'initiative ; c'est là que se trouvent Campos, le centre des usines à sucre, Campinas le plus grand centre de la production du café, et Porto-Alegre le grand marché de viandes salées du Brésil. Je ne parlerai pas de Rio-Janeiro, la première place de l'Amérique du sud ; mais c'est d'elle que partent les deux plus longues voies ferrées de l'Empire ; celle qui descend vers le sud, jusqu'à S. Paulo, et se tourne vers le centre nord-ouest, après cette ville, et celle de Pedro II qui traverse à ce moment la zone la plus montagneuse du Brésil, laissant à ses côtés les riches mines de diamant, d'or, de fer et de soufre qui ont donné le nom à la province de *Minas*. La direction de ces deux grandes lignes de chemin de fer marque pour ainsi dire la portée du grand idéal qui a présidé à la conception de leurs plans. En effet la route immense qui s'ouvrira au commerce, quand toutes les contrées visitées par la locomotive seront peuplées et exploitées par les colons à venir, ne pourra qu'affirmer la prépondérance définitive du Brésil sur tous les pays de l'Amérique méridionale. Et, s'il est permis de comparer ces souhaits aux grands faits que nous présente le spectacle merveilleux de la civilisation nord-américaine, qu'il me soit permis d'entrevoir dans ces parages lointains du centre du Brésil, où à peine est signalée aujourd'hui la présence de l'homme, l'image de cette solitude immense, le *Far-West* d'hier et que l'énergie seule des colons européens a pu convertir, de désert

qu'il était, en ces riches états de l'ouest qui menacent, par la résolution des *farmers*, de devenir la véritable force, la véritable puissance de l'Union américaine.

Il est sans doute difficile à un peuple jeune et surtout dans les temps contemporains, où la variété des systèmes de progrès est multiple, de se fixer définitivement dans le choix de sa route, de rechercher le moyen qui le conduira plus droit au but réel de sa destinée ; mais une fois trouvée cette route, une fois posé le premier marc de sa course, il n'y a plus à le retenir, il n'y a plus à l'arrêter dans son essor animé et violent ; car il appartient dès lors au nombre de ces peuples énergiques et puissants qui cherchent la gloire et le bien-être appuyés par les éléments vivaces que de toute part leur prête la civilisation moderne. Et quant à moi, il me semble incontestable que le Brésil a trouvé sa voie et qu'il franchira bientôt cette première étape qui paraît comme la phase d'essai de toute grande tentative. Le premier levier de sa grandeur doit être le *travail libre et intelligent* : il l'a bien compris, et c'est pourquoi il a dit au bras servile de rester son aide et non plus son esclave jusqu'à ce que le contingent d'émigrants soit assez considérable pour que leur congé soit définitif. Cette politique du jeune empire mérita l'approbation généreuse et franche de tous les grands penseurs qui s'en sont occupés. Martinet, Claudio Janet, Michaux-Bellaire et tant d'autres, ont tous parlé dans le sens de cette phrase que je trouve dans un livre

d'Agassiz et que je cite avec un juste orgueil. « Il me semble, dit le grand savant, que l'on peut trouver à s'instruire sur le problème de l'émancipation de l'esclavage chez les Brésiliens qui tentent graduellement et l'une après l'autre, les expériences que nous avons été forcés de faire brusquement et sans nous y être aucunement préparés. »

Il y a différents états de liberté; et la tutelle tout-à-fait provisoire sous laquelle vit la moitié de notre actuelle main-d'œuvre ne pourra lui être plus nuisible que la jouissance de la liberté avant d'en avoir appris l'usage, ce dont elle aura l'exemple efficace par le contact des *ingénus*, — ces premiers fruits de la philanthropique loi du 28 Septembre 1871.

CHAPITRE X.

Religion et enseignement, propriété et naturalisation. Conclusion.

I.

Personne, au Brésil, ne peut être inquiété pour motif de religion. C'est la forme la plus ample de la liberté de conscience.

Le Brésil a une religion d'Etat, celle que professe l'immense majorité des habitants, mais la dissidence de culte ne constitue aucunement un obstacle aux fonctions ni à la capacité politique. On exige seulement que la morale publique ne soit pas offensée, que la religion de l'Etat soit respectée, comme toutes les autres religions sont respectées par l'Etat, lequel punit, dans son code criminel, de prison et d'amende, ceux qui se livreraient à des persécutions pour motif religieux, et ceux qui abuseraient d'un culte quelconque établi dans l'Empire, ou qui le tourneraient en dérision; il est procédé judiciairement à toute accusation intentée sur cette matière.

En outre, le gouvernement a toujours pourvu à la construction d'oratoires et à l'entretien des ministres de religions différentes, professées dans les colonies de l'empire. Les mariages des non-catholiques sont respectés dans tous leurs effets légaux. Ce sujet est au-

jourd'hui réglé par une loi qui assure l'état civil des enfants issus de ces unions; cette loi les considère comme étant parfaitement légitimes, que ces mariages aient été célébrés dans l'empire ou ailleurs.

Au Brésil l'instruction primaire se fait aux frais de la province; l'instruction secondaire est à charge des provinces dans leurs territoires. L'Etat se charge de l'instruction supérieure et technique exclusivement, et de quelques établissements d'enseignement secondaire qu'il maintient dans les provinces et du primaire et autres dans le municpe de la capitale.

L'enseignement est libre au Brésil, sauf la surveillance nécessaire pour garantir les conditions de moralité et d'hygiène. La fréquentation de l'école primaire est obligatoire. Les élèves non-catholiques sont dispensés de l'instruction religieuse dans les écoles de l'Etat. Dans les facultés de droit ils ne sont pas obligés à l'examen de droit ecclésiastique.

L'inscription des femmes est permise aux écoles de médecine. Les examens passés dans les institutions libres (enseignement supérieur) sont valables dans celles de l'Etat. Lors de la collation des grades aux élèves, de l'installation des professeurs, fonctionnaires ou employés des établissements d'instruction, on n'exige qu'une affirmation ou promesse, si la personne ne peut point prêter serment en raison de ses croyances.

M. Leoncio de Corvatho, ministre de l'intérieur et rédacteur de la loi de la liberté de l'enseignement

supérieur, répondant à une interpellation du sénateur Nabuco, à propos de cette loi, a dit que dans la rédaction du projet il avait tenu compte de tous les intérêts de l'instruction publique de l'empire et qu'en même temps avait fait une large application des principes les plus libéraux. A ceux qui craignaient l'influence de l'enseignement ultramontain, L. de Corvalho a dit que l'ultramontanisme l'on combat par la parole, par l'enseignement, par la tribune entièrement libre et non par des privilèges et des restrictions de droit; ce que l'on doit faire, c'est fonder d'autres facultés libres à côté de celles du clergé, et enfin, il ajouta qu'il y avait des mesures dans les lois en vigueur pour punir l'enseignement de mauvaises doctrines et de théories subversives.

II.

Le droit de propriété est garanti dans toute sa plénitude chez les Brésiliens. Si l'utilité publique, légalement constatée, exige que l'Etat dispose de la propriété particulière, le propriétaire reçoit à l'avance une indemnité équivalente à la valeur de la propriété dont il est exproprié. Des lois réglementaires spécifient les cas où peut se présenter cette unique exception à la plénitude du droit de propriété, et déterminent de quelle manière on doit procéder à l'établissement de l'indemnité. La dette publique est également garantie.

Ces mesures du gouvernement Brésilien m'ont paru un renseignement nécessaire aux émigrants.

Tandis que le colon par l'acquisition de la propriété se voit attaché au sol qu'il cultive, les avantages qui sont attachés à la qualité de citoyen de l'empire lui suscitent généralement l'idée de se naturaliser Brésilien. Les formalités sont des plus simples et les droits qu'apporte la naturalisation sont tous ceux qui réellement appartiennent à l'homme qui veut lui-même prendre part à la direction de ses affaires et s'intéresser plus particulièrement au bonheur du pays qu'il habite et qu'il a adopté pour sa nouvelle patrie.

Le gouvernement du Brésil confère des lettres de naturalisation à tout étranger âgé de plus de 21 ans, qui ayant résidé au Brésil ou à l'extérieur à son service durant plus de deux années, en fait la demande avec l'intention manifeste de continuer à résider dans l'empire ou à le servir après la naturalisation.

Le gouvernement peut accorder la dispense du temps de résidence : 1° à celui qui est marié avec une Brésilienne ; 2° à celui qui aurait des propriétés foncières dans l'empire ou une part dans l'exploitation d'un établissement industriel ; 3° à celui qui est inventeur ou introducteur de n'importe quelle branche d'industrie ; 4° à celui qui se recommande par ses talents dans les lettres ou les sciences, son aptitude professionnelle dans n'importe quelle branche d'industrie ; 5° à l'enfant d'étranger naturalisé, né hors de l'empire avant la naturalisation du père.

La naturalisation est encore plus facile pour tous

ceux qui achètent des terrains, ou s'établissent, ou font partie d'une colonie fondée dans l'empire, ou viennent à leurs frais, pour y exercer une industrie quelconque. Il suffit, pour être considéré comme citoyen brésilien, qu'après deux années révolues de résidence au Brésil, on manifeste cette intention devant la Chambre municipale ou le juge de paix. Sur la présentation du certificat de cette déclaration, le ministre de l'empire, dans la capitale, ou les présidents dans les provinces ordonnent l'expédition du susdit titre, libre de tous frais et droits.

En 1874, 1848 étrangers ont été naturalisés, non compris les colons.

La personne naturalisée est aussitôt considérée comme citoyen brésilien et entre en pleine jouissance de tous les droits civils et politiques attribués à ceux qui sont nés dans le pays.

III.

L'histoire de la colonisation au Brésil est encore à son premier chapitre. Tous ces efforts généreux, tous ces sacrifices que l'empire Américain a fait jusqu'ici pour activer le développement de l'émigration vers son territoire n'ont pas été couronnés des résultats auxquels on pouvait s'attendre, eu égard aux sommes considérables qui y ont été consacrées. Le gouvernement a eu cependant des succès, dont quelques-uns ont été signalés dans le titre des *Colonies*, et qui ne restent pas moins une preuve vivante que si les expériences de

ce genre peuvent être très délicates à faire et à conduire à bonne fin, elles ne sont pas toutefois inabordable, surtout quand on y met le courage et la persévérance dont a toujours fait preuve le Brésil. Les premières tentatives dans cette voie n'ont pas été exemptes de quelques errements, auxquels ont successivement payé tribut toutes les nations modernes qui ont tenté de coloniser.

Mais ce qui détermine le retard dans le développement de sa colonisation si ardemment désirée, il faut le dire bien clairement, il faut le crier bien haut : c'est l'instabilité, c'est l'imperfection de son système colonisateur.

Voilà ce qu'une douzaine d'écrivains ont déjà signalé, voilà ce que l'opinion publique éclairée ne cesse de répéter tous les jours par les meilleurs organes de la presse brésilienne. Voici maintenant comment un économiste distingué d'outre-Plata traduit la pensée et les vœux de tous ceux qui s'intéressent à la question brûlante de la colonisation du Brésil. « Il est incontestable que le Brésil, dans sa vaste étendue, contient des emplacements propices à l'immigration européenne : les nombreux colons Allemands, Suisses, Français, Espagnols, Portugais, etc., qui s'y maintiennent et même y prospèrent depuis de longues années, en sont la preuve palpable; mais il importe que l'immigration y soit dirigée par des hommes ayant l'expérience du pays et l'intelligence de ses besoins, qu'elle soit composée

d'individus doués d'aptitudes appropriées au milieu où elles doivent désormais s'exercer, qu'enfin l'œuvre de la colonisation prenne un caractère d'ensemble mieux coordonné, reçoive une direction plus normale et moins vacillante, un développement plus sérieux, plus stable et plus uniforme, de façon à offrir toutes les garanties indispensables de sécurité, de durée et d'avenir. » (C. Calvo, *Emigration et colonisation*).

On ne saurait pas épiloguer d'une manière si succincte et juste tout ce qu'il y a de vicieux dans le système de colonisation du Brésil, tout en proposant les réformes et mesures utiles à admettre comme règle dans la pratique à venir. Le service de la colonisation exige évidemment une organisation toute spéciale, tout un mécanisme technique, et ce n'est pas avec les agents dont il se sert actuellement que le gouvernement pourra atteindre le grand but. Le ministère chargé des colonies, au Brésil, a déjà mille et une attributions. Pourquoi ne pas confier le commerce au porte-feuille des finances ou bien créer un porte-feuille spécial pour l'agriculture et les colonies, le Brésil étant un pays essentiellement agricole, comme l'a très bien dit Agassiz ?

D'autres pays plus civilisés et moins agricoles que l'empire Sud-Américain ont un porte-feuille particulier à l'agriculture.

Mais pour coloniser, il faut des colons. Et y en a-t-il encore en Europe ? Oui, M. Galvão, dans son « *Estudo sobre a emigração* » a dit, d'une manière absolue, que

« le Brésil était venu trop tard, les courants émigratoires s'étant déjà établis, impossible de les détourner. »

Et pourtant la Belgique, la Lombardie, l'Irlande, l'Allemagne, l'Alsace-Lorraine regorgent d'habitants ! Le désir, la nécessité d'émigrer y est suprême ! Pourquoi ne pas organiser une Agence générale d'émigration en Europe secondée par le corps consulaire ? Il est inutile d'insister sur les avantages d'une institution aussi simple qu'utile.

Voyons maintenant quelles sont les difficultés qui, en général, s'opposent à la pratique de l'émigration. Quels sont les obstacles qui s'opposent au départ du colon ? Les prolétaires ordinairement ne peuvent pas se procurer 150 francs pour payer leur traversée pour le Brésil ; voilà le premier grand obstacle et il est inéluctable (1).

Tous les ans on voit dans le budget de l'agriculture, commerce et travaux publics un chiffre énorme assigné aux colonies. On pourrait donc introduire des milliers de colons au Brésil à 60 mille reis chacun (150 francs).

Je ne me rappelle pas si c'est à Hambourg ou à Anvers qu'un agent de bateaux à vapeur m'a dit que les millions de francs votés pour la colonisation, étaient consommés avec les colonies déjà fondées !... On peut donc

(1) Des 26 individus qui se sont rendus chez moi dans ces trois derniers mois pour demander des renseignements sur le Brésil, afin de partir pour ce pays, à peine neuf ont su se procurer des ressources pour le passage.

affirmer, qu'à ce moment le Brésil est tout-à-fait stationnaire en fait de colonisation !

J'ai parlé de l'intervention consulaire dans l'engagement des colons ; ce serait un contrôle très efficace, s'il était nécessaire. On se rappelle encore au Brésil des tours que nous ont joués les forçats que la Suisse nous a envoyés avec certificat de bonne conduite ; des tracasseries des Anglais d'Assunguy, racontées par Kitto dans le *Standard* de Londres ; et , plus récemment encore, des scènes de vandalisme causées par les Russo-Allemands, ces civilisateurs de la campagne russe, sous Catherine II, livrant aux flammes ces belles exploitations déjà si florissantes à Paranà, où ceux qui étaient moins fous ont vendu des plantations d'une plus value de 200 francs pour *deux francs*, quand, entraînés par les nihilistes Grasseman, Krentz et Graff, ils se sont décidés à se repatrier !

Il est certainement incontestable que toutes ces épreuves eussent été épargnées au Brésil s'il s'était occupé avec un peu plus d'intelligence et d'énergie du service de la colonisation.

Quant à la sérieuse question de l'installation au Brésil des prolétaires étrangers, introduits comme colons, il me semble que l'on pourrait parfaitement la résoudre en imitant ces sortes de sociétés commanditaires entre le colon et son protecteur qui sont si heureusement appliquées au Manitoba et au centre du Canada, ou bien le système suivi à Port-Breton. (M. de Groote, *Colonie libre de Port-Breton*).

Le second obstacle qui peut également entraver le départ d'émigrants est la mauvaise volonté des propriétaires qui ne peuvent souffrir la désertion de leurs fermiers et l'abandon de leurs terres. Actuellement ces terres s'afferment très difficilement, même avec la diminution pour la Belgique de près de 25 %, comme il vient d'être déclaré aux Chambres. Les industriels aussi, prétendant pouvoir employer toute la main-d'œuvre du pays, pensent que l'émigration occasionnera leur ruine.

Ces réflexions peuvent paraître un peu étranges à première vue, mais elles ne laissent pas d'être moins vraies. Elles ne sont que la conclusion de tout ce qui m'a été possible de recueillir sur la pratique de l'émigration dans les différents pays européens qui fournissent un contingent annuel d'habitants aux nouveaux mondes.

En Belgique, où l'émigration ne se fait, pour le moment, que par contrebande, si je puis m'exprimer ainsi, car elle n'est sensible qu'aux frontières, les obstacles signalés plus haut ne manqueront pas de se prononcer lorsque le mouvement émigratoire se déterminera d'une manière considérable, et cela s'entend particulièrement du second obstacle. Cela se comprend aisément : c'est la classe la plus nécessiteuse qui émigre la première, après viennent les petits fermiers, ensuite les fermiers etc., possédant un capital d'au moins deux mille francs. C'est là la phase actuelle de l'émigration Allemande vers les deux Amériques.

Au Brésil reste donc la tâche d'écartier ces entraves

à son peuplement, pour la part qui lui revient. Mais avant de penser à introduire en gros des colons, il faut continuer toujours et plus activement que jamais le travail du mesurage des lots de terres qui doivent être vendus ou cédés aux colons ; il faut augmenter de plus en plus la quantité du sol disponible, il faut donner le plus grand développement possible à ses voies de communication, fluviales et terrestres, il faut mettre en contact les points les plus importants du pays, du nord au sud, non seulement par fleuve et par mer, comme cela existe déjà, mais encore par des voies ferrées, franchissant toutes les distances du grand empire. Il faut, enfin, que toutes les capitales du centre et que les frontières des principaux voisins soient en communication rapide avec Rio-de-Janeiro.

La ligne de Pedro I qui se propose de relier Desterro à Porto-Alegre, serait déjà un grand pas dans cette voie. Toute une région de colonies serait traversée par le chemin de fer de S. Paulo à Montevideo. Paranagua pourrait également être liée à l'Assomption, laissant par là une zone magnifique à la colonisation. La république Argentine sera bientôt en relation avec Valparaizo ; elle travaille nuit et jour à la construction du chemin de fer des Andes.

Et quand la locomotive brésilienne sifflera-t-elle sur les bords majestueux du Pacifique?... Le chemin de fer de Pedro II, qui franchira bientôt la partie la plus accidentée du Brésil, ne devra plus rencontrer devant

lui que les vallées de Minas, les immenses plaines de Goyaz et le plateau central de Matto Grosso; et dans cette région, si les travaux étaient poussés avec l'énergie que Meiggs a déployée dans la construction du grand chemin de fer péruvien et que Wilson déploie actuellement dans le chemin de fer de Bahia, il est hors de doute que le Brésil pourrait, en peu d'années, se mettre en communication avec Mollendo, par le chemin de fer de Cuzco, ou bien avec Callao par celui de la Oroya. Pour cette entreprise gigantesque il faudrait évidemment beaucoup de capitaux; mais dans les places européennes, où le Brésil jouit d'un si grand crédit, ou dans celles de l'Amérique, il les trouverait bien; puis il lui resterait la grande ressource, dont s'est servi si efficacement le gouvernement de l'Union américaine, de donner aux compagnies de chemin de fer les terres qui longent le tracé des voies qu'elles doivent construire. Ces terres sont vendues après à des colons, comme on le sait.

Voilà l'œuvre qui aurait assuré la grandeur et l'avenir du Brésil; les capitales de ses provinces du centre mises en rapport avec l'Atlantique d'un côté et l'Océan Pacifique de l'autre, y trouveraient les plus sûrs débouchés à leur bétail, coton, sucre, café et tabac.

Après le percement du canal de Panama, il ne reste en Amérique que cette entreprise qui soit vraiment admirable.

FIN.

INFORMATIONS.

1. COLONISATION. Dans le but d'éviter tout abus de la part du preneur dans le contrat de *parceria* avec les colons, une loi assignant clairement les droits de chacune des parties vient d'être proclamée au Brésil. (Voy. *Annuaire des lois étrangères*, Paris 1880).

2. CAMPOS-GERAES. M. Herbert Smith, dans un article de l'*Evening Post*, de New-York, a dit « que cette zone de la province du Parana, au Brésil, est entièrement stérile et que les colons qui y ont été envoyés ne pourraient jamais trouver à vivre ». C'est une grossière erreur. En effet, Saint-Hilaire, après avoir visité cette région, en donne une description qui rappelle l'Eden. Il serait absolument impossible de dire la même chose de ces vastes prairies qui constituent presque tout le territoire de l'Indiana et de l'Illinois, où ne pousse aucun arbre ou arbuste et où, cependant, on a vendu de beaux lots de terres pour de gros dollars aux colons européens, trop naïfs pour croire aux réclames des agents des compagnies de chemins de fer qui les attendent au Castle Garden. Ces prairies de l'ouest ne ressemblent pas à cet Eden dont parlait Saint-Hilaire, mais bien aux *fens* stériles de l'Angleterre et aux *bush* arides de l'Australie.

3. DÉPÔTS DE PHOSPHATES. On vient de découvrir de très riches dépôts de phosphates dans l'île Rata (groupe de Fernando de Naronha), à 7°50' lat. sud et à 68 lieues de la côte brésilienne. Ces dépôts, examinés par les D^{rs} Barros et Derby, semblent promettre beaucoup pour le commerce des engrais, ce qui sera pour le Brésil une nouvelle source de richesse comme le guano le fut pour le Pérou. C'est l'Europe qui sera notre principal client dans cet article. Le guano brésilien a 27 % d'acide phosphorique.

4. COTON DU BRÉSIL. Les deux grands exportateurs de coton, les Etats de Georgie et de Virginie, se sont décidés à manufac-

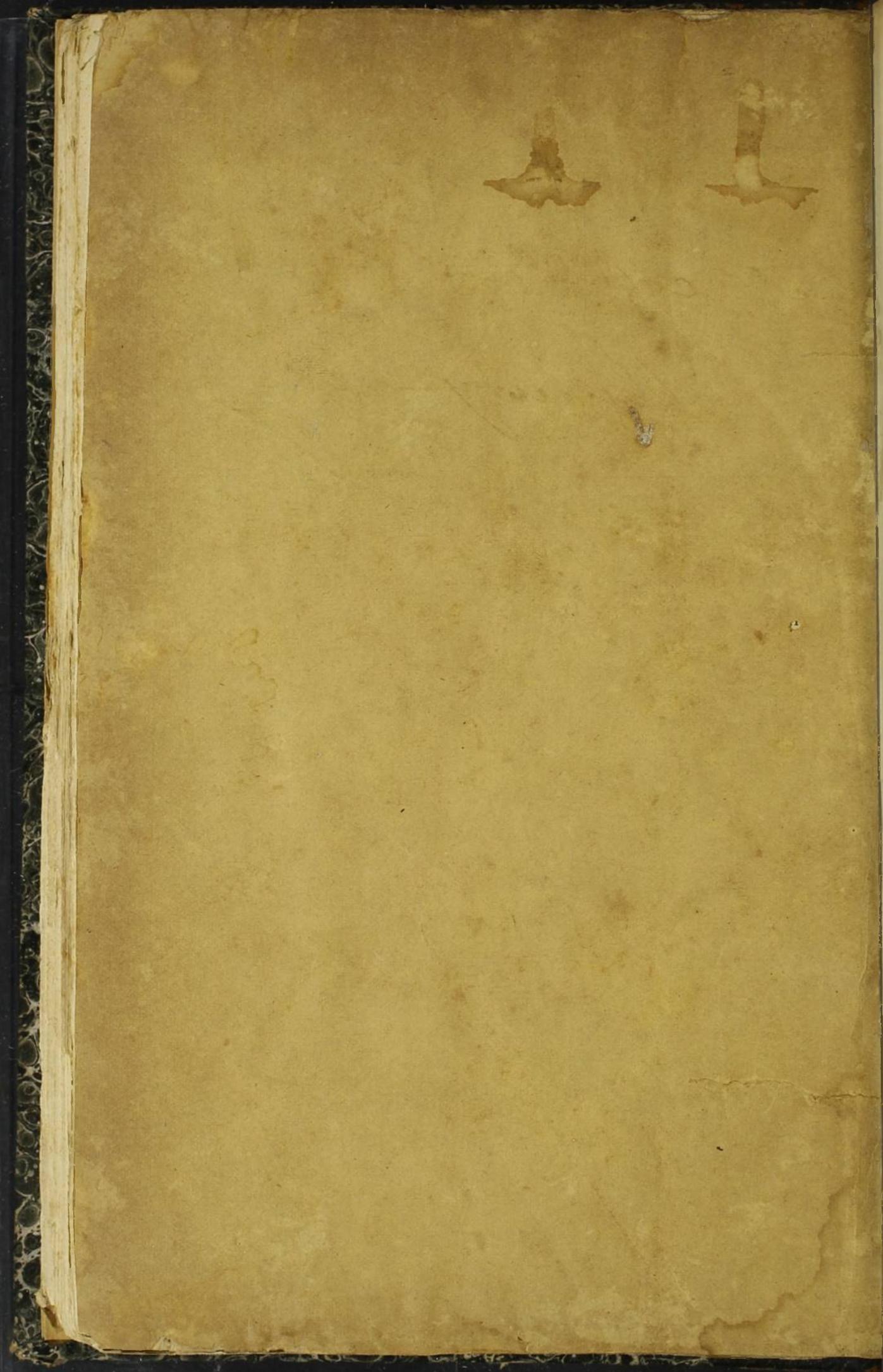
turer eux-mêmes leurs cotons, ce qui prête au Brésil une très bonne occasion de se souvenir du grand succès obtenu par ses cotons sur les marchés de l'Europe, pendant la guerre civile de l'Union Américaine, et de reprendre sérieusement cette culture.

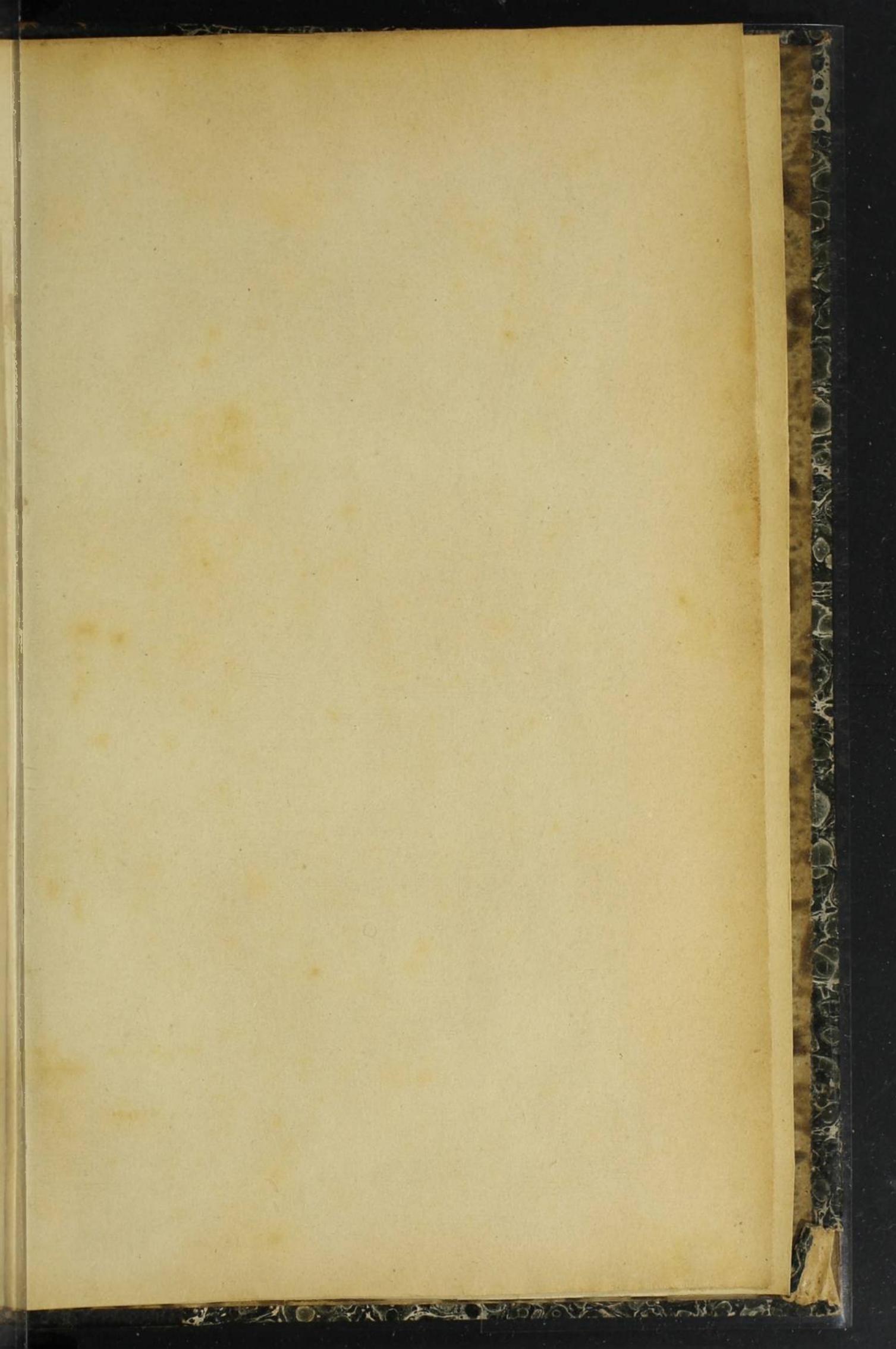
5. CATÉCHÈSE. La population indigène sauvage du Brésil est estimée approximativement à un million d'âmes. Ceux qui peuplent le centre du Brésil sont très intelligents, dit le comte Montazzi. Le ministre actuel de l'agriculture, auquel revient l'ingérence des territoires occupés par les tribus insoumises, est en pourparlers avec des missionnaires qui se chargeront de la catéchèse des indiens et nous donnerons, peut-être, à l'avenir, encore ces bras à la culture du pays.

6. MINES D'OR. Celles de Morro-Velho, dans la province de Minas, rapportent énormément. On vient de découvrir, tout récemment, de riches gisements d'or à Matto Grosso. Deux ingénieurs brésiliens ont demandé au ministère de l'agriculture un privilège pour les exploiter. Il convient de remarquer que les mines de Matto-Grosso, même du temps où le Brésil était colonie portugaise, lorsqu'elles étaient exploitées par les systèmes les plus primitifs, ont toujours rapporté des sommes colossales.

7. OUVRAGES SUR LE BRÉSIL. Les travaux de Warnhagen, Reybaud, Agassiz, F. Denis, St-Hilaire et foule d'autres qui se répètent. Sur l'émigration : Galvão, C. Calvo, A. de Carvalho, *Brésil à l'exposition de Philadelphie*, etc. ; l'abbé Durand, dans sa conférence sur la Guyane française, a fait un résumé de la situation agricole du Brésil, extrait du *Brésil à l'exposition de Philadelphie* ; j'ai complété ces renseignements dans le chapitre de *l'Agriculture du Brésil*. Il y a d'autres ouvrages, mais leurs auteurs sont plutôt des conteurs que des observateurs du pays immense qu'ils ont traversé pour ainsi dire en ballon.

SHOES





30069

